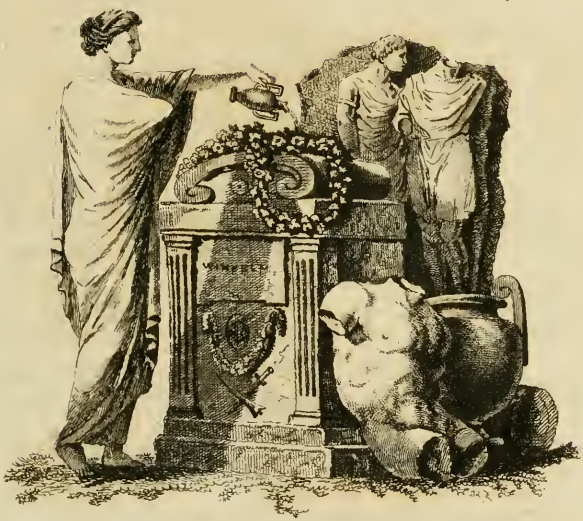
LETTRES

FAMILIERES

DE M. WINCKELMANN.

SECONDE PARTIE.

LETTRES
FAMILIERES
DE M. WINCKELMANN.
SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM;

Et se vend à PARIS.

Chez COUTURIER fils, Libraire, Quai & près les Grands Augustins, au Coq.

M. DCC. LXXXI.

LETTRES

A M. C. FUESSLI.

Naples, le Avril 1758.

Vous avez voulu jouir en ſecret, avec votre Ami & le mien, du plaiſir d'être le promoteur de mes recherches ſur l'art, & d'avoir pour moi une amitié dont on pourroit à peine citer un exemple; mais comme une divinité bienfaiſante vous avez voulu reſter inconnu. Ami doué d'une ame honnête! votre diſcrétion a peut-être ajouté un nouveau prix à votre généroſité; mais l'amitié auroit pu y perdre. Vous devez ſervir d'exemple de vertu aux enfans des hommes; & moi, votre admirateur (car je n'oſe pas prétendre à un plus grand mérite), je ſuis fait pour y méditer.

Notre Ami commun, à qui je dois le bonheur de vous connoître, vous inſtruira de ma ſituation actuelle; mais je ſemblerois vouloir diminuer le prix d'une belle action, ſi je ne laiſſois pas à votre bonne intention toute ſon activité.

Le monde devient pour moi un vrai séjour de délices & la vie une source de bonheur par la connoissance des hommes d'un mérite aussi éminent que mon Fuesly; & dans les plus grandes afflictions je desirerai encore de vivre pour connoître face à face un tel Ami. En attendant je me figure son portrait, & je deviens le créateur de sa personne par l'idée de ce qu'il y a de plus parfait & de plus estimable au monde, pour tendre mes bras vers lui. C'est dans cette contemplation que j'embrasse le divin Ami, & que je suis pour la vie.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 5 Août 1758.

J'AI répondu sous l'enveloppe de M. Wille à votre lettre, que j'ai serré contre mon cœur & contre ma bouche. Cette voie est néanmoins trop longue; je me servirai donc de celle du Nonce du Pape en Suisse, & mes lettres partiront dorénavant dans le paquet du Cardinal Archinto audit Nonce; & je pourrai recevoir de même par cette voie vos réponses, que vous pourrez m'adresser sous une enveloppe à *M. Winckelmann, Biblio-*

thécaire de S. E. le Cardinal Archinto, Secrétaire d'Etat de S. S. Je vous décline ici le titre qu'on m'a forcé de prendre & dont je ne me ſers que dans les occaſions néceſſaires, telle que celle de notre correſpondance ; car je ne ſuis nullement d'intention de ſervir un Cardinal ; j'ai même refuſé juſqu'à ce jour les préſens qu'on a voulu me faire, & je ne veux être que ce qu'on appelle ici un *Familiare* des Cardinaux.

Je tâcherai d'achever mon ouvrage pour la fin de Septembre, afin de me débarraſſer de ce travail. Car le voyage projetté, qui ſemble encore ſi incertain, pourroit être fort long, puiſqu'on ne peut traverſer le royaume de Naples qu'à pied & ſous l'habit de pélerin. On ſeroit expoſé à mille déſagrémens & à beaucoup de dangers, ſi l'on vouloit voyager commodément dans ce pays ; & pour aller de Viterbe à Velia, aujourd'hui Piſciota, on ne trouve dans ces contrées déſertes ni chevaux ni voitures. Ce que je pourrai raſſembler devra donc être gardé pour une nouvelle édition.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 27 Juillet 1758.

J'AI trouvé en vous l'homme que cherchoit le Sage, & un Ami que les détracteurs de l'humanité regardent comme un phénix. J'ai obtenu ce que j'avois tant desiré, c'est-à-dire, la possession d'un Ami dans une contrée où regnent encore la probité & la bonne foi, & où le feu sacré de la liberté échauffe le génie & forme des ames dignes de connoître l'amitié. Ce bonheur ne sera pas entretenu par un desir vague, & ne demeurera pas un simple jeu de l'imagination : le jour viendra, & peut-être n'est-il pas éloigné, que j'irai dans le pays où je verrai le noble Fuesslı, le plus estimable d'entre les hommes.

Votre lettre m'a laissé appercevoir que je ne suis pas, comme vous, Citoyen d'un pays libre ; & je sens que je ne puis élever ma pensée autant que je le voudrois pour vous répondre avec toute la dignité convenable. Je vous céde la victoire, ainsi que le mérite & la prééminence dans notre amitié vous sont dûs. Nous ne devons pas songer à des conditions pour mon ouvrage : je

veux jouir de la satisfaction de travailler sans aucune vue mercénaire : des hommes tels que nous sont plus précieux que l'or; que maudit soit toute autre pensée !

Si j'ai jamais craint de m'avancer dans la carriere, c'est maintenant; car l'importance de la matiere va fixer les yeux de tout le monde. Nous ne devons donc pas nous presser; d'autant plus que le Cardinal Archinto m'a chargé d'un travail indigne de moi, qui est de faire le catalogue de sa bibliothéque; ce qui me fait perdre beaucoup de temps. L'incertitude de l'avenir m'a engagé à faire cette besogne, qui n'est nullement un devoir pour moi; car le seul avantage dont je jouisse est d'avoir un logement à la bibliothéque.

J'ai résolu, quand la saison malsaine sera passée, c'est-à-dire, au mois de Septembre, d'aller encore une fois à Naples, mais par eau à la vérité; car on vient de trouver récemment deux petits tableaux, lesquels, suivant la description qu'on m'en a faite, doivent être plus beaux que tous ceux qu'on a découverts jusqu'ici. On a trouvé aussi depuis peu des armoires avec des manuscrits bien conservés. Ce voyage, si je ne puis pas passer sans perte de temps en Sicile, ne me prendra qu'un mois & me sera facile, parce que je trouverai beaucoup d'Amis sur mon chemin. Cependant mon meilleur Ami, M. le Comte de Firmian, Ministre de la cour de

Vienne à Naples, va quitter cette ville pour être grand Chancelier à Milan. Peut-être que par ſon moyen, ou par celui du Nonce en Suiſſe, nous pourrons dorénavant tenir notre correſpondance franche de port. Il me manque encore quelques éclairciſſemens ſur l'ancien ſtyle étruſque, ce qui m'obligera de parcourir de nouveau la Toſcane, ſi mon temps me le permet. Le tout aura lieu en automne prochain. Je n'aurai après cela aucun reproche à me faire, & l'ouvrage pourra s'imprimer au commencement de l'hiver. J'aurois ſouhaité d'avoir vu les ruines d'Athenes, mais il faut quelquefois mettre des bornes à ſes deſirs. Ma plus grande récompenſe ſera de mériter l'approbation de la poſtérité.

Je devrai remettre juſqu'à un autre temps la ſatisfaction de lire vos eſtimables écrits, dont il fut parlé à Naples, & pendant notre voyage à Porto, où ſe trouvent les trois admirables temples d'ordre dorique dont il y eſt queſtion, & que j'ai connus par conſéquent avant de recevoir la lettre de M. Wille. — Je dois vous développer cette énigme. J'étois dans la compagnie de deux Chambellans de S. A. S. l'Electeur de Cologne & d'un Hambourgeois, pour me rendre à Porto. En nous embarquant à Salerne, nous tournâmes les yeux vers la patrie; & dans ces lieux que peu d'Allemands ont viſités, nous nous entretîmmes de ceux qui ont illuſtré notre

nation ; ſur quoi le Hambourgeois, M. de Volkmann, me cita quelques paſſages des Idyles de M. Geſſner. Je ſuis pour la vie.

P. S.

Je ferai imprimer dans les notes quelques paſſages en grec, particuliérement de Platon & d'Ariſtote ; mais je voudrois que pour cela on eut de beaux caracteres, cela m'engageroit à en ajouter d'autres. Depuis le temps de Robert-Etienne le bon goût dans cet art s'eſt perdu, & il n'y a plus ni jours ni ombres dans les caracteres grecs. Comme je parle à un Artiſte, je ſuis sûr d'être entendu. Les abréviations contribuent à la belle forme, lorſqu'on leur donne de la rondeur & de la grace. Il ſe pourroit qu'avec le temps je fiſſe imprimer quelque choſe en grec. Les Libraires de Leipſig s'imaginent que leur Conſtantin Porphyrogenete eſt un chef-d'œuvre d'impreſſion grecque ; ceux de Glaſgow ont la même idée : mais, ſelon moi, le contour de ce caractere eſt maigre & meſquin. Il y a une certaine élévation & enfonçure, une certaine ſaillie & rentrée, pour ainſi dire imperceptibles, qui donnent de la grace aux caracteres ; mais ce juſte degré ne peut pas être ſaiſi par tout le monde, & diſtingue dans tous les arts le grand maître, comme Robert-Etienne l'étoit dans celui de l'Imprimerie.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 9 Avril 1763.

J'AI différé d'un courier à vous répondre, afin de pouvoir vous marquer avec certitude que, par la mort de Venuti, j'ai obtenu la place de Préſident des antiquités de Rome & des environs de cette ville, ou d'Antiquaire de la Chambre Apoſtolique; malgré toutes les peines que pluſieurs perſonnes ſe ſont données pour l'avoir. De ſorte que je compte de me fixer à Rome, où je jouirai d'un ſort heureux ſi je puis parvenir à obtenir une place à la bibliothéque du Vatican. Dites cette nouvelle à notre cher Uſteri, à qui je n'ai pas le temps d'écrire, afin que cela lui ſerve de regle dans ſes démarches pour moi auprès de M. le Profeſſeur Sulzer. Je renonce volontiers à toute protection en Allemagne, où je ne pourrois me trouver qu'à l'étroit. Cette place, qui demande peu de travail, eſt honorable & rapporte quinze écus par mois.

Je n'ai pas voulu me refuſer à porter un jugement ſur M. Hedlinger, ainſi que vous l'avez penſé peut-être; mais il ſeroit néceſſaire, pour en parler

avec quelque certitude, d'avoir ſes ouvrages ſous les yeux, & je ne ſais où je pourrai en trouver. L'éloge vague d'un Artiſte auſſi célebre ne diroit rien; tout le monde eſt en état de le faire & le fera ſans doute. Je tiens d'Oeſer tout ce que je ſais de Donner, car je n'ai jamais été à Vienne. Oeſer eſt un homme plein de talens pour l'art, mais il eſt pareſſeux, & il n'exiſte encore aucun ouvrage public de lui. Son deſſin manque de cette grande correction des Anciens, & ſon coloris n'eſt pas aſſez moelleux; c'eſt le pinceau de Rubens, mais ſon deſſin eſt d'un plus grand caractere que celui de ce maître. C'eſt un homme d'un grand eſprit, & qui a toutes les connoiſſances qu'on peut acquérir hors de l'Italie. Donner n'a pas été en Italie, c'eſt tout ce que j'en ſais.

Vous vous promettez trop de moi, mon Ami, pour votre fils en Angleterre; j'y ſuis peu connu, & j'évite cette nation peu hoſpitaliere autant que je le puis. Je ſerai néanmoins charmé de m'entretenir avec le fils de mon meilleur Ami. Peut-être trouvera-t-il en Angleterre quelqu'un de nos Amis communs qui pourra lui être utile. Il eſt très-probable que M. Mengs paſſera en Angleterre, où quatre des plus riches Seigneurs le demandent. Je ne veux cependant pas pénétrer plus avant dans ce ſecret, parce qu'on m'accuſe déja de l'avoir deſſervi auprès du Miniſtre d'Eſpagne ici, par un ſimple avis que je lui ai donné. Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 26 Novembre 1763.

Il y a quelques jours que votre jeune Architecte m'a remi votre chere lettre, après avoir été déja quinze jours à Rome. Je ne ſuis pas avare de bons conſeils ni d'admonitions qui peuvent peut-être bleſſer un peu l'amour-propre. Je lui ai preſcrit un plan, & je l'ai recommandé au meilleur Architecte de Rome, de qui il pourra apprendre les beautés de ſon art; & comme il eſt abſolument néceſſaire qu'il deſſine des figures, il pourra recevoir dans cette partie des leçons du plus habile Deſſinateur de cette ville : le reſte dépend de ſon application.

Je lui ai défendu toute lecture, qui eſt un écueil dangereux pour les Artiſtes, où tous ceux que j'ai connus ont fait naufrage; car dans cet âge la main a plus beſoin de s'exercer que l'eſprit; d'ailleurs on peut apprendre en peu de jours les regles de l'architecture, au lieu que la pratique demande des années; l'eſprit doit donc obéir à la main, & non pas la main à l'eſprit, que lorſque cela peut ſe faire ſans danger. Il ne comprend pas encore

tout ce qui lui eſt néceſſaire de ſavoir, mais on aura ſoin de l'en inſtruire. Il faut néanmoins que ſes parens ſe déclarent ſur le temps qu'ils veulent le laiſſer à Rome, afin qu'on puiſſe régler en conſéquence le plan de ſes études.

Je ne doute pas de ſa docilité, mais il a beſoin de quelqu'un qui lui crie ſans ceſſe à l'oreille, ſervice dont je me chargerai avec plaiſir; car il n'y a point de ville au monde où l'on s'abandonne plus facilement à l'indolence; parce que l'oiſiveté même peut y procurer quelques connoiſſances plus qu'ailleurs. Voilà le ſecond écueil que l'Artiſte doit éviter. On doit lui permettre de ſe lier avec ſes compatriotes qui ſont attendus ici, & qui verront Rome en Amateurs; mais il ne doit pas chercher à devenir plus ſavant que ſon art ne le demande.

Je rendrai à votre parent tous les ſervices qui dépendront de moi. Tous les matins à la pointe du jour je dois faire une bonne lieue pour me rendre à la bibliothéque du Vatican, & autant pour revenir; de ſorte que je perds inutilement un temps précieux. Je fais d'ailleurs, depuis quelque temps, mon purgatoire, car je ſoumets mon ouvrage à la cenſure d'un juge ſévere mais éclairé, âgé de ſoixante-douze ans, ce qui doit ſe répéter juſqu'à deux fois; & voilà mes occupations du ſoir : l'ouvrage même ne ſe trouve pas encore fini.

Je vous ferai paſſer une copie du deſſin de

notre Mengs, par le premier Zuricois, qui retournera d'Italie, & non pas de France en Suiſſe; ce qu'il ne faut guère eſpérer. J'entends peu parler de lui; on me dit dans ſa maiſon ici, qu'il eſt content, ſans rien ajouter de plus, & je n'en demande pas davantage. Je ſuis, &c.

P. S. M*** a reſté quinze jours à Rome, & en comptant ceux qu'il a employé à faire faire ſon portrait par un habile Diſciple de Mengs, il lui en eſt reſté à peine huit pour voir cette ville; de ſorte que, Dieu merci, nous n'avons pas à craindre qu'il aille révéler notre ſecret au-delà des Alpes.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 20 Janvier 1764.

VOTRE cher Fueſsli vous aura dit pour moi la réception qu'on lui a faite à Rome. Il ne ſe paſſe, pour ainſi dire, point de jour ſans que nous nous voyons. Nous allons voir enſemble les principales choſes; il les a même déja vu plus d'une fois, & va les revoir de nouveau ſans moi, avec ſon judicieux & ſavant Compagnon de voyage; de ſorte que je ſuis perſuadé que perſonne au-delà

des Alpes ne ſera ſorti de l'Italie avec plus de connoiſſance, de ſavoir & de goût que lui; & s'il reſte encore quelques mois ici, il y aura peu de perſonnes à Rome même à qui ce digne jeune homme ne puiſſe donner des leçons. Votre patrie pourra déſormais ſe faire gloire de poſſéder le plus grand Connoiſſeur qu'il y ait. Aucun Souverain, que je ſache, n'a juſqu'à préſent réuſſi à former un pareil Connoiſſeur, & ce bonheur n'eſt pas fait non plus pour les Princes. Oui, je me repentirois de ma complaiſance ſi ſa patrie ne jouiſſoit pas principalement de ſes talens. Toute votre ville doit faire des efforts en ſa faveur, afin de pouvoir ſe glorifier, à plus juſte titre, de poſſéder un pareil Citoyen. Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 12 Juillet 1766.

J'AI reçu avec autant de plaiſir votre lettre, qui m'a été remiſe par nos Amis communs, qu'on pourroit recevoir un Ami dont on auroit été ſéparé par une longue abſence. C'eſt leur voyage à Naples qui eſt la principale cauſe du retard que j'ai mis à vous répondre. Mon ſéjour à la villa

de mon Ami ne m'a pas permis de rendre à votre protégé tous les ſervices que j'aurois deſiré. Je le vois néanmoins ſouvent, je vais même aujourd'hui à Rome pour dîner avec lui, & nous ne manquerons pas de boire à votre ſanté. Comme j'ai enfin gagné du temps, la lettre en queſtion pourra bientôt paroître. On a fait à la fois deux traductions françoiſes de mon *Hiſtoire de l'Art* (1), l'une à Amſterdam, dont il me vient quatre exemplaires; l'autre chez Saillant à Paris en deux volumes *in*-8°, que M. le Duc de la Rochefoucauld a eu la bonté de me faire paſſer. Je les ai reçus hier, mais le grand nombre de lettres que j'ai eu à écrire ne m'ont pas permis d'en lire beaucoup; cependant en les parcourant j'y ai déja remarqué plus d'une héréſie que le Traducteur peu éclairé m'a fait dire.

Je ſuis, &c.

---

(1) M. Winckelmann a été trompé; il n'y a eu qu'une ſeule traduction de cet ouvrage imprimée à Amſterdam, chez Harevelt. Celle de Paris eſt la même, à laquelle on n'a fait que mettre un faux titre ſous le nom de Paris.

A M. GESSNER.

LETTRE I.

Rome, le 17 Janvier 1761.

J'AI reçu de vous plus que je n'avois eſpéré : une lettre & un livre ; car M. Uſteri m'a cédé vos Idyles, que je ne connnoiſſois que par le rapport d'une perſonne qui les avoit lues, mais qui ſait apprécier ce qui a paru d'admirable de notre temps. C'étoit un Hambourgeois (1), qui a fait avec moi le voyage de Porto, & qui m'a récité des paſſages de vos Idyles, pendant que nous traverſions le golfe de Salerne. C'étoit, en vérité, une entrepriſe bien hardie, que de mettre ces chants dans une proſe poëtique ; mais auſſi avez-vous par là, mon ami, ôté à vos ſucceſſeurs l'eſpoir de vous imiter. Vos Idyles ſont ſi belles que je ne puis m'empêcher de vous en dérober des idées, que vous reconnoîtrez tôt ou tard. Je me munis d'avance de cet aveu. Hier j'en ai lu la moitié à mon ami, M. Mengs, qui, comme

(1) M. de Volkmann.

un bon patriote, ſe réjouit de ce que dans notre nation il ſe trouve des ames douées d'idées ſi poëtiques, ſi pittoreſques, ſi agréables & ſi honnêtes, & à qui le ciel accorde, en même-temps, l'heureux talent de les exprimer avec tant d'énergie & de les communiquer aux autres. Mon cher & aimable Geſſner! je ſais combien l'art d'écrire eſt difficile; & ſelon moi, Milord Roſcomond avoit raiſon de dire: « que de toutes les choſes qui » diſtinguent l'homme, le plus grand talent que puiſſe » lui donner la nature, eſt de ſavoir bien écrire; » auſſi reconnois-je tout le prix de votre ouvrage! je n'ai rien vu d'autre de vous, car je ne connois même pas les petites bagatelles qu'on a publiées de moi. Je crois qu'on a imprimé une deſcription d'Herculanum que j'ai envoyée, il y a près de trois ans, de Naples au Prince Electoral, ſans que j'aie pu obtenir la moindre réponſe ſur ce ſujet. J'y ai ajouté quelque choſe ſur la grace & ſur la connoiſſance des anciens ouvrages de l'art: j'ignore ſi cela a été imprimé ou non. Je vous parle de ceci pour me ſervir d'excuſe de ce que je ne connois pas encore les chefs-d'œuvre de notre nation, malgré mon deſir ardent de les poſſéder; ce qui n'a pas dépendu de moi. M. Uſteri m'a donné une idée du *Brutus* de M. Hirzel; j'eſpere avoir cet ouvrage ſi deſiré, pour le lire ſur les lieux où je cherche les traces de Brutus & de la céleſte liberté. Ces ouvrages ſeront des

monumens éternels à la honte de nos Princes d'Allemagne, qui ſe révoltent quand ils entendent lire leur langue maternelle. Les futiles françois & les autres étrangers ont tout corrompu, juſqu'à la pureté du ſang même.

Pour ce qui eſt de l'*Hiſtoire de l'Art*, je rougis, mon ami, lorſque je penſe à vous. Les Libraires de Saxe m'ont ſi bien encroué que je ne ſais comment je pourrai m'en débarraſſer. On m'a fait ſavoir que la cour verroit de mauvais œil ſi, dans les circonſtances actuelles des choſes, je faiſois imprimer mon ouvrage en Suiſſe; & que je devois éviter de donner à penſer que je ſuis porté pour la Pruſſe, ainſi qu'on le croit à tort. J'ai voulu éviter ce premier ſoupçon, & j'ai promis l'impreſſion de mon ouvrage à M. Walther à Dreſde, qui doit me donner un ſéquin de la feuille. J'ai fait paſſer de Florence à ce Libraire le manuſcrit du premier volume, tout imparfait qu'il étoit alors; & il trouva je ne ſais quelles difficultés, de ſorte qu'il ſe paſſa trois ou quatre mois ſans que je reçuſſe la moindre réponſe. Pendant ce temps M. Dyck de Leipzig m'écrivit, & me fit prier par une perſonne de ma connoiſſance, de faire quelque choſe pour un journal qu'il avoit entrepris, en m'offrant un louis d'or de la feuille. J'acquieſçai à ſa demande, & comme je ne recevois aucune réponſe de Walther, je lui fis demander mon manuſcrit pour l'envoyer à Leipzig.

Cependant Walther se prévalut du privilége qu'il avoit obtenu pour l'impression de mon ouvrage, je me fis donc renvoyer mon manuscrit à Rome, en flattant de nouveau ce Libraire de la préférence.

En attendant, cette altercation m'a été favorable: car j'ai formé un système nouveau, & j'ai changé totalement mon ouvrage; ce à quoi j'ai été engagé aussi par la crainte qu'on n'eut copié mon manuscrit & qu'on ne le fit imprimer à mon insçu. Pendant trois ans & depuis mon retour de Florence, j'ai appris & examiné beaucoup de choses, tant dans la compagnie du Cardinal Albani, qu'on regarde comme le plus grand Antiquaire qu'il y ait, que par des occasions favorables, que les étrangers ni les Romains même ne peuvent pas avoir; de sorte que je puis donner aujourd'hui un ouvrage plus parfait. Cependant comme il est très-difficile de faire une histoire systématique de l'art chez les Anciens, je n'avance dans cette carriere qu'à pas lents, & j'attends un temps plus favorable; d'autant plus que je n'ai pu suffire à toutes les planches. Donnez-moi un conseil pour sortir des filets de Walther: je suis dans ces sortes d'affaires comme un enfant, sans la moindre expérience, & mou comme la cire devant le feu. Je finis pour aujourd'hui & vous offre mon amitié, content & fier de posséder la vôtre.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 25 Avril 1761.

SI ce n'étoit pas prendre trop de liberté pour la seconde lettre que je vous écris, je vous ferois un petit reproche de ce que vous avez fait lire ma premiere à d'autres personnes qu'à M. Fuesli, comme je le sais de bonne part. Des lettres adressées à vous, qui sortent si vuides de Rome que les miennes, peuvent être comparées aux vaisseaux qui reviendroient sans cargaison du Pérou; & quand la lettre est lue, celui qui l'a écrite ressemble à un Acteur qui ne monteroit sur le théatre que pour faire la révérence aux Spectateurs & se retirer. On pourroit croire malicieusement que je crains de faire la premiere avance; & peut-être n'auroit-on pas tort; car je chercherois à donner une ou deux fois des bonnes piéces d'or ou d'argent, après quoi je me verrois contraint de paroître avec du billon. Voilà une des causes de mon peu de correspondance en Allemagne. Mais je suis moins réservé avec un peuple qui jouit de la liberté de penser, mere des idées sublimes : la connoissance & l'estime d'une pareille nation sont pour moi les colonnes

d'Hercule, & je voudrois pouvoir mériter la bonne opinion qu'on a de moi.

Mon cher Geſſner, peu de perſonnes ont eu, comme moi, l'occaſion & le deſir de connoître l'antiquité & l'art, autant que ma pénétration a pu le permettre; mais je reſſemble à ce Danſeur de l'antiquité, qui marchoit toujours ſans changer de place. Je rejette ſouvent le lendemain ce que j'avois trouvé bon la veille; & cela me rend encore plus circonſpect à parler dans mes lettres ſur des choſes eſſentielles de l'art.

Il étoit temps enfin, qu'après un laps de trois ſiécles, quelqu'un oſât entreprendre de développer le ſyſtême de l'art chez les Anciens; non pour chercher à inſtruire par-là nos Artiſtes modernes dont il y en a peu qui ſoient en état de ſe corriger; mais pour apprendre à étudier & à admirer ceux de l'antiquité. Il ne ſuffit pas de diſſerter vaguement, il faut s'appliquer avec conſtance & avec ordre : & comme j'ai ſouvent manqué le point inviſible, j'ai été obligé de parcourir de nouveau toute la carriere que j'avois déja remplie. Si ce travail peut être utile à l'art, ce qui eſt, pour ainſi dire, impoſſible de nos jours, il méritera ſans doute quelque éloge. Mais j'aurois dû commencer ce projet avant l'âge de trente ans, tandis que j'en ai déja aujourd'hui quarante paſſés; je ſuis par conſéquent d'un âge à ne plus trop me jouer de la vie. Je m'apperçois auſſi de l'évapo-

ration de certains eſprits ſubtils, avec leſquels je m'élevois ſur des aîles puiſſantes juſqu'à la contemplation du vrai beau. Voilà quel eſt la ſource de toute la connoiſſance de l'art chez les Anciens, que le ciel ne diſpenſe jamais avec prodigalité; & qui eſt ſi rare que Michel-Ange a dû ſe borner à la ſimple contemplation, ſans pouvoir parvenir à en avoir une connoiſſance parfaite. Raphaël a pénétré plus avant dans le ſanctuaire du beau. Dans les ſtatues des Artiſtes modernes on ne le retrouve plus, même dans une ſeule partie. Depuis pluſieurs ſiécles, par exemple, on n'a pas fait une ſeule belle main en marbre, & de toute l'antiquité il ne nous en eſt reſté qu'une ſeule entiere, dont peut-être même la beauté n'eſt reconnue que par quatre yeux.

Je me ſuis écarté ſans y penſer du rivage, ainſi que cela m'arrive ſouvent dans cette mer; mais vous devez me pardonner cet écart, parce que je n'ai eu rien de mieux à vous dire.

Notre cher Uſteri part aujourd'hui de Rome, avec plus de ſavoir & d'eſtime que ne peuvent s'en flatter ordinairement ceux qui ont reſté auſſi peu de temps que lui à Rome, ſeul ſéjour des beaux arts. Je crois cependant que ſon cerveau doit reſſembler parfaitement au calendrier Romain, où les Saints ne trouvant plus de place, les nouveaux doivent néceſſairement extirper les anciens. Le proverbe a raiſon : qui

trop embraſſe mal reſtreint. Mais dans ce cas-ci on peut ſe glorifier de cette vérité ; & comme on doit un tribut à l'oubli, il faut lui laiſſer le ſuperflu, afin de conſerver pour nous ce qui eſt utile. Du moins lui a-t-on indiqué ce qu'il y a de meilleur, & non pas ſans raiſon. Peut-être bien même pourrai-je un jour aller en faire une réclamation de vive voix. Je ſalue le noble Fueſsli, & ſuis pour la vie.

P. S. Vous recevrez l'un & l'autre un exemplaire des pierres gravées de Stoſch ; j'ai pris la liberté d'y joindre un autre pour M. le Comte de Bünau, mon ancien Maître & Ami, que je vous prie de lui faire parvenir à Leipſig ou à Weimar.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 21 Juin 1761.

Aussi agréable que le ſeroit une flotte chargée de vin de Madere, pour un peuple que le ſoleil traite auſſi peu favorablement que le Clergé Romain traite les laïques, à qui, au lieu de donner du pain & du vin, il n'accorde que du pain ſeul, ſuivant l'expreſſion d'un Poëte anglois (Cowley), dont je ne puis néanmoins m'appliquer tout-à-fait la comparaiſon ; auſſi deſiré & auſſi agréable,

a été pour moi & pour mes Amis, avides de recevoir les chefs-d'œuvre de nos Compatriotes, le préſent que vous m'avez envoyé. Le Cardinal, qui eſt venu lui-même à la poſte avec moi pour aller chercher le paquet, & qui l'a ouvert de ſes propres mains, charmé de la belle impreſſion de ce livre, a témoigné beaucoup de regret de ne pouvoir jouir, comme moi, du plaiſir de le lire. Je ne puis, comme dit le Poëte, vous rendre que du billon pour de l'or pur, & je ne ſais même pas encore par quel moyen. J'écrirai néanmoins aujourd'hui à une perſonne attachée à M. le Comte de Firmian à Milan, pour lui demander ſi je puis, ſans frais, envoyer à ce Seigneur, qui eſt grand maître des poſtes de toute l'Italie, un exemplaire de la deſcription des pierres gravées de Stoſch. Je vous en donnerai connoiſſance. Je viens de lire les deux premiers chants de la mort d'Abel traduit en françois, qu'une perſonne a fait venir de Turin par la poſte; & qui m'a aſſuré qu'un de ſes Amis eſt occupé à traduire cet admirable ouvrage en vers italiens. Je vous porterois volontiers envie, mon Ami, ſi l'envie ne ſe trouvoit pas au nombre des péchés mortels dans le catéchiſme du Cardinal Bellarmin. Hélas! je ſuis de ceux à qui les Grecs ont donné le nom de *Sage-tardif*. L'éducation, les circonſtances & le défaut de fortune, tout a contribué à m'empêcher de m'élancer plutôt dans la carriere.

Pour ce qui eſt de l'ouvrage de mon Ami (1), l'impreſſion m'en tient plus à cœur qu'à lui-même, & je voudrois qu'il put bientôt paroître, mais que ce fut de votre imprimerie. Cet ouvrage n'aura que peu de feuilles, & la planche pour le titre, dont il eſt queſtion, prendroit beaucoup de temps. Il ſera donc plus convenable de le faire paroître ſans cet ornement étranger. Je crois néanmoins que l'Auteur fera encore un article où la définition de la Beauté ſera appliquée d'une maniere plus préciſe & plus lumineuſe à la Peinture. Vous avez raiſon de deſirer une explication plus exacte de l'idée de la Beauté; mais vous en exigez trop. L'Auteur a, ſans doute, ſenti la difficulté d'en préſenter une idée palpable & claire, que perſonne encore n'a pu donner. C'eſt pourquoi il en a tracé une image ſi ſublime, que je n'ai jamais pu le lire ſans émotion; & je rends grace au ciel d'avoir doué l'homme d'une telle force de penſer. Je vais briſer quelques lances avec lui ſur les beautés de l'art, & je ne me plaindrai pas d'être vaincu par un pareil adverſaire; quoique j'employerai néanmoins toutes mes forces pour me tenir en pied. Au reſte je ne me ſuis jamais ingéré à le critiquer, ni n'ai jamais refuſé de retoucher ſes ouvrages. Je vous autoriſe cependant, en ſon

(1) Penſées ſur la Beauté & ſur le Goût dans la Peinture, par M. Mengs, dont la traduction a paru depuis peu.

nom, à faire les changemens que vous jugerez à propos.

Vous recevrez dans quelques mois d'ici un petit ouvrage de moi, ayant pour titre : *Conſidérations ſur les découvertes des Antiquités à Rome, faites pendant le ſéjour de l'Auteur dans cette ville*, avec quelques planches; j'y travaille de temps en temps. Je remplirois les quatre pages, ſi je ne me trouvois pas ſurchargé d'un grand nombre de lettres importantes que j'ai à écrire. Je vous embraſſe ainſi que le noble Fueſsli de tout mon cœur, & ſuis pour la vie.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 19 Septembre 1761.

SI vous aviez connu l'Ami que je viens de perdre (1), vous n'auriez pas pu en dire moins que vous l'avez fait dans votre derniere chere lettre; & ſi j'étois bien connu de vous, il vous arriveroit ce qui m'eſt arrivé (ſans faire cependant aucun parallele) lorſque j'entendis en perſonne parler le célébre Wolff : ce qui de loin m'avoit paru, au

(1) Le Cardinal Paſſionei.

clair de la lune, un monſtre, ne ſe trouva plus être qu'un billot, lorſque je m'en fus approché.

Mon Ami peut être heureux, mais cela ne lui ſera pas auſſi facile qu'à moi : car mes deſirs ſe bornent à jouir de la tranquillité & du repos que je goûte actuellement, & dont je ne jouirai que difficilement par le bonheur imaginaire que ſemble me promettre l'avenir. Nous commençons à nous enrichir à meſure que nos deſirs diminuent, & nous nous appauvriſſons, lorſque l'accroiſſement des richeſſes augmente le nombre de nos beſoins. Au reſte je ſuis en garde contre les revers de la fortune.

J'ai écrit à M. Fueſsli touchant l'ouvrage de mon ami, de la maniere que je crois lui être agréable. Il travaille à un ouvrage plus conſidérable en italien (1), qui ſuppléera à ce qui peut manquer à celui-ci. Cette langue lui eſt plus familiere que l'allemande. Je n'y perds que le temps : car le premier ouvrage qu'il donnera au public, doit m'être dédié.

On a de nouveau trouvé près de Rome deux peintures antiques bien conſervées, dont les figures ont deux palmes de haut. L'une repréſente la fable d'Erichthion, que Pallas remet dans une

(1) Regles générales pour juger les Peintres, leurs Ouvrages & le degré auquel ils ſont parvenus, par M. Mengs, dont la traduction vient de paroître.

corbeille à Pandroſie, fille de Cecrops; laquelle, ainſi que ſes deux ſœurs, ne peuvent réſiſter à l'envie d'ouvrir cette corbeille. L'autre eſt une danſe de trois belles Bacchantes. Le deſſin en eſt admirablement beau; & ce ſont ſans doute les plus anciennes peintures que l'on connoiſſe.

Un Anglois qui voyage croit avoir découvert à un buſte à Turin, qui ſe trouve chargé de caracteres inconnus, les véritables caracteres égyptiens, qui ont une grande affinité avec les plus anciens caracteres chinois. Il fait imprimer quelque choſe ici que je vous ferai paſſer ſi cela n'eſt pas trop volumineux. Il eſt arrivé à Livourne vingt grandes caiſſes d'antiquités égyptiennes, que le Roi de Sardaigne a fait déterrer en Egypte.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 31 Octobre 1761.

J'AI attendu pour vous écrire après une lettre de M. Fuesſli que j'ai reçue il y a quelques jours; & pour vous dire la vérité, j'ai été depuis quelque temps fort diſtrait & hors d'état de répondre rien de raiſonnable à la ſommation que vous me faites

dans votre lettre. Je crains d'avoir le ſort de ces ſtatues qui ſe trouvent placées ſur un baſe trop élevé ; ou de ces navires qui ſe font remarquer ſur les rivieres, mais qui dans l'immenſe eſpace des mers ne paroiſſent plus que des atomes. Lorſqu'un Virtuoſe médiocre chante ſeul, ſa voix flatte toujours plus ou moins, mais il obtient peu d'auditeurs quand il ſe trouve en concurrence avec d'autres qui ſont plus habiles que lui. Je ne ſuis pas en ceci auſſi preſſé que vous pourriez le croire : car je ne voudrois pas volontiers me trouver placé au fond du tableau pour ne pas y être apperçu ; j'ai même aſſez de vanité pour deſirer d'y ſervir d'ombre ; non pour faire mieux ſortir les jours, mais pour les remplir. Je vous communiquerai tout ce que je ſaurai ; & vous pourrez alors en agir comme les Hollandois qui, à ce qu'on dit, brûlent de temps en temps leurs épiceries pour en mieux ſoutenir le prix : rejettez de même tout ce qui ne vous conviendra pas. Ce qu'il y a de plus mal, c'eſt qu'en quelque façon je dois parler contre mon inclination & non pas contre mon ſentiment ; car moi-même je ne voudrois point être imprimé en caracteres latins quoique plus beaux, car on diroit que je prêche contre moi-même. Mais je rejetterai l'impreſſion de mon livre en caracteres gothiques ſur le compte de mon Libraire. Je penſerai ſérieuſement à la lettre en queſtion.

J'ai pris la liberté de joindre aux effets de M.

Uſteri, un gros paquet pour M. le Comte de Büinau, Conſeiller intime de l'Empire, mon ancien Maître, lequel vous eſt adreſſé. Ce ſont les peintures d'Herculanum, que j'ai reçues en préſent pour lui de la part du Miniſtre Tanucci (1). M. le Comte vous marquera quelle voie il faudra prendre pour les lui faire paſſer. J'eſpere auſſi de recevoir par votre canal quelqu'argent du Libraire Dyck de Leipſig. Je vous recommande inſtamment l'un & l'autre. Je ſalue & embraſſe M. Uſteri, & ſuis pour la vie.

---

(1) M. le Marquis Tanucci s'eſt fait avantageuſement connoître par pluſieurs diſſertations d'érudition & de juriſprudence qui lui ont mérité l'eſtime du Roi de Naples. C'eſt, dit M. de la Lande, peut-être le premier exemple qu'on ait d'un homme de lettres qui ait paſſé tout d'un coup de la tranquillité de ſon cabinet aux embarras de l'adminiſtration, ſans s'y trouver déplacé, & qui ait montré par une heureuſe expérience combien il y a de rapport entre ces deux genres d'occupations.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 16 Février 1762.

Vos louanges ſont pour moi comme la roſée du matin pour une terre aride; l'approbation d'un homme tel que vous m'inſpire du courage & me fait eſpérer quelque ſuccès de l'ouvrage, auquel j'aurai employé tous mes ſoins & toutes mes forces. Si j'étois maintenant chargé d'un pareil travail je pourrois m'en tirer mieux, parce que je m'y trouve préparé; mais dans le temps je ne l'ai entrepris qu'avec crainte & comme un vrai novice; d'ailleurs je n'ai pu y donner que le peu de momens que me laiſſoit le Cardinal, qui vouloit m'avoir auprès de lui nuit & jour. Les grands Seigneurs ſont des eſpéces de tyrans quand on ne veut ou ne peut pas leur faire tête; & j'ai été obligé enfin de me mettre ſur un pied plus ſupportable. On m'a mandé qu'il eſt fait mention de mon ouvrage dans le *Journal de Berlin*, mais je n'ai pas encore pu parvenir à le voir. Il en eſt fait de même un rapport ſi honorable dans le *Journal Etranger* (1), qu'il m'a attiré l'attention de la cour de Vienne, qui m'a fait faire

(1) Du mois de Mars 1760, page 48.

quelques

quelques propoſitions indirectes, auxquelles j'ai répondu en faiſant connoître les conditions que je pourrois exiger.

Je rougis, mon Ami, d'être ainſi votre débiteur, mais je m'acquitterai de tout : depuis quelques temps le Comte ne m'a pas permis, pour ainſi dire, d'être à moi-même, & depuis huit jours, que je ſuis de retour de Naples, j'ai eu à répondre à une infinité de lettres. D'ailleurs comme pendant le carême les Cardinaux menent, par bienſéance, une vie plus retirée, cela me fait perdre beaucoup de ſoirées. Daignez donc avoir un peu d'indulgence pour moi.

Je vais faire inſérer un nouveau morceau dans une feuille périodique de Leipſig dont j'ignore le titre, & quand il y aura de quoi former un petit volume, je corrigerai le tout pour le donner avec une préface.

Le préſent que m'a fait notre Uſteri m'eſt bien parvenu & m'a été fort agréable ; mais je n'ai pas encore trouvé un moment de tranquillité pour lire la traduction tant deſirée (1).

Je vous prie, mon Ami, de faire paſſer bien enveloppé, à M. le Comte de B**, le préſent que je lui ai deſtiné. Je ſalue & embraſſe le noble Fueſli & le cher Uſteri. Je ſuis pour la vie.

---

(1) Il eſt queſtion ici de la traduction de *Sophocle* & d'*Euripide*, par M. le Chanoine Steinbuchel.

A M. L. USTERI.

LETTRE I.

Rome, le 24 Février 1761.

J'AI été charmé d'apprendre que vous étiez arrivé en bonne ſanté. Vous n'avez point trouvé, à ce qu'il me paroît, le temple d'Apollon à Terracine. Ce n'eſt pas l'égliſe, mais ce ſont, du côté droit de la grande rue, de grandes colonnes de marbre blanc, qui portent ſur un ſoubaſſement pareillement d'un marbre très-blanc. L'aquéduc dont vous me parlez ſe trouve près du fleuve Liris, appellé aujourd'hui le Garigliano, & ſervoit à porter de l'eau dans la ville de Minturanæ, dont vous avez vu les ruines. C'eſt dans le marais qui ſe trouvoit proche de cette ville que ſe cacha Marius pour ſe dérober à la pourſuite de ſes ennemis. Il y a une diſſertation ſur le théatre de Capoue par le ſavant Chanoine Mazocchi. Vous n'avez qu'à nommer le Cardinal Paſſionei pour être bien reçu de lui; mais c'eſt un homme de quatre-vingts ans. Vous pouvez aller trouver auſſi un autre Grec, mais qui eſt un archi-pédant, au Séminaire de St Janvier : c'eſt le profeſſeur Dom

Giacomo Martorelli, mon bon Ami. Pour qu'il vous reçoive bien, vous pouvez lui faire les complimens de notre ami commun, le Pere Mignarelli, qui eſt aujourd'hui à St Sauveur à Bologne. Demandez-lui à voir ſon ouvrage intitulé : *De Theca Calamaria.* Il vous dira pourquoi la publication en a été défendue (1), & vous contera une hiſtoire plaiſante qui s'eſt paſſée entre lui & moi. Dites-lui que je fais mention de cet ouvrage, dont je cite même la page, dans la *Deſcription des pierres gravées de Stoſch*; & que cela a occaſionné la gageure d'un beau Dante entre le Cardinal Paſſionei & moi; car ce Cardinal ayant vu que je parlois de l'ouvrage en queſtion, a voulu parier qu'il l'obtiendroit par le Marquis Frangiani, & j'ai ſoutenu le contraire. Véritablement, il ne lui a pas été poſſible de l'avoir, par conſéquent le Dante m'appartient. M. Martorelli ſera ſans doute charmé d'apprendre que ſon ouvrage, qui eſt de ſept cens pages, ſoit connu malgré la défenſe de la cour. Ce Savant me doit auſſi une réponſe; mais ces gens-là ne tiennent aucune correſpondance littéraire; & une lettre leur paroît quelque choſe d'extraordinaire.

(1) Cette défenſe fut faite à M. Martorelli, pour avoir critiqué mal-à-propos & d'une maniere indécente M. Mazzochi. La publication de l'Ouvrage fut arrêtée au moment même qu'on imprimoit la derniere feuille, & l'Auteur eut ordre de ne le communiquer à perſonne hors de chez lui.

Je vous prie de ſaluer de ma part le Pere de la Torre (*e Comitibus à Turre*) (1). Ayez quelques égards pour ſon valet-de-chambre, appellé Donato. Cet homme a plus donné occaſion à la correſpondance de ce Pere, que le ſavoir de celui-ci (qu'il n'a pas & qu'il ne peut pas avoir); mais il eſt auſſi en même-temps la cauſe du ſilence qu'il garde. La politeſſe la plus agréable que vous puiſſiez lui faire, c'eſt de le prier de vous montrer ce qu'il y a de plus beau en médailles; en ajoutant que vous lui faites cette demande parce que vous ſavez qu'il connoît ce qui eſt beau, (*perchè Ella intende in Bello*); jettez en même-temps un coup-d'œil ſur Donato: & vous pouvez être aſſuré de gagner ſon entiere confiance.

J'ai écrit, il y a quelques jours, à M. Camillo Paderni. Je vous prie de lui faire mes compli-

(1) Le P. de la Torre, de l'ordre des Somaſques, eſt connu par ſon grand ſavoir en phyſique, en hiſtoire naturelle, en mathématiques, & en un mot dans tous les arts & dans toutes les ſciences. On a de lui une excellente hiſtoire du Véſuve. Il a fait de très-bons microſcopes avec des petites goûtes de verre d'un foyer très-court, fondues au feu de lampe ſur du tripoli très-fin calciné, dont on trouve des détails dans le premier volume du Recueil d'Obſervations microſcopiques. Il eſt parvenu auſſi, par le moyen de petits globules de verre qui groſſiſſent deux mille fois le diamètre d'un objet, à connoître les organes de la génération des mouches.

mens. Nous nous verrons probablement, ainſi que je le lui ai marqué. Le beau Mercure a été envoyé depuis mon temps ; mais je m'en ſuis formé une parfaite idée d'après ce que M. Camillo m'en a marqué, & le rapport qui m'en a été fait de vive voix. Je verrai ſi vous y avez remarqué quelque choſe de particulier (1).

A Naples vous avez à voir le palais Columbrano, & particulierement une tête qui ſe trouve au-deſſus de la porte d'une écurie, près de l'eſcalier. Mais demandez à M. Martorelli ſi c'eſt toujours la même que nous avons vu enſemble ; car le Prince Columbrano, qui eſt actuellement ici, m'a aſſuré qu'on en avoit mis une autre à la place. Je vous en dirai davantage ſur cette tête quand vous ſerez ici.

Le Marquis Maſtrilli poſſéde une grande collection de vaſes étruſques.

Je vous écris à la hâte ; car je ne reçois votre lettre que dans ce moment, & je me vois forcé de ſortir avec le Cardinal.

Vous n'avez aucun remerciement à me faire ;

---

(1) M. Winckelmann veut parler ici des roſettes qui ſont placées, en forme de boucles, ſur les corroies avec leſquelles Mercure attache ſes talonnieres, & qui ſe trouvent ſous la plante du pied, quoique les courroies ſoient retachées par deſſus le cou du pied, comme ſi l'on eût voulu marquer par-là que ce Dieu n'eſt pas fait pour marcher mais pour voler. *Antichità di Ercolan. Tom. V, p. 117.*

il n'a pas dépendu de moi de vous rendre ſervice. Peut-être ne puis-je pas être utile toutes les fois que je le deſirerois.

N'oubliez pas d'aller voir le cabinet de médailles & de pierres gravées du Duc de Noya Caraffa (1); j'oſe dire qu'il eſt mon bon ami; vous pouvez par conſéquent lui faire mes complimens.

Je ne puis dans ce moment me rappeller tout ce que j'aurois à vous dire. Je chercherai toutes les occaſions de vous prouver que je ſuis.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 3 Mai 1761.

Il eſt probable que nos lettres ſe croiſeront en route, ſi vous avez penſé à moi comme j'ai penſé à vous. Il ne ſe paſſe point de jour que je ne parle de vous; & ſi vous revenez un jour à Rome vous y ſerez plus fêté que jamais. Vous avez été

(1) M. le Duc de Noya, de l'illuſtre maiſon de Caraffa, eſt connu par un Mémoire fort curieux ſur la Tourmaline, pierre ſinguliere, qui devient électrique lorſqu'on la chauffe; ſemblable à la pierre de Ceylan, dont il eſt parlé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1717.

pour moi un dépôt précieux; je ſuis ſeulement fâché de n'avoir pas pu vous être plus long-temps utile, ce qui vous auroit ſans doute été avantageux ſi vous aviez fait un plus long ſéjour ici. Vous devez uſer de beaucoup de méfiance ſur les pierres gravées qu'on pourra vous faire voir à Veniſe. Les Camées de M. Zanetti, dont Gori a donné une deſcription *in-folio*, ſont preſque tous d'un travail moderne. Gardez-vous ſur-tout d'acheter les pierres gravées qu'on pourra vous offrir à Veniſe.

A Milan vous trouverez une lettre pour M. le Comte de Firmian; on croit qu'il arrivera dans cette ville le 13 de ce mois.

J'ai une priere à vous faire. On a imprimé à Vérone en 1749 le *Dante in-8°.*, qui ne doit pas coûter au-delà d'un écu; ce livre ne ſe trouve pas à Rome, mais à Veniſe. Je vous prie de me l'envoyer comme un préſent de votre main, juſqu'à ce que je trouve l'occaſion de vous faire paſſer d'ici quelque choſe d'équivalent. Faites-le adreſſer bien enveloppé dans une toile cirée, *All' Emo. Sigre. Padrne. Colm. Ungharelli, per Servizio dell' Eminentmo. Cardinal Aleſſ. Albani, Ferrara.* On a déja écrit à cet homme, pour qu'il expédie ce paquet plus avant. On pourra l'affranchir à la barque. Je ſuis, &c.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 10 Mai 1761.

VOTRE préſent vous a fait beaucoup d'honneur, & nous a procuré à M. Mengs, à toute ſa famille, ainſi qu'à moi, une journée des plus agréables. On a invité ſon pere avec deux autres Amis & tous ont bu à votre ſanté, ſuivant les us de la bonne Germanie. Maintenant que j'ai vu ce que ce préſent vous a coûté, à cauſe de la cherté du port, je ſuis mortifié de vous avoir demandé un Dante; je réparerai cette indiſcrétion à la premiere occaſion. Vous avez ſans doute reçu ma précédente par M. Pommer? Si M. le Comte de Firmian ne parloit point de vous faire voir ſa bibliothéque, demandez-lui vous même cette faveur; cela lui fera plaiſir, & vous trouverez chez lui des livres anglois, qui ſans cela vous ſeroient reſtés inconnus.

Ne vous rébutez pas d'écrire au Cardinal Paſſionei & au Cardinal Albani (Alexandre); ce que vous pouvez faire en françois. Il eſt agréable de recevoir des lettres de gens de mérite, & de leur écrire; quand même cela ne ſerviroit qu'à vous donner dans la ſuite une certaine conſidération,

en favoriſant d'une lettre pour le Cardinal quelque perſonne de votre connoiſſance qui voudroit ſe rendre à Rome. On a parlé avec plus d'éloge de vous, depuis votre départ, que vous ne pouvez vous l'imaginer.

Je ne vous ai pas compris ſur ce que vous me chargez de demander au G** : je crois que vous lui avez écrit, mais il n'a pas reçu votre lettre. Lorſque vous aurez reçu réponſe de Zurich ſur cette propoſition, prenez la peine de lui écrire vous-même. Vous ne ſauriez croire combien on tire de conſéquence des lettres d'un voyageur qui vient de quitter cette ville.

Un des livres que je veux vous envoyer, c'eſt la belle traduction du *Chariton* grec, par Giacomelli. Cet ouvrage généralement eſtimé ici, m'a fait perdre une nuit entiere, n'ayant pu le quitter. En voici le titre : *Di Caritone afrodiſieo Racconti amoroſi di Chereа e di Calirroe, Libri otto. tradotti dal greco. 8 Maj. 1756.*

A Milan, vous avez à voir les Cartons de Léonard de Vinci qui ſont dans la bibliothéque Ambroſienne. Vous trouverez auſſi dans le palais du Marquis Clerici un petit S. Jean de Mengs, qui avoit été peint pour le Roi de Pologne. Ce Prince en fit préſent au Cardinal Archinto pour un ſervice qu'il lui avoit rendu, & après la mort de ce Prélat ce tableau précieux a paſſé entre les mains de celui qui le poſſéde actuellement. Il

mérite que vous employez tous les moyens poſſibles pour le voir. Préſentez au jeune voyageur votre Giacomo ou l'autre domeſtique : il faut aider les gens quand on le peut. Dieu vous accorde joie & ſanté.

Je ſuis & ſerai toute ma vie.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 3 Juin 1761.

Je ne me trouve pas moins honoré & ſatisfait que vous-même, de la réception que vous a faite M. Le Comte de Firmian. J'en étoit perſuadé d'avance; & j'aurois deſiré que vous euſſiez eu occaſion de le connoître auſſi particuliérement que moi. C'eſt l'homme le plus accompli que vous puiſſiez rencontrer dans vos voyages, & peut-être pendant tout le cours de votre vie; & ſi j'étois aſſuré qu'il vécut encore long-temps, comme je le deſire pour l'honneur de l'humanité, je ſacrifierois tout au monde pour paſſer mes jours avec lui. J'oſe dire qu'il s'eſt formé entre nous une amitié très-intime, laquelle a été entretenue par une correſpondance ſuivie, qui dureroit encore, ſi je n'étois pas dans la maiſon où je ſuis. Si j'avois

habité le même lieu que lui, j'aurois pu dire : « il fut mon Ami; oui, mon meilleur Ami ſur la » terre ». Je ſais que de ſon côté il a employé tous les moyens poſſibles pour me procurer ce bonheur d'une maniere convenable. Il a cherché à former à Mantoue une école de Peinture & de Sculpture dont le plan & la direction m'auroient été confiés. Je penſe jour & nuit à lui, comme Critobulus à Clinias chez Xenophon; & je veux lui dédier, avec de juſtes éloges, le premier ouvrage que je trouverai digne de lui, car je ſoupire après l'occaſion de donner publiquement le nom d'ami à un homme d'un auſſi grand mérite, s'il daigne me le permettre.

Vous aurez trouvé une lettre pour vous chez lui. Toutes vos affaires & juſqu'à la moindre pierre ſe trouvent dépoſées chez moi, & n'attendent que vos ordres.

Vous ne receverez ſans doute point la lettre de G** pour M. le Duc de Nivernois, ou du moins ne ſera-t-elle pas conçue comme je l'aurois deſiré. Cet homme, comme tous les Italiens en général, ſait tirer avantage des circonſtances, & il ne vous a promis la lettre en queſtion, que dans l'eſpérance que vous vous chargeriez de ſon manuſcrit pour la Suiſſe. Les promeſſes ne lui coûtent rien, mais il ne tient jamais ſa parole; & ſon amitié pour moi eſt même un peu ſuſpecte. On a beaucoup douté & l'on doute même encore de ſa

grande ſcience dans la langue grecque ; & il a plus beſoin d'un témoin croyable, tel que moi, que de ſes traductions. Je lui ai écrit ſur ce ſujet une lettre de Florence, qu'il n'oubliera pas de ſitôt.

La préface pour l'ouvrage de M. Mengs eſt partie pour Zurich ; ſi l'on veut faire les fraix d'un titre gravé, l'auteur en fera alors lui-même le deſſin, mais il voudroit que ce fut M. Wille qui ſe chargeat de le graver.

La négociation pour une place pour moi à la cour de Brunſwick eſt enfin réellement entamée ; les choſes en ſont même au point, qu'on m'a conſeillé d'écrire immédiatement au Prince, & cela même en allemand, pour lui offrir mes ſervices ; c'eſt ce que je ne puis ni ne veux cependant pas faire. Si l'on me fait quelques propoſitions, je pourrai les accepter ; mais je ne veux rien demander. Notre vie eſt courte ; il faut la remplir & terminer avec dignité. En attendant la cour dont je dépends actuellement doit devenir plus traitable, ou bien j'accepterai les propoſitions qu'on me fera, ſi toutefois elles me conviennent. Que cela reſte néanmoins entre nous, & n'en parlez point aux Saxons que vous pourrez rencontrer à Paris : je ne vous écris ceci que pour vous faire entrevoir l'eſpérance que j'ai de nous revoir un jour. Cette affaire ne ſe terminera pas encore ſi promptement ; je ne le deſire même pas ; car je voudrois paſſer encore un an à Rome.

Saluez & embraſſez pour moi mon cher Ami Wille, & terminez promptement votre courſe.

Je ſuis pour la vie.

LETTRE V.

Au même.

Caſtel Gandolfo, le 28 Juillet 1761.

Je me trouve dans la ſolitude à la campagne, mais c'eſt dans ce lieu divin que vous n'avez parcouru que d'un coup-d'œil rapide, & dont par conſéquent vous n'avez pu ni connoître ni goûter les beautés. Je jouis ici d'*una Vita condita di piacere della mente*, & je compte y reſter juſqu'au mois de Septembre.

Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de mes nouvelles depuis votre départ de Veniſe, & vous ne vous rappellez point la lettre que vous a remiſe M. le Comte de Firmian. Je n'aime pas qu'on m'accuſe d'inexactitude & de négligence à écrire & à répondre. Vous ne pourrez plus écrire ici à M. Mengs; car il vient d'être appellé en Eſpagne comme premier Peintre du Roi, avec huit mille écus d'appointemens, ſa maiſon défrayée & une voiture avec la livrée de la cour. Il compte partir encore dans le courant du mois prochain. Ce dé-

part eſt pour moi une perte dont rien ne pourra me conſoler.

On a de même penſé à moi ; car le Prince Electoral de Saxe m'a nommé Directeur de ſon cabinet & ſon Antiquaire, avec tous les avantages & honneurs attachés à cette place, & ſans dépendre de perſonne. S. A. S. m'accorde auſſi la liberté de prendre une autre place ailleurs ſi mes affaires l'exigent, ſous promeſſe néanmoins de revenir à ſa cour quand j'y ſerois rappellé ; en m'ajoutant expreſſément, qu'Elle auroit ſoin que j'y fuſſe avec ſatisfaction. Je crois que M. Wille prendra une part amicale à cette nouvelle.

Je ne pourrai pas vous procurer les gravures de Strange, car je ne crois pas qu'il les vende, & je ne le connois que pour lui avoir parlé une fois au café anglois.

Je ne connois point non plus M. Krauzaſius, & j'ignore où il peut avoir entendu parler de moi. En attendant le Roi a été réfuté dans un grand ouvrage de Piraneſe ſur l'Architecture, en latin & en italien, lequel eſt achevé au portrait du Pape près, à qui il ſera dédié. Il coûtera cinq ſéquins. Je ne comprends pas comment il eſt poſſible de parler de la maiſon de campagne de Pline & de ſes prétendues ruines. Je crains que cet ouvrage ne reſſemble à celui *in folio* ſur cette même Villa, par un Anglois dont je ne me rappelle pas le nom. Felibien a auſſi écrit ſur cette matiere.

Je crois qu'il y a encore un Saxon à Paris, & ce doit même être un certain M. Von Einſiedel, de qui le Miniſtre d'Angleterre à Florence, homme d'un goût sûr, m'a dit beaucoup de bien. Il parle l'anglois auſſi bien que moi, à ce qu'il m'a dit.

On a examiné l'obéliſque, mais il a été trouvé trop endommagé & hors d'état de ſervir. Le Chevalier Diel a reçu deux autres anciens tableaux, que je n'ai pas encore vu.

Le Cardinal Gualteri eſt mort il y a peu de jours à Fraſcati : *ſic tranſit gloria mundi.* Il laiſſe trente mille écus de dettes, qu'il a faites pendant ſa nonciature. Je partirai pour Naples cet automne ou bien cet hiver. Je ne ſais rien d'autre pour le moment. Je ſuis avec une ſincere amitié.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 3 Octobre 1761.

J'AI reçu aujourd'hui votre lettre de Paris avec une autre de M. Geſſner, à laquelle je ne puis répondre pour le moment; & comme je crois que vous êtes maintenant de retour dans la chere patrie, je vous prie de vouloir bien m'excuſer auprès de lui.

Il y a deux mois que M. Mengs eſt parti pour Naples; quelques jours après il a mis en mer ſur un vaiſſeau de guerre de ſoixante-dix canons, accompagné d'un autre de la même force, pour ſe rendre à Carthagene. Delà il doit prendre par terre, & nous attendons avec impatience de ſes nouvelles de Madrid. Sa femme, ſa ſœur & ſa fille aîné, ainſi que ſon plus jeune fils, ſont partis avec lui.

Vos livres ſont peut-être déja partis; j'y ai joint le *Chariton*. Je n'ai rien appris de M. E..; & comme j'ai perdu toute eſpérance de ce côté-là, j'ai acheté un exemplaire de cette édition du Dante d'une perſonne de ma connoiſſance. J'attends maintenant de Paris l'Arioſte qu'on y a imprimé, & cela ſur grand papier.

J'ai redemandé le Manuſcrit de mon ami, car je ne veux point qu'on imprime le galimatias commenté d'un de nos Savans. Je garderai le ſecret ſur les différens que cet écrit a occaſionnés: cependant je penſe que la voie que j'ai priſe eſt la plus courte.

M. le Comte de Caylus ſe trompe, car il n'eſt pas aſſez inſtruit. Je puis en ſavoir beaucoup plus que lui & que tous les Artiſtes de Rome; & ce que j'avance-là n'eſt pas une ſuppoſition gratuite. Ici il ſeroit obligé de retourner à l'école. Mon Traité du Beau, par exemple, qui contiendra plus de ſix feuilles d'impreſſion, ne conſiſte point en

en pures conjectures. Le temps nous l'apprendra; car on doit en commencer l'impreſſion cet hiver. J'aurois voulu qu'elle eût pu ſe faire à Zurich, mais cela n'a pas dépendu de moi.

M. Geſſner pourra vous donner des nouvelles de deux tableaux qu'on a trouvés dans les dernieres fouilles. M. Diel de Marſeille eſt mort ſubitement en Août dernier, ſans avoir communiqué ſon ſecret à perſonne : beaucoup de monde s'occupe à le découvrir.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de l'ouvrage du Comte de Caylus; peut-être ſe trouve-t-il entre les mains de Pacciaudi, qui eſt actuellement à Naples, & qui doit ſe rendre ſous peu à Parme, pour y être Bibliothécaire des livres qu'on doit acheter, & Directeur des antiquités qu'on ſe flatte de trouver.

Le Cardinal Alexandre Albani a été nommé Bibliothécaire S. R. E., & deſireroit de me faire placer ſous lui comme Garde des livres, mais cela ne pourra pas avoir lieu. Le bonheur dont je m'étois flatté de jouir à Dreſde eſt de même bien éloigné encore; on m'a dit que cette place ne ſera remplie que trois ans après que la paix aura été faite. Si pendant cet intervalle il ſe préſente quelque choſe ici, je préférerai alors Rome, où je ſuis habitué, à Dreſde où je ſerois tout-à-fait étranger. Ce délai cache néanmoins quelque ruſe, mais qui ne peut me nuire, parce que j'en ſuis inſtruit.

Je fais faire maintenant dans ma chambre le portrait d'un très-beau Caſtrate, âgé de quatorze ans ; je deſire beaucoup qu'il puiſſe être bien exécuté.

La bibliothéque du Cardinal Paſſionei eſt compoſée, dit-on, de trente-deux mille volumes ; le Pape en a fait offrir le même nombre d'écus à l'héritier, qui a jugé que cette ſomme étoit trop modique.

En voilà aſſez pour aujourd'hui. Je ſalue & embraſſe le noble Fueſsli & le cher Geſſner, & ſuis pour la vie.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 14 Novembre 1761.

Je me ſuis réjoui du fond de mon cœur d'apprendre votre heureux retour ; & ſi je n'étois pas à Rome je vous porterois encore plus d'envie que je ne le fais. Si par hazard je puis vous être bon à quelque choſe pour votre inſtruction, ſongez, je vous prie, à ce que je vous dois pour l'eſtime & l'amitié dont vous me faites jouir dans votre ville, parmi tant de perſonnes eſtimables. Je vous avoue franchement que votre lettre a beaucoup flatté mon amour-propre, quoique je ne

prenne pas au pied de la lettre tout ce que vous me dites.

Le voyage que vous me propoſez de faire à Plaiſance, ne peut encore avoir lieu par plus d'une raiſon, dont la plus eſſentielle eſt celle qui eſt la plus facile à comprendre. Peut-être que le ciel nous donnera un jour des meilleurs temps. Pacciaudi eſt encore à Naples, & va ſe rendre à Paris pour s'y franciſer tout-à-fait. Au lieu d'entreprendre ce voyage, j'ai réſolu d'aller plutôt à Urbin, la patrie de Raphaël, où je puis vivre à bon marché, & là je jouirai ſeul d'une grande bibliothéque. Quant à mon prochain établiſſement, il paroît certain, & les paroles expreſſes du Prince, qu'il m'a fait ſavoir, ſont : « qu'il aura ſoin que » Winckelmann ſoit avec ſatisfaction à ſa cour ». J'entrevois cependant que le temps eſt encore éloigné où l'on pourra faire venir à grands frais des perſonnes inutiles; d'un autre côté la guerre ne paroît pas encore prête à finir, & je prévois que je paſſerai ma vie laborieuſement mais tranquillement à Rome. On travaille à me faire avoir une place au Vatican qui rapporte dix écus par mois : mais il n'y a encore pour cela qu'une eſpérance éloignée.

Vous pouvez garder la gravure deſtinée pour M. l'Abbé Barthélemi. Je la lui ferai paſſer d'ici, & peut-être même par le Pere Pacciaudi.

Je ne puis me rappeller combien il y a de proportions d'Audran de gravées, mais je crois qu'il

y en a dix pour le moins. Elles ſont fort rares ici.

Je me fais peut-être une fauſſe idée de M. de *** d'après ſon ſéjour à Florence, & ſon impoliteſſe à ne point s'excuſer ſur ſa négligence à me faire paſſer ce dont il a été chargé. Les Saxons ſont, plus que tous les autres Allemands, les ſinges des François, & le demeureront pendant toute l'éternité. Ils ne connoiſſent que les grimaces de la politeſſe & en ignorent l'eſſentiel, que les Italiens poſſédent beaucoup mieux.

J'ai fait la connoiſſance du Prince de ***, ce qui a de nouveau excité ma bile ſur la corruption de notre nation. De ſorte qu'il ſera bien difficile à un Voyageur allemand de recevoir quelque politeſſe de ma part.

Pagliarini a enfin été condamné mardi dernier à ſept ans de galere, ce qui équivaut à peu-près à une ſentence de mort, dans l'air corrompu qui regne ſur le bord de la mer. On croit néanmoins qu'il obtiendra ſa grace du Pape. Dieu préſerve tout homme de tomber entre les mains des Prêtres impitoyables (*Gens implacabile Vatum*) (1).

(1) Pagliarini eſt le Libraire qui s'étoit attiré la perſécution de l'ordre des Jéſuites expulſé aujourd'hui, & l'animadverſion du Saint Siége, pour avoir imprimé l'ouvrage connu ſous le titre de *Lupi maſcherati*. Néanmoins pendant qu'il étoit en priſon, Sa Majeſté Catholique lui fit donner la gracieuſe aſſurance qu'on le dédommageroit de tout le mal qui pourroit lui arriver. Effectivement après avoir été condamné aux galeres, il obtint ſa grace du Pape, après s'être jetté à ſes pieds.

Mes réflexions ſur l'Architecture des Anciens ont ſans doute paru, ſi le Libraire veut dire la vérité. J'y ai fait de nouvelles aditions avec quelques planches.

Jouiſſez en homme ſage de vos belles années que j'ai paſſées dans l'inquiétude, le beſoin & le travail; & me reſter toujours attaché.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 12 Janvier 1762.

Je puis auſſi peu répondre à votre derniere lettre qu'à celle de M. Geſſner; ce que je ne remets néanmoins qu'au prochain courier. Le temps me manque, parce que je dois être l'Antiquaire d'un jeune Comte. Vous ririez bien ſi vous étiez ici, de me voir enveloppé dans mon manteau, ſous lequel je n'ouvre la bouche que lorſque je ſuis interrogé; car il ſe trouve encore deux autres perſonnes dans ſa compagnie. En attendant j'y perds mon temps, & le ſoir je dois reſter au chevet du lit de mon Maître, qui, à cauſe d'un léger rhume, a réſolu de ne pas quitter le lit de quinze jours ou trois ſemaines; d'autant plus qu'il n'y perd rien pour le moment; car pendant le temps que les théatres

ſont ouverts il n'a point d'autre compagnie, que la mienne.

J'ai fait paſſer, il y a plus d'un mois, au jeune Gentilhomme Saxon le Dante que vous lui avez cédé, par le moyen de M. Stoſch, qui eſt de retour d'Angleterre; mais je n'en ai encore reçu aucune réponſe : c'eſt pourquoi j'expédie aujourd'hui un plein pouvoir à Florence. Cette conduite ne mélitera point en faveur de ce jeune Seigneur à Rome. Je me recommande dans votre amitié.

LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 19 Février 1762.

Je ſuis revenu hier de Naples après avoir été trente-deux jours abſent de Rome, où j'ai trouvé votre agréable préſent avec votre derniere lettre, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je lirai ces traductions avec la plus grande attention.

Je n'ai rien fait pour vous à Naples : car Tanucci, pour éviter la viſite du Comte, me reçut aſſez froidement, & je n'ai pu m'empêcher de le lui faire remarquer. Le Pere de la Torre croit qu'il

ſera difficile de vous rendre ſervice, parce que le Miniſtre fait beaucoup de difficulté.

Je ſuis ſurpris de ne recevoir aucune nouvelle touchant l'impreſſion de l'ouvrage de M. Mengs, qui auroit dû être finie il y a long-temps. Je deſire que nous n'ayons pas à nous repentir l'un & l'autre d'avoir pris cette route.

Les gens avec qui j'ai voyagé ne m'ont pas empêché de jouir de moi-même, parce qu'ils ſe ſoucioient nullement de l'art. J'ai donc paſſé mon temps à Portici & dans les environs; & j'ai eu le bonheur de voir plus que je n'avois eſpéré, & d'apprendre beaucoup de choſes dont on fait un myſtere. J'ai rapporté avec moi pluſieurs feuilles d'obſervations, qui me mettent en état de donner un ouvrage ſur les antiquités d'Herculanum, dont le canevas eſt déja formé dans ma tête. Pluſieurs nouvelles obſervations & découvertes m'obligent à faire un grand changement dans mon *Hiſtoire de l'Art*.

Les principales découvertes depuis votre départ ſont quatre petits tableaux, qui ſont ce qu'on avoit encore vu de plus beau. Ils ont été coupés ailleurs avec le mur, & probablement en Gréce; car on les a trouvé appuyés contre la muraille. J'en donnerai une deſcription très détaillée. Ces quatre peintures ſont les ſeuls ouvrages grecs qu'il y ait, & je les crois dignes du pinceau d'un grand Artiſte.

Ce voyage ſervira auſſi à hâter une édition augmentée de mes *Réflexions ſur l'architecture des*

Anciens (1) à laquelle j'ai commencé à travailler.

On cherche maintenant à m'attirer à Vienne : je n'ai pas encore eu le tems de m'informer de la réponſe. Je ne puis cependant vous cacher que l'envie d'aller demeurer à une cour d'Allemagne commence à me paſſer.

Stoſch eſt parti pour Conſtantinople avec M. Granville, Ambaſſadeur d'Angleterre ; je lui ai parlé avant ſon départ pour Naples.

Je vous remercie d'avance du livre que vous me deſtinez ; j'ai reçu les autres, francs de port, mais par la poſte de France : je ne ſais comment tout cela s'arrange. Vous me faites beaucoup d'honneur de comparer mon ouvrge au vôtre ; mais je reconnois ici le langage de l'amitié : car vous n'avez pas encore vu le mien, & la premiere ébauche que vous en avez lu, ne peut vous en donner aucune idée.

Je me recommande à vous, ainſi qu'à mes deux autres Amis, juſqu'au prochain courier. Je ſuis.

---

(1) On ſe propoſe de traduire ce petit ouvrage qui eſt du plus grand intérêt.

LETTRE X

Au même.

Rome, le 1 Mai 1762.

J'AVOIS réſolu de ne vous écrire que quand l'ouvrage (1) de mon Ami ſeroit imprimé; car je ſuis très mortifié de voir cette impreſſion retardée depuis un an; d'autant plus que cet ouvrage n'aura que peu de feuilles, & que les frais n'en pourront pas conduire le Libraire à l'hôpital, d'ailleurs quelque ſoit le jugement qu'on en ait porté, il ne pourra pas manquer de ſe vendre, quand ce ne ſeroit que par la nouveauté de la matiere. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que cette conduite me fait manquer à l'amitié; car j'ai négligé de répondre à quelques lettres que j'ai reçues de mon Ami, qui eſt en Eſpagne, pour ne pas lui écrire le véritable état des choſes. Mais comme j'ai été enfin obligé de lui donner de mes nouvelles, je ne l'ai fait qu'en peu de mots, en m'excuſant ſur mes occupations & une maladie de mon Maître; en lui promettant néanmoins de lui écrire plus au long par le prochain

(1) Penſées ſur la Beauté & ſur le Goût dans la Peinture, de M. Mengs.

courier, dans l'eſpérance de recevoir dans cet entre temps quelque avis de l'impreſſion de ſon ouvrage. Je dois donc lui marquer la vérité la ſemaine prochaine. Il auroit mieux valu me renvoyer le manuſcrit lorſque je l'ai redemandé : il n'auroit jamais vu le jour, & mon Ami & moi nous ne nous ſerions pas vu expoſés à la critique. Mengs s'en prendra plus à moi qu'aux autres, de ce que je n'ai pas retiré cet ouvrage. Je veux le faire encore s'il en eſt temps, & je regarderai comme une marque d'amitié, ſi l'on me le rend ſans être imprimé. Laireſſe eſt aſſez bon pour les Allemands qu'il fait bailler cent mille fois. Mais en voilà aſſez ſur ce ſujet. Je renouvelle encore une fois ma priere. Vous avez l'adreſſe de M. le Comte de Firmian pour lui faire paſſer le manuſcrit. Notre amitié ni celle des autres n'en ſouffrira point; & je ne dois pas vous cacher la vérité, qui eſt que l'Auteur veut garder cet écrit juſqu'à ce qu'il ait fini ſon grand ouvrage italien.

Mais ne parlons plus de cette affaire déſagréable, pour vous dire que j'ai reçu votre beau préſent qui m'a fait beaucoup de plaiſir; mais je n'en ai pas vu le porteur qui ne viendra peut-être pas à Rome. Il s'eſt tellement endetté à Florence, qu'il a été contraint de quitter cette ville, & l'on croit qu'il s'eſt rendu à Veniſe. Il a abandonné le pauvre Peintre, ſans lui faire ſavoir même le lieu de ſa retraite. M. le Comte de Werthern, Cham-

bellan du Roi de Pologne, qui ſe trouve actuellement ici, a heureuſement ſauvé votre préſent des effets qu'il avoit laiſſé à Florence. Je ne connoiſſois point cette édition, mais bien une plus petite faite à Vérone; celle-ci eſt beaucoup plus belle & ſera reliée en maroquin, & j'y laiſſerai pour ſouvenir ce qui eſt écrit de votre main ſur la premiere feuille. Je contracte de groſſes dettes envers vous, dont je ne pourrai jamais m'acquitter, qu'au cas que vous reveniez un jour à Rome; ce qui probablement n'aura jamais lieu.

Mon *Hiſtoire de l'Art* pourroit s'imprimer à préſent, ſi la premiere partie étoit arrivée, dont je n'ai encore reçu aucun avis, quoique le paquet ſoit parti il y a déja quelques mois, & qu'il ait été recommandé par M. le Comte de Firmian & par notre Miniſtre à Vienne; cela m'inquiete beaucoup. Je fais travailler à force aux gravures dont le nombre ira bien à trente. Il y a entr'autres deux peintures antiques (1) qui ont été trouvées d'une maniere furtive, & qui ont été expédiées ſecrétement d'ici. Je les ai fait graver ſur deux grandes feuilles; vous verrez quelque choſe d'admirablement beau, quoiqu'on n'en ait marqué que le ſimple

(1) Ce ſont les deſſins ſuppoſés de deux tableaux anciens que M. Caſanova avoit donné à M. Winckelmann. Voyez la lettre VI. à M. Heyne, Part. I. p. 172, où il ſe plaint de cette ſupercherie.

contour; car c'eſt tout ce que le Deſſinateur a pu obtenir, & cela encore par une grande faveur.

Le plan de l'ouvrage italien intitulé : *Eclairciſſemens des points les plus difficiles de la Mythologie & des Antiquités*, a été changé & augmenté. Chaque article aura ſa gravure, cet ouvrage deviendra par conſéquent fort précieux pour moi. Cependant comme le Cardinal s'eſt offert d'en payer l'impreſſion, je ne puis le dédier qu'à lui ſeul, ainſi que la reconnoiſſance l'exige. J'en ai déja ébauché la moitié, & je fais travailler aux gravures, qui ſont des choſes nouvelles qui m'appartiennent.

Vous ſavez ſans doute que Pagliarini eſt à Naples. Le Roi de Portugal l'a créé Chevalier & lui a fait payer 6000 écus *pro vexa*; il jouira de plus pendant toute ſa vie d'une penſion de 1200 écus. Nous nous ſommes parlés à Naples, où il eſt arrivé peu de temps avant mon départ. J'ai grande envie d'y retourner à la fin d'Octobre, & d'aller paſſer deux mois chez le Pere de la Torre.

Je voulois vous en dire davantage pour répondre à vos queſtions, mais je ſuis obligé d'écrire pluſieurs lettres inattendues; d'autant plus que je viens de recevoir dans le moment des nouvelles de la réception de mon dernier cahier. Je garderai donc le reſte pour un autre courier.

LETTRE XI.

Au même.

Rome, le 4 Juillet 1762.

Je me trouvois avec mon Cardinal à Caſtel Gandolfo lorſque j'ai reçu votre derniere lettre, & le jour que j'aurois dû vous répondre il ne s'eſt préſenté aucune occaſion pour faire paſſer ma lettre à Rome. Je vous fais mes ſinceres remercimens de l'extrait que vous m'avez fait paſſer; mais je n'y ai pas trouvé grand choſe dont Bartoli n'ait pas déja fait mention dans ſes *Peintures antiques*, ou qu'il ait jugé digne d'être cité. Cet ouvrage a néanmoins l'avantage conſidérable de repréſenter les objets coloriés (1). Comment le Comte de Caylus & M. Mariette ſont parvenus à ſe procurer les deſſins qu'ils ſe vantent d'avoir tirés du cabinet du Cardinal Alexandre Albani, eſt une choſe qui ne peut entrer dans l'eſprit de ce Cardinal ni dans le mien; puiſque de tout temps l'entrée de ce cabinet a été difficile, & que perſonne, & ſur-tout les François, n'ont jamais eu occaſion d'y rien copier. Peut-être que

(1) Il eſt queſtion ici de l'ouvrage curieux & unique publié en 1757 par M. le Comte de Caylus & M. Mariette, ſous le titre de *Recueil de Peintures antiques, &c.*

comptant sur la crédulité des Lecteurs, ont-ils cité ce nom pour donner plus d'éclat à leur ouvrage? Nous possédons entr'autres un volume de beaux plafonds d'anciens bâtimens que Bartoli a dessinés & coloriés avec beaucoup de soin. Il est fâcheux que nous n'ayons point ici de Libraire qui puisse & qui veuille faire quelqu'entreprise: que de choses ne pourroit-on pas faire connoître! Je me vois forcé de publier à mes propres frais mon grand ouvrage italien.

Je me souviens fort bien que je vous dois une réponse sur plusieurs questions auxquelles il n'est pas facile de satisfaire; je vous prie d'avoir encore un peu de patience, car je me trouve accablé de travail. Je suis fâché & honteux d'avoir négligé l'occasion favorable d'obtenir une place honorable dans les écrits de notre ami (1): voila ce qui arrive quand on remet les choses; il en est de cela comme de la pénitence, ainsi que le disent fort bien les Prêtres luthériens. Il faut en attribuer la faute à mon esprit étroit, qui ne peut embrasser deux grands objets à la fois; & je reconnois & sens par moi-même la vérité de ce qu'a dit Platon: « que l'homme n'a qu'une tête »! J'ai

(1) M. Gessner avoit prié M. Winckelmann de lui dire sa pensée sur l'usage qu'il vouloit faire pour l'impression des livres allemands, des caracteres latins au lieu des anciens caracteres gothiques.

perdu un temps considérable avec quelques étrangers, que j'aurois cherché à éviter s'ils n'avoient pas su me prendre par mon foible, ce qui m'a fait faire beaucoup de courses; mais j'ai enfin résolu de ne plus donner d'enseignemens que dans ma chambre.

Il y a actuellement ici deux Anglois qui sont dans l'intention d'entreprendre de grands voyages. L'un, appellé Adam, est un simple *Squire*, qui entretient à ses frais un habile Architecte, un bon Graveur & deux Desſinateurs, qu'il doit conduire avec lui dans la Grece. Il a publié en plusieurs magnifiques planches le Palais de Dioclétien à Salona, avec la description en Anglois, dont il m'a communiqué le manuscrit, que j'ai trouvé écrit tel que j'aurois desiré de l'écrire moi-même. L'autre est le Chevalier Montagu, membre du Parlement & de la Société Royale de Londres; c'est un homme de quarante-sept ans, qui dans sa jeunesse a passé quelques années à Constantinople avec son pere. C'est le même dont parle Voltaire à l'occasion de l'inoculation de la petite vérole. C'est un Seigneur fort instruit, & qui parle les langues orientales; il va se rendre en Egypte & dans l'Arabie où il compte s'arrêter une année entiere, particuliérement sur les bords de la mer rouge, pour y faire des recherches & des observations de toutes les espéces. J'ai formé avec ce dernier une étroite liaison.

On a fait depuis peu quelques nouvelles découvertes, mais il ne me reſte pas aſſez de loiſir pour vous en parler aujourd'hui.

Je finis en vous annonçant une viſite que j'eſpere vous faire l'été prochain ; je me flatte de pouvoir tenir ma parole, & ſuis pour la vie.

LETTRE XII.

Au même.

Rome, le 16 Octobre 1762.

J'AI été dangereuſement malade d'une fievre maligne, après m'être déja trouvé indiſpoſé à Caſtello, ce qui me ſervira d'excuſe de mon long ſilence. Je me trouve à peine un peu rétabli; le Cardinal, qui me traite comme ſon enfant, & qui a paſſé ſouvent des quarts-d'heure entiers au chevet de mon lit, me nourrrit encore de ſa table. Je me contenterai aujourd'hui de vous donner des nouvelles de mon exiſtence & de ma ſanté, car je ne puis répondre, comme je le voudrois, à tous les articles de votre lettre.

L'idée me vint à Caſtello de donner quelque choſe ſur les découvertes d'Herculanum, & j'en fis partir les feuilles au fur & à meſure par la poſte à Dreſde. Je crois que ce petit ouvrage, qui

qui doit avoir une douzaine de feuilles, a déja paru. Je l'ai écrit en forme de lettre adreſſée à M. le Comte de Brühl, qui ſe trouvoit alors à Rome, & je l'ai orné de trois planches, dont l'une, qui doit être placée à la fin de l'ouvrage, repréſente le buſte du Démoſthène de Portici que Mengs a trouvé moyen de deſſiner à la dérobée pour moi. Je raſſemble des matériaux pour une nouvelle édition de cet ouvrage, que je me propoſe de commencer bientôt. J'ai auſſi beaucoup augmenté mes *Réflexions ſur l'Architecture*, & cet ouvrage me fait aujourd'hui plus de plaiſir que tout ce que j'ai fait juſqu'à préſent. Je ferai graver pluſieurs beaux morceaux inconnus d'Architecture pour y être placés. Il y a déja dix planches de gravées pour mon ouvrage italien.

Mengs ne peut pas reſter en Eſpagne. Ses lettres ne ſont remplies que de plaintes, & j'eſpere de le revoir à Rome avant qu'il ſe paſſe une année. Dieu lui accorde tout ce que je lui ſouhaite! Son grand plafond, auquel il travaille encore, repréſente l'apothéoſe d'Hercule, il y aura plus de ſoixante figures. Le plan en eſt de quarante-cinq palmes romains en quarré.

Montagu a déja commencé à laiſſer croître ſa barbe, & doit partir ſous peu pour l'Egypte : ſon voyage doit durer dix ans.

C'eſt dans le courant de ce mois que le Cardinal doit inaugurer ſa villa, où nous irons paſſer

enſemble le carnaval prochain. Je ne pourrai me rendre à Naples qu'au mois de Mars prochain. Je deſire beaucoup avoir le paquet qui m'eſt deſtiné; je pourrois le recevoir ſans frais ſi M. le Comte de Firmian vouloit permettre qu'on le donnât au Courier de Milan; mais je n'oſe pas lui demander ce ſervice. Je ne lui ai encore été à charge en rien, & ne voudrois pas commencer par ce paquet; ſi quelqu'autre lui en faiſoit la priere, il le feroit avec le même plaiſir que pour moi.

J'ai fait partir mon exemplaire de l'ouvrage de Mengs à Madrid, après l'avoir parcouru à la hâte. Mengs croit qu'on pourroit lui en faire paſſer aiſément quelques exemplaires par un Libraire de Genêve ou de Lauſanne qui auroit une correſpondance à Madrid. Il eſt étonné que M. Fueſſli ne lui ait pas écrit : dites-le à ce digne Ami; rien ne coûtera à Mengs pour recevoir de ſes nouvelles. J'embraſſe de tout mon cœur le cher Geſſner & le noble Fueſſli. Je ſuis.

LETTRE XIII.

Au même.

Rome, le 27 Novembre 1762.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir dans votre lettre, a été d'apprendre que j'aurai bientôt le plaisir de voir à Rome le fils si cher & si estimable d'un de mes Amis, & de pouvoir lui témoigner combien je vous aime, en m'acquittant, en même-temps, de la reconnoissance que je dois à son pere. Le nom de Fuesli seul suffit pour le faire recevoir avec amitié, & le portrait que vous m'en faites augmente mon intérêt pour lui. Je lui offre d'avance tout ce que je sais & tout ce que je puis, autant que mes occupations me permettront de lui être utile. Si l'avis de mon voyage peut lui être nécessaire, vous pouvez l'assurer que je partirai le premier samedi de carême après le carnaval. Ce n'est point pour profiter des prétendus plaisirs de ce temps; mais parce que je m'imagine que mon Maître voudra passer les derniers jours de carnaval à sa villa, qui n'a pas encore été inaugurée. Je passerai un mois à Naples, si je ne change point d'idée quand j'y serai; & je compte y loger, si je vais seul, chez le Pere de la Torre, à capo di

monte. De ſorte que je ſerai de retour à Rome quelques jours avant ou après Pâques.

Ma *Lettre ſur les découvertes d'Herculanum* a paru au commencement du mois dernier, & je l'attends. Quand l'édition de cette lettre ſera épuiſée; je donnerai un ouvrage complet ſur cette matiere. Je raſſemble déja des matériaux pour cela; & je profiterai de mon voyage pour examiner tout de nouveau, autant qu'il me ſera poſſible. J'ai déja commencé à penſer à une *Allégorie pour les Artiſtes.*

Dans la lettre dont je viens de vous parler, vous trouverez, je penſe, la réponſe à pluſieurs de vos queſtions : je m'acquitterai néanmoins de ma dette. Je ſuis charmé que ma mémoire ſoit meilleure que la vôtre au ſujet de l'ouvrage anglois (1). Je vous aimarqué, dans le temps, que ce qu'il y a de meilleur dans ce livre eſt tiré d'un manuſcrit ſur la Peinture que Mengs communiqua à l'Auteur, que j'ai beaucoup connu. Cependant le fat oſe avancer, qu'il n'y a point de Peintre qui ſoit en état de faire par lui-même les obſervations qu'il donne; tandis que c'eſt de Mengs qu'il a emprunté ces obſervations. Vous m'avez répondu ſur cet article Si cet ouvrage eſt de ce même Webb, mais diffé-

(1) *Webb, Inquiry, into the Beauties of Painting*, dont il a paru en 1768 une traduction allemande, avec une lettre de M. H. Fueſsli, contenant des réflexions ſur l'art, que lui a fournies ſon voyage d'Italie.

rent de celui dont je veux parler, & dont je ne me rappelle pas le véritable titre, c'eſt alors moi qui me trompe. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain, que Webb a mieux étudié les tableaux que toute autre perſonne qui n'eſt pas Artiſte. Je crois néanmoins vous avoir reproché ſans raiſon un défaut de mémoire.

Vous aimez toujours à ſuppoſer beaucoup de choſes; vous croyez, par exemple, que j'ai vu le programe de la *Théorie des beaux arts* de M. Sulzer; tandis que je n'ai pas vu mon propre ouvrage. Faites-lui mes ſinceres ſalutations : je ſuis charmé qu'il ſoit dans un pays où il puiſſe reſpirer en liberté.

Je ferai auſſi votre *Ruffiano* auprès de M. Mengs. Il faut qu'il n'ait pas reçu votre lettre, puiſqu'il a penſé à me faire cet offre. Je crois cependant qu'il paſſera en Angleterre plutôt que de revenir à Rome, où ſa femme ne jouit point d'une certaine conſidération : ici tout ſubſiſte par l'ouvrage qu'on fait pour les Anglois.

S'il ſe charge de vous faire un petit tableau, il ne manquera pas de faire choix d'un ſujet qui vous ſoit agréable.

Le temple jonique de la villa du Cardinal eſt fini depuis long-temps, & l'on a placé dans la niche une belle Diane d'Ephéſe. Depuis votre départ on y a ajouté un autre bâtiment rempli de ſtatues & de bas-reliefs. On y a auſſi fait deux

nouvelles fontaines, avec deux fleuves couchés. Un autre endroit a été rempli d'urnes funéraires étrusques. Cependant la galerie où est le Parnasse de Mengs surpasse, selon moi, tout ce qu'il y a de plus beau au monde en ce genre.

Les gravures que vous desirez (1) se vendent ici, pour ainsi dire, au poids de l'or, par conséquent elles sont fort rares; je suis même étonné qu'on en trouve encore. C'est en Angleterre que les gravures sont au meilleur compte. Ce que les Anglois apportent chez eux leur déplaît bientôt; ils en font présent, & on le vend. Les estampes montent ici à un si haut prix, que j'ai vu payer quinze écus de la Sainte Famille de Raphaël, gravée par Dorigny; c'est-à-dire de la feuille. Vous pouvez juger si ces gravures sont cheres, puisque le Roi de Pologne veut avoir trois collections complettes des œuvres de Marc-Antoine, & son Ministre autant.

Je vous prie de faire d'avance mes complimens au jeune Fuesli, que j'espere voir bientôt.

Je suis.

---

(1) De Marc-Antoine.

LETTRE XIV.

Au même.

Rome, le 17 Décembre 1762.

LE jugement que vous portez ſur mon ouvrage ébauché à la hâte, me fait eſpérer l'approbation du Public : εις εμοὶ μιρίοι. Je pourrai ſuppléer à ce qui y manque en le publiant ſous une autre forme; mais je ne puis pas donner aux choſes ce qui ne s'y trouve pas. Le Mercure du cabinet de Portici eſt beau ſans doute; mais comme il eſt de bronze, la rareté fait qu'on le trouve encore plus beau qu'il ne l'eſt en effet, & que ne peut l'être un Mercure; qui n'égale point & qui ne peut point égaler en beauté l'Apollon du Belvedere, ni le Bacchus de la villa Médicis. Si ce Mercure avoit pu échauffer mon imagination, je n'aurois pas laiſſé échapper l'occaſion d'exercer ma verve; car je puis vous aſſurer que j'en ai cherché les moyens. Si mon Ami de Portici ne me regardoit pas de ſi près ſur les doigts, j'aurois des choſes plus eſſentielles à vous écrire. Vous ne pouvez vous imaginer ce qu'il m'en a coûté pour obtenir la permiſſion de voir le plan des travaux ſouterrains, & je ſuis bien certain que cette faveur n'a été accor-

dée qu'à moi seul. J'aurois pu m'étendre davantage ici, mais je n'ai pas voulu nuire à la nouvelle édition de mes réflexions sur l'Architecture.

J'attends le troisiéme volume des Peintures d'Herculanum dans lequel le vain Pere Pacciaudi se trouve attaqué d'une maniere terrible & fort extraordinaire pour le siécle policé où nous vivons. Après avoir fait dans le texte de la préface des plaintes générales contre ceux qui ont donné furtivement des dessins de ces monumens, avec quelques explications, on cite nommément le Pere Théatin pour avoir donné & très-bien expliqué, *consilio & ope alterius*, le dessin de la petite aiguille du cadran solaire qui a la forme d'un jambon (1), dans l'ouvrage publié, dit-on, *col titolo strepitoso*, *ampulloso e da farsi largo fra tutti gli Antiquari*, de *Monumentis Peloponnesiacissimis simis*. Après quoi suit au dessous du texte une note de soixante-une lignes qui concerne ce Théatin. Le Cardinal Spinelli m'en a fait la lecture d'après une lettre : voici à-peu-près ce qu'il y est dit : *Questo giovane* (quoique ce soit un homme de cinquante & quelques années) *comparve, tempo fa, a Napoli, dandosi l'aria d'Edipo con decisioni fatte a piombo, e proccurando d'imporre col libro*

(1) La queue de l'animal y fert de gnomon. On trouve dans l'Encyclopédie une description de ce cadran au mot *Gnomonique*.

ſuo ſcritto con termini femminili, e intarſiato di Greco, QUANDO OGNUN SA, CHE NON NE SA NIENTE. Queſto giovane, continue-t-on; mais j'ai oublié les mots, & ne me reſſouviens que de la ſubſtance de la choſe. Je ſentis alors mon cœur plus pénétré que jamais de la vérité; car cette Eminence m'a demandé pluſieurs fois mon ſentiment ſur cet Auteur, qui eſt ſon ami. Le Prince Francavilla a fait tout ce qui a dépendu de lui pour écarter ce terrible coup; mais Tanucci a été inexorable. La guerre eſt déclarée entre lui & moi, & je ne lui ferai plus dorénavant de viſite; je parle de Tanucci : car malgré notre correſpondance, il m'a reçu de maniere que rien ne pourra m'engager à retourner chez lui. Les inférieurs ne ſauroient mettre trop de ſoupleſſe & de ſoumiſſion dans leur conduite envers leurs ſupérieurs; & comme il faut toujours que nous montions d'une note avec eux, il arrive qu'en baiſſant ſeulement d'un dixieme, nous tombons bientôt dans le mépris. Ce que je viens de dire néanmoins, ne regarde que la maniere de penſer & de vivre en Italie, & non aux cours deſpotiques d'Allemagne, où l'on ne peut pas penſer à la maniere des Anciens. Je comprendrai mieux les autres admonitions quand j'aurai vu l'imprimé que j'attends. M. Geſſner n'a pas tout-à-fait tort; particuliérement pour ce qui regarde les Lecteurs allemands, c'eſt-à-dire, ces Savans bruyans, *cum fronte cape-*

rata, & comme diroient les Italiens; *per quelle che ſputano ſentenze*. Dans la prochaine édition je remarquerai comme une nouvelle preuve, qu'on a trouvé un Priape ſans figure à côté du trône de Jupiter ſur un ancien monument de bronze.

Il y a actuellement ici un certain Lord Baltimore, qui eſt Seigneur de tout le Maryland dans la Virginie; il m'a forcé, pour ainſi dire, de l'accompagner; ce que mon temps ne me permet néanmoins pas trop. Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

Au même.

Rome, le 1 Janvier 1763.

JOIE & bonheur dans la nouvelle année. Votre préſent m'a été fort agréable : c'eſt un des meilleurs ouvrages, je ne dis pas ſeulement des François, mais même de notre temps; & qui fait mon amuſement à notre villa (1). Que pourrai-je vous donner en échange? χάλκεα χρυσείων. Sera-ce du fruit de notre ſol? Que vous êtes heureux de poſſéder déja tant de connoiſſances; tandis qu'à votre âge j'étois comme un pauvre orphelin abandonné, ſans oſer me flatter de parvenir jamais au point où je me

(1) De l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences.

trouve actuellement. Parmi les nouveautés, on m'avoit parlé d'un livre anglois intitulé : *Henry Homes, Elements of Criticism, in three vol. in-8. Edinburgh 1762*, comme d'un chef-d'œuvre ; & en lisant l'épître dédicatoire au Roi, où l'Auteur se promet avec confiance l'approbation & l'estime de ses Lecteurs, je crus moi-même qu'il contenoit beaucoup de choses nouvelles ; mais je n'y ai trouvé que le jargon d'un petit raisonneur méthaphysicien. Il y a entr'autres un chapitre qui traite du Beau, qu'un habitant du Groenland auroit aussi bien écrit. Je m'apperçois plus que jamais que la nature n'opére pas de plus grandes merveilles en Angleterre que chez nous ; & que de même que chez nous aussi, le public n'y est pas toujours un juge compétent, ainsi qu'on l'a vu par le magnifique & mauvais ouvrage de Turnbull intitulé : *Of Antient Painting*. Les Anglois ne seront jamais de vrais Connoisseurs dans l'art, & nous ni nos neveux ne verront jamais l'art abandonner l'Italie pour aller se transplanter dans la Grande-Bretagne, ainsi que quelques Anglois s'en flattent. J'en ai indiqué les causes physiques dans mon *Histoire de l'Art* ; du moins ai-je cherché à le faire. J'aurai aussi l'ouvrage de Webb.

Quinze jours après la nouvelle année je partirai, pour autant de temps, avec le Cardinal Spinelli, pour son évêché d'Ostie sur le bord de la mer, où j'espere jouir de beaucoup de satis-

faction dans la compagnie de ce ſavant Prélat qui ne me veut pas moins de bien que mon Maître, qui eſt ſon ennemi. Il veut bien, d'après mes indications, faire fouiller, & peut-être ſerai-je aſſez heureux de trouver quelque choſe. Vers le milieu du carême je compte partir pour Naples, où j'ai déja fait arrêter un logement chez le Pere de la Torre. Quand je ſerai de retour, après Pâques, je dois aller avec le Cardinal à ſa villa. Je vous donne ces avis, pour que vous en faſſiez part à votre Fuesſli : je puis lui rendre à la campagne les mêmes ſervices que dans Rome même.

Je crois vous avoir marqué que les Auguſtins ont acheté pour trente mille écus la bibliothéque du Cardinal Paſſionei ; & que le Roi d'Angleterre, (*il Rè di la*) a obtenu le cabinet d'eſtampes du Cardinal Alexandre pour 14000 écus. Il ne reſte plus de deſſins à Rome, ſi ce n'eſt dans le palais Bracciano. Nous devons nous conſoler avec les tableaux de Raphaël, qu'on ne peut nous enlever des murs.

On travaille à me faire avoir une place au Vatican, ou du moins la ſurvivance du *Scritorat* de la langue hébraïque. Je l'accepterai, parce que je ne prévois pas quand pourront finir les malheurs de la Saxe ; & que j'ai de quoi vivre à mon aiſe ici. Le Pape auroit bien pu faire mieux pour moi, ayant eu occaſion d'apprendre à me connoître particuliérement.

Mylord eſt un vrai original qui mériteroit que j'en fiſſe le portrait. Il ſe croit doué d'une ſurabondance d'eſprit, & penſe que Dieu pourroit bien en changer un tiers en force. Il eſt généralement dégoûté de tout dans le monde : nous avons parcouru en moins d'un demi-quart d'heure toute la villa Borgheſe ; & c'eſt dans une pareille ſituation d'eſprit qu'il va ſe rendre, par terre, à Conſtantinople, où il compte paſſer quelques années : pourquoi faire ? c'eſt ce qu'il ignore lui-même. Il a pour Compagne une jeune & belle Angloiſe, & cherche un Compagnon de voyage, qu'il ne trouvera que difficilement à Rome. Je ſuis à la fin de mes courſes avec lui ; & rien ne pourra m'engager à l'accompagner à Naples.

Vous vous appercevez ſans doute que la matiere me manque ; vous n'ignorez pas d'ailleurs qu'on n'eſt pas toujours diſpoſé à écrire. Je vous renouvelle mes remercimens pour le précieux & agréable préſent, & ſuis comme je dois l'être.

LETTRE XVI.

Au même.

Rome, le 15 Janvier 1763.

Vos lettres reſſemblent aux jours du printems, plus elles ſont longues, plus elles ſont belles & agréables; & la premiere lettre que je reçois de vous cette année, me promet toutes ſortes de plaiſirs : le plus grand cependant dont je pourrois jouir, ſeroit celui de m'entretenir avec vous face à face, ainſi que je le ferai avec votre Ami. Cela pourroit facilement ſe faire, ſi vos jeunes Seigneurs ne crioient pas toujours, *en France! en France!* ainſi que le fit avec impatience toute l'armée françoiſe après la levée du ſiége de Turin, & cela dans Rome même. Les troupes de l'Empereur ſeroient mortes de faim, ſi les François ſe fuſſent jettés dans le Milanois; & vous, en reſtant un mois de plus à Rome, & en retournant en droiture chez vous, au lieu d'aller apprendre à parler du nez & à manger la derniere ſyllabe des mots à la maniere des Pariſiens, vous auriez l'eſprit rempli de choſes; pendant qu'en France le bon & l'utile doivent néceſſairement céder à la futilité. Voilà ce que me dicte l'envie d'écrire;

mais je crois néanmoins ne pas m'écarter de la vérité. Ce qui m'y engage cependant principalement, c'eſt que je crois prévoir un ſemblable projet dans le voyage de votre Ami; car s'il ne part qu'au printems de Geneve, il ne pourra pas reſter au-delà d'un mois à Rome, puiſqu'il faut compter au moins trois ſemaines pour le voyage de Naples; en Juillet, il devra quitter Rome à cauſe des grandes chaleurs : il ſera donc obligé de tout voir *quaſi canis ad Nilum fugiens*. D'ici il ſe rendra à Paris, où l'on préfere d'aller par ſimple mode, plutôt que d'avoir un compagnon de voyage juſques dans la patrie. Mais je n'ai jamais parlé qu'à des ſourds ſur ce ſujet. Je demande, avez-vous vu ce que, ſelon moi, il y a de plus beau à Paris : la Sainte Famille qu'Edelink & Frey ont gravée (1)? Non. Le plus grand cabinet de médailles qu'il y ait au monde, appartenant à un certain Commis de la Marine? Non. Les deux tableaux en paſtel de Mengs qui ſont chez le Marquis de Croixmare (2)? J'en doute. Qu'avez-vous donc vu de

(1) Ce tableau ſervoit autrefois à Verſailles de deſſus de cheminée; c'eſt par les ſoins de M. Wille qu'il ne ſe trouve plus expoſé à la fumée, & qu'on l'a placé dans une antichambre où il n'y a point de cheminée.

(2) Nous ignorons ce que ces deux tableaux ſont devenus; mais nous en connoiſſons deux autres auſſi au paſtel de Mengs, qui ſont très-beaux & qui ſe trouvent dans le cabinet de M. le Baron d'Holbach.

plus beau, & dites-moi le fruit qu'on peut tirer du voyage de Paris ?

Comme je vois qu'on vend à Paris à un prix exorbitant les gravures de Marc-Antoine, je vous prie de m'envoyer une note de celles que vous avez déja ; ces gravures ne ſont pas, à la vérité, à bon marché à Rome, mais du moins ne les y vend on que comme des eſtampes, & non comme des tableaux.

Aſſurez M. le Profeſſeur Sulzer de ma parfaite amitié : je ſuis fâché de ce que nous ne puiſſions pas être d'accord ſur certain point. La bonne opinion que cet Ami conſerve de moi, ſera mieux fondée quand mon *Hiſtoire de l'Art* aura paru ; mais il n'eſt pas poſſible de ſonger cet hiver à l'impreſſion de cet ouvrage, à cauſe des malheurs inexprimables qu'a ſouffert la ville de Leipſig.

L'objet de mon *Allégorie* eſt de rendre cette ſcience facile, utile & propre à être miſe en pratique. C'eſt ce que je n'ai pas pu faire par des réflexions générales & vagues, mais en indiquant les meilleurs ouvrages. Il y a deux chapitres. I. De l'Allégorie chez les Grecs en général : A. Dans les temps les plus reculés. B. Dans le temps de leur plus grand luſtre. *a.* De leurs Dieux. *b.* De l'expreſſion des vertus & des vices. *c.* Et des autres idées plus générales. *d.* Priſes des circonſtances accidentelles. *e.* Du jeu des noms, &c. *f.* Des allégories douteuſes. *g.* De l'explication détorquée

des

des allégories. *h.* Des allégories qui ont été perdues. II. De l'allégorie chez les Modernes, &c. L'ouvrage des principes de la Beauté dans les arts, pourra peut-être m'être utile pour celui que j'ai deſſein de donner ſur la connoiſſance de la Beauté dans l'art. Je m'apperçois que le Beau devient aujourd'hui l'argument à la mode, ainſi que l'étoient autrefois en Allemagne l'Ontologie, la Coſmologie, &c. *L'aggirar ſull' Univerſale con bei luoghi topici è facile; il difficile è l'individuare.*

Vous pouvez adreſſer mes lettres au Pere de la Torre, Bibliothécaire & Directeur du Muſeum de S. M., chez qui j'ai déja retenu un logement à Capo di Monte.

Je ſuis occupé à raſſembler des anciens fragmens, parmi leſquels il y a deux bas-reliefs caſſés & endommagés, mais ce qui en eſt reſté entier eſt beau : je les placerai dans mon ouvrage italien, où il y en a peu de cette eſpece. J'ai deux petites têtes égyptiennes en baſalte bien conſervées, dont l'une eſt du ſtyle le plus antique & le plus beau, & d'un travail très-fini. Ma collection de médailles grecques & d'eſtampes augmente auſſi inſenſiblement, & ma bibliothèque s'eſt aggrandie par vos ſoins. *Jo ſono vicino alla rogna, comme ſi dice in italiano; più ſi gratta, più vuol eſſere grattata. Nel creſcere la roba, creſce la voglia.*

Outre la Moſaïque ſi belle & ſi rare dont je vous ai déja parlé, la villa Albani vient d'être enrichie

d'une autre de pareille grandeur, qu'on a trouvée dans le duché d'Urbin, & qui repréſente une école de philoſophes. Votre Ami vous en donnera une deſcription plus détaillée; je ne veux pas empiéter ſur ſes droits. On a auſſi conſtruit derriere le temple jonique de Diane une nouvelle ſalle pour les Urnes ſépulcrales étruſques, & pour des petites pieces. En outre, on fait deux grandes fontaines repréſentant des fleuves couchés de grandeur plus qu'humaine, dont l'un, qui repréſente le Nil, eſt de marbre noir, appellé *bigio*. Depuis votre départ on y a auſſi placé trois ou quatre figures égyptiennes, & l'intérieur eſt tout-à-fait fini. Les fauteuils & les canapés de la galerie ſont tous en étoffes d'or, ou pour mieux dire, en velour à fond d'or. Dans les autres chambres, toutes les tables ſont d'un ouvrage ſculpté & fortement doré, avec des deſſus de porphire, & quelques-uns de très-belles moſaïques antiques & d'autres d'albatre oriental.

Je finis par vous avertir que ce qui m'eſt échappé, malgré moi, au commencement de cette lettre, touchant votre voyage, ne doit être regardé que comme une ſaillie qui demande beaucoup de réflexions. Je deſire que votre cher Fuesſli puiſſe trouver le temps de faire le voyage de Rome.

Je ſuis, &c.

P. S. Mon maître eſt en marché avec le Cardinal Furietti pour ſes deux Centaures, avec les

noms du maître, mais c'eſt, à la vérité, pour les placer à l'entrée du *Muſeo profano* du Vatican. Devinez à quel prix? On en a déja offert ſix mille écus.

La ruſe dont on veut ſe ſervir pour me placer au Vatican, quoiqu'il n'y ait point de place de vacante, c'eſt de me faire faire le catalogue des manuſcrits allemands de la bibliothéque de Heidelberg. Que penſez-vous de ce travail? Il eſt vrai qu'on n'eſt pas gêné ici comme en Allemagne; on travaille quand on veut, pourvu qu'on paroiſſe aux heures indiquées. *Fata viam invenient.*

Τέτλαθι δὴ κραδίη, καὶ κύτερον ἄλλοτε πῆλας.

M. Caſanova, que vous connoiſſez pour l'avoir vu chez M. Mengs, a vendu ſon grand deſſin d'après Raphaël à S. Pierre *in Montorio* à Milord Baltimore pour trois cens cinquante écus; ce Seigneur doit l'envoyer en préſent au Roi d'Angleterre, pour être placé à Hamptoncourt avec les cartons de Raphaël (1).

Je me propoſe d'écrire un petit volume de lettres datées de Rome à mes Amis, qui rouleront principa-

(1) Lorſqu'on deſcendit ce tableau d'autel (la Transfiguration) pour en faire un carton de même grandeur qui devoit ſervir à faire un ouvrage en moſaïque pour l'égliſe de Saint Pierre, M. Caſanova obtint la permiſſion d'en faire le deſſin pour lui-même, & c'eſt ce deſſin dont il eſt ici queſtion.

lement ſur tout ce qui regarde l'art. Penſez un peu ſi votre nom ſe trouvera dans ces lettres?

LETTRE XVII.

Au même.

Rome, le 29 Janvier 1763.

JE vous remercie de l'exemplaire de la lettre adreſſée à M. le Comte de Firmian, qui vous en fera lui-même ſes remercimens.

Il y a quinze jours que j'ai planté là Milord, qui me devenoit inſupportable. C'eſt un de ces Anglois atrabilaires & malheureux à qui tout déplait dans le monde. C'eſt un homme d'environ quarante ans, qui a épouſé une fille de la Ducheſſe de Bridgewater, dont il n'a point d'enfans. Mais il en a d'autres femmes, dont il en mene une avec lui. Je crois que le Compagnon de voyage de cet autre Anglois en Suiſſe, fera mieux d'en appeller à ſon journal qu'à lui-même. Nous ſavons de quelle maniere voyagent cette eſpece de gens.

LETTRE XVIII.

Au même.

Rome, le 20 Février 1763.

J'AI trouvé votre lettre à mon retour d'Oſtie, le 16 de ce mois, après y avoir paſſé dix jours très-agréablement dans la compagnie du Cardinal Spinelli & des Peres Jacquier & le Sueur (1). J'y ai découvert un des plus grands & en même-temps des plus beaux & des plus rares bas-reliefs qu'il y ait au monde, car il repréſente Theſée trouvant le ſoulier & l'épée de ſon pere, en huit figures. J'en ai pris le deſſin, pour le placer dans mon ouvrage italien.

Quant je ne vous aurois pas marqué que dans mes lettres imprimées il y en aura qui vous ſeront adreſſées, vous ne pouviez manquer de l'avoir ſuppoſé.

J'ai beaucoup de choſes a répondre, mon Ami,

(1) Les PP. Jacquier & le Sueur, Minimes François à la Trinité du Mont, ſe ſont rendu célébres par le Commentaire qu'ils ont fait enſemble ſur le fameux livre des *Principes de Newton*, & par beaucoup d'autres ouvrages de mathématique & de phyſique.

à votre lettre. Le premier point regarde la proposition que vous me faites de me rendre à Berlin. Je suis aussi peu attaché à la Saxe & à la cour qu'à la Prusse; car le peu dont j'ai joui ici depuis quatre ans, c'est-à-dire, cent rixdalers par an, est un secours qui me vient du Pere Confesseur. J'aime & je hais avec la même force, & j'ai cru devoir montrer ma reconnoissance de la bonne volonté de la cour. Que je n'ai point de répugnance pour ce pays, est prouvé par un séjour de six semaines que j'ai fait à Postdam, un an avant que de partir pour l'Italie; & pourquoi? pour chercher à consoler le meilleur Ami que j'avois alors de mon voyage, qui ne devoit être que de deux ans; ou pour l'engager à me suivre, comme je me flattois de pouvoir lui en procurer le moyen. Cet Ami pour qui j'aurois sacrifié mon bien & ma vie a été ingrat & n'a cessé de l'être. Cependant je ne l'ai pas oublié, & j'aurois préféré, en écartant toute vue d'intérêt, de lui dédier mon *Histoire de l'Art*, par préférence au plus grand Roi, s'il m'avoit seulement écrit une seul fois. καὶ ταῦτα ὡς ἐν παρόδῳ.

Actuellement mon état est assez heureux à Rome, mais il n'en sera pas de même dans ma vieillesse. La place auprès du Prince Electoral qu'Algarotti a eu autrefois, & dans laquelle un Conseiller de la cour lui a succédé, ne sera remplie que trois ou quatre ans après la conclusion de la paix, ainsi que me l'a dit une personne intéres-

ſée que je ne l'occupe pas, & qui eſt toute puiſſante auprès du Prince. Cette place qui étoit de ſix cens rixdalers, ſera réduite à cinq cens ou à moins peut-être; ce qui me ſuffiroit à peine. Cela ne m'a cependant pas détourné de mon projet comme on l'a penſé. J'ai écrit néanmoins à notre Miniſtre près les Etats-Généraux à la Haie, qui eſt fort lié avec le Comte de Bruhl, qu'on faiſoit mal de ne pas mieux s'aſſurer de moi; d'autant plus que j'avois offert d'être l'Inſtituteur du Prince héréditaire. Le ſeul reproche que j'aurois à me faire, ſeroit de manquer au Pere Confeſſeur, que j'offenſerois beaucoup ſi cela avoit lieu. Mais ce Pere eſt toujours malade, même ſous le beau ciel de Varſovie, & je ſuis dans des craintes continuelles de perdre ce bienfaiteur. Je ne me ſens au reſte aucune répugnance pour cela; mais il ſeroit convenable d'attendre qu'on m'en fit la propoſition, & d'en donner alors avis à la cour de Dreſde. Si les avantages ſont égaux, il faudra alors ſaiſir ceux qui ſe préſenteront le premier. On ne peut refuſer ce moyen à perſonne. Je connois le tréſor du Roi de Pruſſe par le *Theſauro Brandenburgico*, de Berger, *il quale ammazza il ſuo Lettore, con un dialogiſmo inſipido e pedanteſco.* La premiere choſe à faire à Berlin, ſeroit de déclarer, le plus poliment qu'il eſt poſſible, que le Marquis d'Argens eſt un franc ignorant. De telles gens ſont la honte des Académies ſavantes. Il y a quelques

temps que le Cardinal Migazzi me fit offrir cinq cens florins & tous frais rembourſés, ſi je voulois l'accompagner; ce que je n'ai pas voulu accepter, en faiſant ſavoir mon refus au Comte de Firmian, avec les raiſons qui m'y avoient déterminé.

Mes ſinceres remercimens à M. le Profeſſeur Sulzer pour les bontés infinies dont il me comble & dont je ne pourrai jamais lui montrer toute ma gratitude (1). Le Roi doit avoir quelqu'idée de ma perſonne, puiſqu'au commencement des préliminaires du Congrés d'Auſbourg il a voulu acheter le cabinet de Stoſch, qui lui ſemble auſſi deſtiné.

Quant à ce qui concerne le prétendu tableau de Raphaël, je ne crois pas qu'il ait peint ce ſujet ailleurs que dans les loges du Vatican (2). Mengs n'a jamais peint non plus de Loth. C'eſt ſans doute un tableau de Raphaël dans le goût de celui que Gozkofsky, Peintre du Roi, fit vendre à Rome:

(1) M. le Profeſſeur Sulger avoit témoigné dans les termes les plus vifs, ſon deſir, qui étoit celui de tous les autres Amateurs des arts en Allemagne, de revoir M. Winckelmann au plutôt de retour d'Italie; & s'étoit informé de ſon intention, en cas qu'il fut demandé par la cour de Pruſſe. Mais ce projet n'eut pas de ſuite, à cauſe des affaires dont la cour ſe trouva occupée alors, & qui écarterent les ſoins qu'on pouvoit donner aux Beaux arts.

(2) Cette remarque concerne l'eſtampe gravée par Preiſler d'après le Sueur, repréſentant Loth avec ſes deux filles dans la grotte, & dont l'original étoit regardé comme un ouvrage de Raphaël.

ce qui eſt une friponnerie abominable. Auſſi, malgré une promeſſe de cent écus, le Marchand n'a-t-il pu obtenir le témoignage de perſonne, pas même de Natoire, pour aſſurer que c'eſt un tableau de Raphaël. Je connois cette eſpece de commerce. Le St Jérôme à mi-corps, que ce même Gozkofsky a fait vendre avec deux autres tableaux, eſt une exécrable copie. Les Princes veulent & doivent être trompés. La tête de Loth ne peut jamais être d'un aſſez beau coloris pour Raphaël. Nous jugeons en Allemagne d'après le pitoyable de Piles & d'après l'Auteur de l'*Abrégé des vies des Peintres*, *Part. 4. Tom. II.* Raphaël eſt le plus grand Deſſinateur & le plus grand Coloriſte qu'il y ait jamais eu; comme on peut le prouver à Rome, non-ſeulement par ſes ouvrages en freſque, mais même par ceux à l'huile. *Mi ſento qui tirato quaſi per i capelli d'entrare più avanti nel diſcorſo, ma ſtenterei di trovare il fine. Lo Sbozzo della Trasfigurazzione in caſa noſtra (Albani) dipinto da Raffaelle, ſe egli medeſimo l'aveſſe diſegnato per farlo dipingere da Netſcher, queſto Olandeſe non ſarebbe arrivato alla vaghezza e al incanteſimo del colorito.* Je doute que vous ayez vu cette merveille de l'art (1). Mais vous

(1) Ce morceau a environ un pied & demi de haut, ce qui faiſoit qu'il étoit difficile de le voir, à cauſe qu'il étoit placé dans la chambre à coucher de la Princeſſe Albani.

vous reſſouvenez ſans doute pour le coloris, du dos charmant de l'une des Graces au petit Farneſe, qui eſt la ſeule figure que ce Maître ait peint de ſa propre main dans ce grand ouvrage dont il a fait l'eſquiſſe. Pour ce qui eſt du fameux deſſin de Raphaël, il n'eſt pas poſſible de s'en former une idée en Allemagne, parce qu'il n'y a rien qu'on puiſſe y comparer. Le ſeul tableau de Raphaël qu'il y ait en Allemagne, ſi l'on en excepte celui de Vienne, eſt de ſa premiere maniere & ſur toile, & ne peut parconſéquent pas être mis en paralelle. Il eſt à Dreſde. Je connois beaucoup M. Dieterich de Dreſde (1); c'eſt le Raphaël de nos jours & de tous les temps pour le payſage. Il a copié pour le Roi de Pruſſe la Nuit du Corrége, mais ce n'eſt pas là ſon genre. Il étoit déja célebre lorſqu'il vint à Rome aux frais du Roi de Pologne, mais il n'y a reſté que neuf mois; pendant ce temps ſa femme l'attendoit à Dreſde.

J'ai découvert le nom de l'Auteur de l'ouvrage précieux dont vous m'avez fait préſent : c'eſt M.

(1) Chretien-Guillaume-Erneſt Dieterich, excellent Payſagiſte allemand, eſt né à Dreſde le 30 Octobre 1712. Son pere lui donna lui-même les premiers principes de ſon art. Il a principalement étudié Poelemburg. Il a peint auſſi dans le goût de Rembrant & dans celui de Watteau. Il a gravé beaucoup de choſes à l'eau-forte.

de Lignac (1), mort il n'y a pas long-temps, à la fleur de ſon âge, car il n'avoit que vingt & quelques années. Son ouvrage néanmoins lui ſurvit, & ne paroît pas être la production d'un jeune homme. On en a fait une ſeconde édition en deux volumes *in*-4°., & l'on en a imprimé à Luques une traduction italienne auſſi en deux volumes. Il y a deux ans que j'ai l'ouvrage de Webb, que j'avois tout-à-fait oublié ; je m'apperçois néanmoins que dans le temps j'ai tiré quelques réflexions de ce livre.

Il ſe peut que M. le Comte de Firmian ait bien jugé ma lettre. Je vous prie de me marquer les endroits qu'il a critiqué. Voyez auſſi ce qui peut y déplaire à d'autres perſonnes, & ce qu'on voudroit que j'euſſe omis ou changé ; mettez tout exactement par écrit, afin que je puiſſe en faire uſage lorſque je donnerai mon ouvrage ſous une nouvelle forme. J'attends ces remarques pour mon retour de Naples. Je dois partir dans quinze jours. Je ſuis, &c.

P. S. Je ne puis vous cacher qu'en réfléchiſſant ſur la propoſition du Profeſſeur Sulzer, je ſens toujours dans mon cœur un certain éloignement pour ma patrie. L'amour de la liberté en eſt ſans doute le motif; car je me ſuis formé comme une

(1) M. Winckelmann ſe trompe : c'eſt M. Goguet qui eſt l'Auteur de l'*Origine des Loix*, &c.

plante ſauvage, abandonné à ma propre impulſion, & il ſe pourroit que j'euſſe été capable de ſacrifier un autre & moi-même, ſi l'on élevoit encore des autels aux deſtructeurs des tyrans.

Demandez au Profeſſeur Sulzer ſi le Prédicant Kühze de Berlin vit encore? C'eſt un homme qui m'a rendu de grands ſervices dans le temps que j'étudiois ſous lui. Je lui aurois écrit de Rome, ſi je n'avois pas craint que la religion que je profeſſe n'eut fait mal recevoir ma lettre. Je prie M. Sulzer de lui témoigner la reconnoiſſance que je lui porte. Je connois auſſi le Recteur Damm, mais j'ignore s'il vit encore. Depuis l'âge de dix-ſept ans que j'ai quitté Berlin, je n'ai point retourné dans cette ville.

LETTRE XIX.

Au même.

Rome, le 18 Mars 1763.

J'AI reçu hier votre lettre du premier de ce mois; la mienne, en réponſe à la propoſition de M. Sulzer, vous ſera ſans doute parvenue en ſon temps. Je voudrois pouvoir être utile à ma patrie, & j'y employerois avec plaiſir tout mon zele, tant par des inſtructions publiques que particu-

lieres. Mais je ne prévois pas comment je pourrai me dégager de mes premiers engagemens; & pour vous dire la vérité, je ne me ſens pas beaucoup porté à retourner en Allemagne. Je dois craindre d'y faire une triſte figure; car en déduiſant de mes appointemens au moins cent rixdalers pour l'entretien d'un domeſtique, ſans compter ce qu'il me faudroit pour mon ameublement, il me reſtera à peine de quoi ſuffire au néceſſaire. Au lieu qu'à Rome, où je n'ai beſoin ni de domeſtique ni de maiſon, je puis plus faire avec vingt écus par mois, que j'aurai avec le temps, qu'avec le double de cette ſomme en Allemagne. Le bruit de la mort du Roi de Pologne doit être faux, puiſqu'on n'en a rien appris ici : on ſait, au contraire, qu'il ſe trouve rétabli de ſa derniere maladie. Cette mort, à laquelle on doit s'attendre, me cauſera une perte de cent rixdalers par an, & ne changera rien à mon principal objet d'aller à Dreſde ; car je dépends du Prince Electoral, & je dois avoir la direction de ſon cabinet particulier. On pourroit me donner en même-temps l'inſpection des ſtatues antiques, & alors ma place ſeroit fort bonne.

J'ai retardé mon voyage à Naples, à cauſe que j'avois été prié par trois Seigneurs Anglois, le Duc de Gordon avec le Lord Gordon ſon frere, & Mylord Hope, de les conduire chacun en particulier dans Rome. Je leur donnai des

jours marqués dans la semaine, plus par égard pour le Cardinal que par inclination. Mais au bout de quinze jours je rompis avec eux, car aucun des trois n'a ni le sentiment ni le goût du Beau. Le premier donnoit à peine quelque signe de vie, pendant que je l'entretenois avec chaleur & avec intérêt des beautés de l'art chez les Anciens. Aussi ai-je fait serment de ne plus rendre ce service à personne qu'à ceux qui me seront agréables & que j'en croirai dignes.

Je connois Lippert & ses empreintes qui ne sont pas en soufre mais en plâtre. Il lui manque plusieurs pieces considérables du cabinet de Stosch & d'autres cabinets d'Italie, & un grand nombre ont été jettées en pâtes de verre, qui ont été formés sur des empreintes de soufre, & non sur les pierres même, ce qui les rend naturellement un peu obtuses. Je crains aussi que dans la quantité étonnante de trois mille, il n'y ait beaucoup d'ouvrages modernes. M. Chrétien Dehn, qui est le seul à Rome qui entende cette espece de travail, n'en a pas au-delà de douze cents. Il vend chaque empreinte en soufre rouge un paolo; ce qui revient fort cher. Il est vrai qu'on peut faire un choix, & moi-même j'en ai fait faire quatre cents pour M. le Baron de Berg, jeune Seigneur Livonien. Ces empreintes peuvent beaucoup servir pour la connoissance du style & de la beauté; mais Lippert doit avoir peu de pierres étrus-

ques ; je doute même qu'il en poſſéde du tout.

Je connois beaucoup M. de Hagedorn, Conſeiller d'ambaſſade & frere du célébre Poëte ; j'ai même été en correſpondance de lettres avec lui avant que la guerre ne commençât. Il a une grande connoiſſance de la Peinture, qu'il a acquiſe à Vienne, à Duſſeldorp, à Munich & à Dreſde ; connoiſſance qui cependant ne peut pas être encore ni bien étendue ni bien approfondie, puiſqu'il n'a pas vu l'Italie. Pluſieurs Saxons m'ont parlé de ſon ouvrage ſur la Peinture (1), mais voilà tout ce que j'en ſais. Il parle beaucoup ; je deſire que ce talent ne ſe faſſe pas remarquer dans ſes ouvrages.

Le premier ſamedi après Pâques je partirai enfin pour Naples. Vous parlez avec beaucoup de confiance d'un autre voyage prochain qui, à la vérité, pourroit bien avoir lieu. Cet été j'occuperai ſeul mon appartement à la villa du Cardinal, à la Porte Salara, pour y jouir entiérement de moi-même.

Il n'y a pas long-temps que j'ai reçu une lettre de Mengs ; mais je n'y ai trouvé aucune réponſe à votre demande, quoique je la lui euſſe rappellée depuis peu. Il ſemble que ſon intention eſt d'aller en Angleterre, malgré les avantages dont il jouit en Eſpagne.

---

(1) Réflexions ſur la Peinture, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en françois par M. Huber.

Je ſuis tourmenté de vertiges, ce qui m'oblige de finir, en ſaluant de cœur & d'ame vos Amis & les miens.

LETTRE XX.

Au même.

Rome, le 16 Avril 1763.

VOUS aurez appris par ma derniere lettre à notre Ami, le noble Fueſſli, que j'ai été nommé Préſident des antiquités de la Chambre Apoſtolique. C'eſt une place honorable qui ne rapporte, à la vérité, que douze écus par mois, mais qui n'exige auſſi aucun travail. Je ne me trouve donc point du tout gêné, quoiqu'il me ſeroit peut être difficile de faire un grand voyage; mais nous trouverons moyen d'arranger cela dans le temps. La cauſe de cette difficulté eſt le viſa que je dois donner de la notice que mes deux Aſſeſſeurs remettent au Cardinal Camerlingue, tant des peintures que des ouvrages de marbre qu'on veut faire ſortir des états du Saint-Siége. Ces Aſſeſſeurs ſont mes ſubdélégués pour l'examen de ces productions de l'art, que je ſuis cependant autoriſé à examiner par moi-même, pour confirmer ou annuller leurs déciſions.

décisions. En outre, on doit m'ouvrir sur le port toutes les caisses avant de les embarquer, & l'on ne peut les expédier qu'après que j'en ai donné le visa.

Ma place demande aussi que j'aie l'œil sur toutes les antiquités qui se trouvent à Rome & dans les environs de cette ville. Il n'est permis à personne de faire fouiller dans ses propres terres pour la découverte d'antiquités sans ma permission, & tout ce qu'on trouve doit m'être présenté, de sorte que rien ne peut me rester caché. Cet événement pourra nuire à notre Fuesli de Geneve. Car comme mon prédécesseur, l'Abbé Venuti, né d'une famille illustre, mais qui par son imprudence étoit tombé dans l'indigence, avoit été obligé de s'abaisser à servir de Cicero aux étrangers, il s'étoit attiré la censure de toutes les personnes qui pensent bien; de sorte que j'ai fait vœu de ne plus donner des instructions à qui que ce puisse être que dans ma chambre. Je pourrai néanmoins lui donner les renseignemens dont il aura besoin, & je rétracterai mon vœu pour ce qui regarde les principaux lieux. Mais il sera le seul pour qui je m'en écarterai, & cela en faveur de la parole que je lui en avois donnée.

Je vous suis infiniment obligé de la copie des lettres de M. le Professeur Sulzer, ainsi que de vos conseils. Le *moi* au lieu de *toi* dans le μελει σοι

doit être une faute d'impreſſion. Je m'informerai touchant les *Teſſera* & les tables. Quoique la bienſéance que demande l'apprentiſſage de ma place, m'empêche d'aller à Naples, ainſi que je le deſirois beaucoup, cela ne retardera point la nouvelle édition; car j'ai raſſemblé une infinité de choſes, & je pourrai avoir par écrit toutes les inſtructions néceſſaires. Mais je n'ai pas encore vu l'impreſſion de la lettre.

Il faudroit être un Dieu pour remplir l'attente que vous voulez bien avoir de mes ouvrages. Depuis quelque temps je n'ai pas pu prendre la plume, & je ne dois plus penſer déſormais qu'à Rome & à l'Italie. Je ferai cet été la traduction italienne de mon *Traité du Beau*, que je dédierai au Cardinal Rezzonico. Je ſuis fort occupé de mon grand ouvrage italien, & l'on y deſſine à force; mais les gravures vont très-lentement. Je n'en prévois pas encore la fin d'ici à long-temps.

On vient de faire pluſieurs découvertes intéreſſantes, dont je n'ai pas le loiſir de vous parler aujourd'hui. Entr'autres il y a la tête endommagée d'un jeune faune, d'une ſi grande beauté qu'elle ſurpaſſe tout ce que j'ai vu juſqu'ici, & tout ce qu'on peut voir. Elle ne me ſort point de l'eſprit & j'y ſonge toute la nuit. Un tel plaiſir ſurpaſſe tous les amuſemens dont on peut jouir pendant un mois à la plus brillante cour.

Je vous en dirai davantage une autre fois. Je ſuis.

LETTRE XXI.

Au même.

Rome, le 22 Mai 1763.

LES lettres pour la Suiſſe par la voie ordinaire doivent reſter long-temps en route, car je vois que vous n'êtes pas encore inſtruit de la nouvelle place que j'occupe. J'ai reçu, il y a deux jours, votre derniere lettre du 4 de ce mois. Je vous répete donc que j'ai obtenu la place de Préſident des antiquités de Rome, vacante par la mort de l'Abbé Venuti, laquelle rapporte cent ſoixante écus, ſans exiger aucun travail. On m'a donné auſſi une place au Vatican avec cinquante écus par an, ſous prétexte de mettre en ordre les manuſcrits allemands, mais c'eſt dans l'intention de me fixer ici, pour me donner le premier Scritorat qui viendra à vaquer. J'ai donc déja trois cens vingt écus par an. D'ailleurs on forme au Vatican un Muſeum d'antiquités profanes, qui ſera prêt cet été, & dont la direction m'a pareillement été promiſe. Je dois donc renoncer

à la douce espérance de pouvoir être utile à ma patrie, & je fais mes sinceres remercimens à M. le Professeur Sulzer pour les intentions amicales qu'il a daigné avoir pour moi. Cette nouvelle n'a pas été agréable à Dresde, mais ce n'est pas ma faute. Je dois profiter des circonstances, & ne pas en attendre de plus favorables qui pourroient me manquer. Je veux finir ici mes jours en paix; cependant j'espere de faire l'année prochaine un voyage en Allemagne, si je puis en obtenir la permission.

Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de Naples du présent que vous m'avez envoyé : s'il y est arrivé j'en serai instruit par un voyageur. C'est le jeune Baron de Dahlberg, Chanoine de Mayence (titre qui m'avoit été de mauvaise augure jusqu'ici). Mais celui-ci est aimable, plein de goût, de sentiment & de connoissances, & qui, à son retour en Allemagne, veut étudier le grec. On doit faire connoître à ses Amis de pareilles gens qui sont si rares, sur-tout dans les pays Catholiques de l'Allemagne.

On a trouvé à Pompeii une mosaïque avec le nom de l'Artiste, dont j'attends la description. Près d'Albano on a découvert un magnifique vase d'albâtre, une belle tête d'Hadrien & plusieurs autres morceaux. Dans ce moment même le Prince Altieri, à qui ces monumens appartiennent, me mande qu'on y a aussi trouvé une statue. On dé-

terre ici plus dans un mois qu'à Naples dans une année.

Je commence déja à augmenter ma bibliothéque, & je fais venir quelques livres d'Angleterre; j'en attends d'autres d'Allemagne.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

Au même.

Villa Albani, fuor la Porta Salara gli 11 Giugno 1763.

VOUS aurez reçu la lettre que je vous ai écrite par le dernier courier. Je ne puis, à cauſe de mon abſence de Rome, faire partir celle-ci par le paquet du Nonce. Vous devez ſavoir que j'ai enfin le pied au Vatican, ce qui me donne l'eſpérance d'obtenir la premiere place qui y ſera vacante. L'un des Scrittori eſt âgé de ſoixante-quatorze ans, & ne peut guere aller plus loin. On me fera donner un bref du Pape pour me charger de faire le catalogue des manuſcrits grecs qui manque, & enſuite un catalogue général des manuſcrits de cette langue qui ſe trouvent au Vatican. Vous pourrez avoir par Vernazza, le Scrittore grec, la collation de Démoſthène que vous

ſouhaitez ; mais il ſe fait bien payer. Il ſeroit donc néceſſaire que vous ſachiez auparavant s'il y a de bons manuſcrits ; ce que je ne pourrai vous dire qu'à l'automne, à cauſe que les vacances ſont déja commencées, & que Vernazza eſt parti. La place d'Antiquaire n'eſt que de cent cinquante-quatre écus, & l'autre de cinquante, mais un Scritorat vaut ſeize écus par mois. Je laiſſe à toutes les cours leurs penſions qu'elles peuvent donner aux François, aux Genevois & aux Italiens, pour les inſtruire dans les arts.

Ma place au Vatican ne me permettra pas d'être utile à M. Fuesſli que par les conſeils que je pourrai lui donner dans ma chambre ; car depuis le mois de Novembre juſqu'au mois de Juin, je ſuis obligé de faire tous les matins une lieue à pied pour aller, & autant pour revenir.

J'ai déja envoyé à Dreſde mon nouveau petit ouvrage qui n'aura que quatre ou cinq feuilles. Le commencement pourra vous plaire, & peut-être déplaire en même temps : mais j'avois donné ma parole & je devois la tenir.

Le 11 Avril on a trouvé à Pompeii une moſaïque de deux palmes de haut, repréſentant quatre figures maſquées jouant des inſtrumens, d'un travail ſi délicat qu'il faut ſe ſervir de la loupe pour le bien voir. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'eſt le nom de l'Artiſte : ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ ΣΑΜΙΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ. Je ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

Au même.

Villa Albani, le 16 Juillet 1763.

Si je n'ai pas répondu plutôt à votre derniere, c'eſt que j'ai voulu attendre de Naples quelques nouvelles touchant votre préſent. Il y a déja quelque temps qu'il y eſt arrivé, mais le Pere de la Torre n'a pas voulu le recevoir, & le Marchand a été obligé de le reprendre. Maintenant je l'attends par Pagliarini, & vous en renouvelle mes remercimens. Peut-être pourrai-je vous donner en retour la collection des Peintures d'Herculanum; du moins tâcherai-je de les obtenir de M. Tanucci lorſque je lui enverrai mon ouvrage. J'eſpere qu'il ſera prêt pour Pâques. Je l'ai rendu aſſez parfait pour me ſentir pour lui toute la tendreſſe d'un pere pour un enfant bien né. Vous y trouverez, par le moyen de monumens rares, l'explication de pluſieurs paſſages d'Homere, de Sophocle, de Pauſanias & d'autres Ecrivains, qu'on n'avoit pas compris juſqu'ici, & qu'il étoit même impoſſible de comprendre. Le prix en ſera probablement de deux ſequins. La lecture de cet ouvrage a été une des plus agréables occupations

de mon Maître pendant notre Villeggiatura. Il part aujourd'hui pour Rome, & je reſte ſeul ici pour y paſſer tout l'été juſqu'au mois d'Octobre.

Je ne ſais rien du Peintre de Berlin dont vous me demandez des nouvelles : je ne m'en fais cependant pas une haute idée : J'ai vu à Florence un portrait du Roi par le meilleur Peintre en miniature de Berlin, qui étoit fort mal exécuté. J'en ai connu le Maître à Dreſde; il ſe nomme Timborn. Il y a des pays, tel qu'étoit Sparte, où les Arts ne peuvent pas prendre racine, & où ils dégénérent quand on veut les y tranſplanter.

Je vous en dirai davantage une autrefois. J'embraſſe & ſalue MM. Geſſner, Fuesſli & votre frere. Je ſuis pour la vie.

LETTRE XXIV.

Au même.

Rome, le 6 Août 1763.

VOTRE derniere lettre eſt ſi remplie d'encens que la vapeur m'en a monté à la tête; vous ſavez combien on y eſt ſenſible dans l'atmoſphere de Rome, où l'odeur d'une ſimple fleur eſt dangéreuſe. Quand mon ouvrage italien aura paru, je

recevrai quelqu'éloge, parce que je m'y montre tel que je suis; mais non pas avant. Vous y trouverez des choses, *quæ ne fando quidem audita sunt.*

Vous avez raison pour ce qui regarde le Vatican : j'aurai à rougir quand il y passera quelque étranger qui me connoisse. Mais que faire ? Je n'ai pas d'autre moyen pour me tirer d'affaire ici. N'espérez cependant pas de voir jamais de moi quelque *Indicem manuscriptorum græcorum.* Je l'ai commencé, & je ferai en sorte qu'il ne sera pas achevé quand je mourrai, car mes prétentions ne vont pas jusques là. Je cherche à éclaircir & à rectifier les anciens Grecs par des anciens monumens; ce que je n'oserois espérer de faire en collationant des manuscrits.

Je m'appliquerai dans quelque temps d'ici à l'étude des médailles, car pour le moment je n'ai pas le loisir d'y penser sérieusement.

Vous pouvez dire avec une entiere confiance à ceux qui parlent d'une Loth de Raphael, qu'ils sont mal instruits.

Les exemplaires de ma lettre sont arrivés. Le graveur ne dit pas la vérité : je ne puis pas être le Dessinateur des planches; ce qui se trouve aussi contredit à la page 72 ou 73 (1).

---

(1) *Lettre sur les découvertes d'Herculanum, in-4. Dresde 1762.* Il en parut une traduction françoise in-4. à Paris en 1764.

Voici l'origine de mon nouvel ouvrage, que je ne puis vous cacher. J'étois amoureux, & de qui ? d'un jeune Livonien, à qui je promis d'adreſſer une lettre; c'eſt-à-dire que je voulois lui donner toutes les marques poſſibles de mon attachement; & je lui aurois peut-être dédié l'ouvrage même ſi je l'avois pu. Cette lettre que j'avois promiſe eſt devenue un ouvrage. Le commencement eſt de Pindare. Ομως δε λυται δυναλος οξειαν επιμομφαν ὁ τοκος ανδρων. L'épigraphe ſous le nom du titre eſt tirée de la même Ode. Ιδια τε χαλον Ωρα τε χεκραμμενον. Olimp. X. Je ſuis, &c.

LETTRE XXV.

Au même.

Rome, le 14 Septembre 1763.

Vous voulez, mon Ami, que je vous donne quelque inſtruction ſur la connoiſſance des médailles. Ce qui ſe trouve dans les livres peut ſe répéter; mais le principal conſiſte en une expérience pratique, que l'on ne peut enſeigner par écrit : je ne ſais donc ce que je dois vous dire. Car Baudelot d'Airval, *De l'utilité des Voyages*, & les autres Erudits ſuperficiels, ne peuvent ſervir qu'à faire des faux Connoiſſeurs. La partie

ſcientifique peut s'apprendre dans les livres; mais je ne rougis pas d'avouer que je me trompe quelquefois moi-même dans le reſte. Quand nous doutons ſi une médaille Impériale eſt antique ou ſi c'eſt un ouvrage contrefait, nous faiſons venir un certain homme, auquel nous avons donné le nom de *Caciaruolo*, à cauſe que ſa premiere profeſſion étoit de vendre du fromage, & celui-ci ſait tout. Il en eſt tout autrement des médailles grecques, où il s'agit de la beauté ; & ſur cette matiere je crois de nouveau pouvoir être juge. Mais on ne trompe qu'avec les médailles des Empereurs & non avec les médailles grecques. On ne peut acquérir une connoiſſance parfaite des médailles hors de Rome. Si vous voulez me faire quelques queſtions, je tâcherai d'y répondre.

Votre Philoſophe (le *Phédon* de Mendelſon), eſt un des meilleurs livres que j'aie lu. C'eſt dommage que l'Auteur ſoit Allemand, dira le Héros de Poſtdam.

Je n'ai pas encore vu votre Fuesſli. Mais votre Ami ne pourra pas attendre à Rome l'impreſſion de mon ouvrage; quoiqu'on commencera le mois prochain à imprimer les planches. Pluſieurs explications contiendront quelques feuilles, malgré toute la brieveté que j'ai cherché à lui donner; & je doute même ſi le tout pourra entrer dans un ſeul volume *in-fol.*

Une autrefois je vous en dirai davantage,

LETTRE XXVI.

Au même.

Rome, le 6 Novembre 1763.

Il y a huit jours que j'ai reçu votre agréable lettre, à laquelle j'aurois déja répondu par le dernier courier, ſi je n'avois pas eſpéré de pouvoir vous envoyer le proſpectus imprimé de mon grand ouvrage; mais le Libraire m'a retenu, & je ne pourrai l'expédier que par le prochain courier.

J'ai arrêté votre Giacomo pour M. Fueſſli. Je ne logerai cependant pas votre Ami dans une auberge publique, mais je lui choiſirai une chambre où il pourra jouir tranquillement de Rome & de lui-même. S'il eſt poſſible, comme je l'eſpere, il n'aura pas d'autre conducteur que Giacomo. Les momens que me laiſſeront mon devoir & mon travail, ſeront donnés à M. Fueſſli pour l'inſtruire des beautés de l'art chez les Anciens; & pour les Modernes il aura M. Caſanova, mon Ami, qui dans quelques galeries de peinture exercera ſon eſprit par la connoiſſance du grand & du beau. Votre Diſciple aura ſans doute auſſi ſouvent le deſir d'aller à la villa du Cardinal, où il pourra

me trouver tous les après-midi. S'il le juge à propos, je le conduirai moi-même à Frascati & à Tivoli. J'espere qu'il me fera savoir de Bologne le jour qu'il doit arriver à Rome.

J'attends votre jugement sur ma lettre à M. Berg, avec toute votre franchise ordinaire, qui ne pourra jamais me déplaire. Le temps ne me permet pas de vous en dire davantage aujourd'hui; je renvoie donc le reste au prochain courier.

LETTRE XXVII.

Au même.

Rome, le 12 Novembre 1763.

JE vous ai écrit le 9 de ce mois par Lucerne, en vous envoyant deux prospectus de mon ouvrage. Ci-joints vous en trouverez deux autres, que je vous prie de faire passer à Basle & à Strasbourg. J'attends notre voyageur ; pour qui j'ai choisi une chambre que j'arrêterai demain. J'aurai de même soin de tout le reste.

Je viens de recevoir la triste nouvelle qu'un de mes meilleurs amis & le plus intime que j'avois à Rome, a terminé sa vie à l'angloise, d'un coup de pistolet. C'est l'Abbé Ruggieri, Bibliothécaire de la Bibliothéque Impériale & Surintendant de

l'imprimerie de la Propaganda. Je crois vous l'avoir fait connoître : c'étoit un homme qui parloit beaucoup & avec beaucoup de chaleur. J'avois pour lui une amitié ſincere, & je ne penſe pas qu'on puiſſe être plus attaché à quelqu'un que je l'étois à lui. Mon cœur & mon eſprit étoient remplis de lui, & mon ame voloit au-devant de la ſienne quand je le rencontrois. Son amitié pour moi égaloit la mienne. Il parloit de moi comme d'un homme extraordinaire ; & comme ſon approbation étoit d'un grand poids, je lui dois en grande partie l'eſtime dont je jouis. Avant de quitter Rome il étoit déja tombé dans une profonde mélancolie qui le conſumoit. Je ne pourrai jamais réparer cette perte à Rome. Je ſuis accablé de douleur & hors d'état de vous rien ajouter, ſinon que je ſuis.

LETTRE XXVIII.

Au même.

Rome, le 8 Décembre 1764.

Il court en Allemagne une vie imprimée de moi, compoſée par un pitoyable Ecrivaſſier qui n'a pu me ſuivre que juſqu'au ſortir du collége. Il ignore tout ce qui me regarde depuis que

j'ai quitté le pays deſpotique, & ce qu'il a pu ſavoir, il l'a altéré ou changé. Je m'étonne qu'on permette d'imprimer de pareilles impertinences. Pourquoi les Allemands n'ont-ils pas la patience d'attendre encore une dixaine d'années que je ſois allé rejoindre mes peres, pour apprendre la vérité, que j'ai écrite ſans déguiſement, pour les en inſtruire après ma mort; mon portrait y ſera auſſi fidele que j'ai cherché à être vrai dans toutes les actions de ma vie.

Mon ouvrage italien éprouve un nouveau rétard; & comme je me vois obligé de rompre avec le Deſſinateur avec qui je l'avois entrepris à frais communs, & que je vais le continuer ſeul, l'exécution en ira un peu plus lentement. Moi-même & l'ouvrage nous ne perdons rien par-là, car il augmente tous les jours. Je ſuis cependant charmé de n'avoir pas accepté les ſouſcriptions qu'on a voulu me forcer à recevoir, parce que par ce moyen je n'ai aucun compte à rendre de ces délais.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

Au même.

Rome, le 21 Janvier 1765.

Il y a huit jours que j'ai reçu votre lettre, à laquelle je n'ai pas répondu plutôt par une négligence préméditée que j'ai miſe à vous écrire. Je vous ſerai très-obligé, ainſi qu'à M. votre frere, d'avoir ſoin des livres que je vous ai fait paſſer; mais cela n'eſt point preſſé. Je vous prie de lui faire agréer mes complimens. J'aurois dû commencer, ſans doute, par vous congratuler ſur la place que vous venez d'obtenir. Je vous aſſure que rien ne m'auroit été plus agréable que de donner des enſeignemens publics. Les Singes des François auroient bien fait de profiter de cette bonne volonté de ma part. Vos excuſes, mon cher, ſur la diſcrétion dont vous avec cru devoir uſer avec moi à Rome ſont inutiles; ce que j'en ai dit à M. Fueſſli, n'étoit qu'une pure plaiſanterie. Peut-être m'auriez-vous parlé plus ouvertement, ſi vous m'aviez auſſi bien connu alors que vous me connoiſſez aujourd'hui; ce qui cependant n'eſt pas ma faute. Car quand je fais tant que de me communiquer, comme je l'ai fait à vous, je me livre ſans réſerve; quoi-

qu'il

qu'il y ait long-temps que je ſache qu'Euripide a dit qu'on ne doit pas être ami, πρὸς ἀκριβὲλον ψυχὴς. Je rendrai à M. votre frere tous les ſervices qui dépendront de moi, & peut-être même pourrai je l'accompagner à Naples. Si cela a lieu, je lui ferai faire un voyage tout-à-fait extraordinaire entre Rome & cette ville. Ce que je fais pour vous & pour vos amis, je ne le ferois pas pour tout autre. Il y a quelques jours que j'ai refuſé au Réſident de la cour de Saxe de faire voir la villa du Cardinal à un jeune Comte Saxon. Je n'ai rien appris de M. Mengs, ſinon qu'il doit revenir dans un an à Rome, ainſi que me l'a dit ſa ſœur; mais il continuera à y travailler conſtamment pour le Roi d'Eſpagne, en conſervant ſa penſion de ſix mille écus romains. On en cite comme une preuve le nouveau bail de ſix ans qu'il vient de faire faire de ſa maiſon ici. J'ai le malheur d'être oublié entiérement par tous ceux, pour ainſi dire, à qui je rends quelques ſervices, quand je ne puis plus leur être utile.

Je vous remercie de la part que vous prenez à mon ouvrage italien. Ayez patience! il ne pourra que gagner par ces délais. Je dois chercher maintenant à le pouſſer par mes propres forces; à quoi Dieu m'aidera.

Je m'occupe en attendant d'un ouvrage latin intitulé: *Conlectanea in aliquot Græcorum Auctores & Monumenta* dans lequel je chercherai à ré-

tablir & à éclaircir des anciens Auteurs grecs, ainſi que des anciens monumens. Je ferai auſſi imprimer cet ouvrage à mes propres frais.

La miſérable brochure qui a paru ſur mon compte, ne mérite aucune attention. L'ineptie de ce pitoyable Rapſodiſte laiſſe clairement appercevoir qu'il n'a ſeulement pas dit les vérités qui lui étoient connues. Car il eſt faux qu'un gouverneur du jeune Comte de Bünau m'ait attiré en Saxe; c'eſt moi, au contraire, qui l'y ait fait venir, tandis qu'il ſe trouvoit à Berlin dans les circonſtances les plus fâcheuſes; & par ce canal il eſt devenu Référendaire & Tréſorier intime d'une cour d'Allemagne. Voilà une circonſtance que notre Ecrivaſſier a altérée, pour ne pas encourir la diſgrace des amis de cet homme. Il n'eſt pas moins faux que c'eſt aux frais de M. le Comte de Bünau que j'ai fait le voyage d'Italie, & que j'ai jugé à propos de ne pas revenir. Si quelqu'un au monde m'a conſidéré comme un honnête homme, c'eſt ſans doute ce Seigneur; & je ne voudrois pas qu'on put me ſoupçonner d'une pareille conduite.

A l'occaſion des lettres de Myladi Montagu, dont M. Fueſſli m'a fait préſent, il fait mention du fils de cette Dame, parce que je l'ai connu très-particuliérement. Il confond cependant celui-ci avec Mylord Baltimore, que j'ai pareillement connu: c'eſt ce dernier & non pas l'autre qui eſt venu à

Rome, où il ne ſortoit que rarement de ſa chambre, pour s'occuper entiérement de la chymie & pour remplir une caiſſe après l'autre de mauvaiſes drogues de pharmacie. Montagu, comme on ſait, a été déshérité par ſon pere & par ſa mere, qui ont fait paſſer tous leurs biens à ſa ſœur, Myladi Bute, dont le fils eſt actuellement à Rome avec M. Mallet, Genevois, Auteur d'une Hiſtoire de Dannemarc. Mais tous deux auront eu ſans doute des raiſons pour en agir de la ſorte; ainſi que ſemble le prouver ſa conduite actuelle. A Alexandrie il fit la connoiſſance du Conſul Danois dont la femme étoit fort belle. Sous différens prétextes il a engagé le mari à paſſer en Hollande; quelque temps après il montra une lettre ſuppoſée, par laquelle on lui annonçoit la mort du Conſul, dont il épouſa enſuite la femme, qu'il traîne maintenant avec lui dans la Syrie. Peu de temps après le Réſident de Dannemarc à Conſtantinople, reçut du Texel des nouvelles du Conſul prétendu mort; de ſorte que Montagu n'eſt en ſûreté dans aucun des pays de la domination du Grand Seigneur. Il m'a écrit d'Alexandrie.

Saluez de ma part tous mes Amis, mais principalement l'amoureux Fuesſli. Je ſuis.

LETTRE XXX.

Au même.

Rome, le 30 Août 1776.

Il est vrai qu'il en coûte peu de répondre à une lettre, mais je puis vous assurer que depuis plusieurs mois je n'ai pu jouir d'un seul moment de loisir, & pendant ce travail laborieux & constant j'ai été obligé de manquer à plusieurs de mes Amis, de l'indulgence desquels j'ai osé me flatter. Votre frere, que j'aime véritablement, n'a du moins pas pu douter de ma bonne volonté; & notre amitié ne peut pas être plus vive; mais comme je me suis occupé avec chaleur de mon grand ouvrage, qui aura deux cens & dix planches, je n'ai pas pu faire tout ce que j'aurois bien desiré. Si je ne succombe point sous le travail pénible qui m'occupe maintenant, j'espere partir d'ici l'automne prochain, & rester quelque temps avec vous à Zurich. Soit que cela arrive quelques mois plutôt ou plutard, j'ai fermement résolu de faire ce voyage, pour revoir ma patrie avant que je meure.

Les *Remarques sur l'Histoire de l'Art* sont sous presse, & pourront probablement paroître

avant la fin de cette année. L'épitre dédicatoire en eſt adreſſée à M. de Stoſch de Berlin. Mon épître dédicatoire à la Société de Gottingen n'aura pas lieu, car je n'ai reçu aucune réponſe ſur ce ſujet: ils diſent qu'ils ne connoiſſent rien de moi: je l'ai mérité, puiſque j'ai agi contre mon principe, qui étoit de ne plus rien dédier à qui que ce fut. Mais la dédicace de ces remarques n'étoit pas compriſe dans cette réſolution, car M. de Stoſch eſt un ancien Ami éprouvé & le ſeul à qui mon amitié ait été à charge.

Saluez notre cher Fuesſli, ainſi que Geſſner & tous ceux qui nous veulent du bien.

Je ſuis pour la vie.

LETTRE XXXI.

Au même.

Rome, le 27 Septembre 1766.

DAIGNEZ uſer d'indulgence avec moi! Je ne puis vous écrire auſſi ſouvent que je le deſire, pour vous donner de mes nouvelles & pour recevoir des vôtres. Si vous pouviez voir la vie que je mene depuis le matin juſques dans la nuit, vous ſeriez ſurpris qu'un ſeul homme puiſſe ſuffire à tant de travail. Je me ſers à moi-même de

domeſtique, de copiſte & de commiſſionnaire. Je paſſe cependant chaque jour une demi-heure ſans travailler, & c'eſt dans la matinée; je l'emploie à penſer au bonheur dont je jouis. Dans ces réflexions j'entonne quelque cantique luthérien qui me vient à l'eſprit, & dans ces momens je ſuis plus content que le Grand Mogol. Je m'eſtime heureux de n'avoir beſoin de perſonne pour faire mon lit, arranger ma chambre, &c.; en un mot je ſuis gai quand il me plaît, parce que le moyen m'en eſt facile. Cependant le travail me peſe un peu dans ce moment, car j'ai le chagrin de devoir réimprimer les douze premieres feuilles, ce qui me cauſe une perte de plus de cent écus, malheur que j'eſpere néanmoins pouvoir oublier ſous peu de jours; car dans des circonſtances ſemblables je ſuis le contraire des autres hommes; rien ne peut m'encourager. Mais malgré ce contre-temps je me flatte que, ſi je puis ſuffire au travail, cet ouvrage, qui compoſera deux volumes *in-folio*, pourra paroître avant Pâques. Dans cette nouvelle réimpreſſion pour laquelle le courage m'a manqué, à cauſe des frais, je me ſuis reſtreint à ſix cens exemplaires, au lieu de mille que j'avois d'abord réſolu d'en faire tirer.

J'ai aimé votre frere de tout mon cœur, & ſi j'avois pu lui être auſſi utile que j'ai cherché à l'être à notre Fuesſli, je n'aurois fait que ſuivre mon inclination naturelle; mais, hélas! je n'ai

rien pu faire pour lui. Je ne vous écris pas ceci pour vous flatter l'un ou l'autre, car je cherche toujours à dire la vérité, autant qu'il dépend de moi. J'ai refusé au Prince de ***, qui est revenu ici il y a environ un mois, de l'accompagner davantage, parce que c'étoit peine perdue. Pour l'hiver prochain je retiens chez vous une chambre pour un pélerin de Rome.

LETTRE XXXII.

Au même.

Rome, le 27 Juin 1767.

VOTRE lettre m'a causé une peine infinie, par la demande que vous me faites comme une preuve de mon amitié, & je vous aurois déja répondu par le dernier courier, sans l'embarras où je me trouve sur ce que je dois vous dire.

Avez-vous bien réfléchi, mon cher Usteri, à ce que vous exigez de moi, & à toute l'importance de votre demande? Supposé que votre protégé ait un grand desir de s'instruire & qu'il y persiste; songez qu'il faut alors au moins quatre mois pour acquérir quelque connoissance. Si vous voulez que pendant ce temps je l'accompagne constamment, je vous donne à penser si cette

peine & la perte d'un temps précieux peuvent être payées avec cent ducats ? Et comme vous êtes l'heureux Citoyen d'un pays libre, vous ne devez point me parler, même du meilleur des Rois.

Heureux, qui ne les connoît guere;
Plus heureux, qui n'en a que faire.

Je ne veux devoir, autant qu'il dépendra de moi, mon exiſtence qu'à mon ſeul travail.

Je ne vous dis point ceci pour faire de traité préliminaire, ainſi que vous en êtes ſans doute convaincu. Car je veux ſuivre mon penchant naturel à inſtruire en donnant à ce jeune Seigneur toutes mes heures, ſans aucune vue d'intérêt. Je ne puis cependant m'engager à lui ſervir de Cicéro, car cela me paroîtroit fort pénible, quand ce ſeroit même avec mon meilleur Ami; parce qu'il m'eſt impoſſible de ſurmonter la répugnance que je me ſens pour cela. Il ſe pourroit bien que je conduiſe moi-même ce Voyageur dans quelques endroits, & peut-être en ferai-je plus que je ne dis; mais j'exige quelqu'égard de vous dans cette occaſion pour un Ami de cinquante ans, qui juſqu'à préſent n'a travaillé que pour les autres, en s'interdiſant à lui-même toute eſpece de plaiſir. J'attends cela de votre équité, d'autant plus que je puis propoſer Reifftein, qui eſt très-en état de me remplacer. Vous devez donc, mon cher

Uſteri, prévenir à temps ce Seigneur ſur ce qu'il doit attendre de moi; par ce moyen nous ne nous engagerons ni vous ni moi dans aucune affaire désagréable; & malgré cette reſtriction que je mets à ma complaiſance, je ne ſuis pas moins.

P. S. Je ne ſais rien du malheur arrivé au Duc de S. Severo; ce n'eſt peut-être qu'un corollaire du Moraliſte de Gottingen, qui a ſans doute appris que ce Seigneur s'étoit conſidérablement endetté; mais il n'a pas ſu qu'il eſt le dernier de ſa famille.

LETTRE XXXIII.

Au même.

Rome, le 22 Juillet 1767.

Je vous réponds au même moment que je reçois votre lettre, votre chere lettre, que je n'ai cependant ouverte qu'avec crainte & en tremblant; & je ne me ſerois pas empreſſé de l'ouvrir ſi on me l'avoit remiſe pendant que j'étois à table. Qu'on eſt heureux de s'entretenir avec des Amis judicieux & ſenſés, & non pas avec un fier & inſolent * *. Votre protégé vous en ſaura bon gré; car je le recevrai à bras ouverts. Après que ma lettre fut partie, j'ai été inquiet ſur la

maniere dont je m'y ſuis expliqué, & j'ai craint qu'il ne me fut échappé quelque choſe qui put donner occaſion à une mauvaiſe interprétation; parce que je l'ai écrite dans un des momens les plus déſagréables que j'aie paſſés à Rome. Voici, Dieu merci ! notre derniere villeggiatura ; car quoique pour éviter l'ennui de me trouver dans la compagnie la plus déſagréable qu'on puiſſe s'imaginer, je ne paruſſe qu'à table, & que j'évitaſſe toute converſation, on a cherché à tirer de quelques mots, qu'on m'a pour ainſi dire arrachés malgré moi, une interprétation qui auroit pu me ſoumettre au plus terrible tribunal que les hommes ayent à redouter; & à cette occaſion j'ai appris qu'on m'obſerve plus que je ne le penſois. Dieu faſſe que mon ſoupçon ſoit deſtitué de tout fondement.

Je me réjouis autant du bonheur de notre cher frere que je l'aime, ainſi qu'il en eſt certainement convaincu; & j'eſpere que le ciel m'accordera un jour le bonheur de me réjouir avec vous & vos Amis, pour récupérer le temps perdu : car quoique j'aie été toute ma vie ſatisfait, je puis dire qu'un travail continuel ne m'a que rarement permis d'être gai; je puis cependant l'être autant qu'un autre dans l'occaſion.

Je ſuis charmé que mon ouvrage ſoit arrivé en bon état; j'eſpere & je deſire que l'utilité que vous pourrez en tirer vous dédommagera un peu

du haut prix. Je ſuis toujours dans la crainte de n'avoir pas rempli, ni pour l'impreſſion, ni pour le travail, l'idée qu'on s'en étoit peut-être formée : cela ſera réparé dans le troiſiéme volume, s'il me reſte encore quelques années à vivre.

Je pénetre fort bien l'idée de notre Fuesſli, touchant une nouvelle édition de l'*Hiſtoire de l'Art*; il faudra néanmoins en venir tôt ou tard à une ſeconde édition. J'ai parcouru pour la premiere fois cet ouvrage, & ſans y rien intercaler des remarques, que je n'ai pas encore vu imprimées, je crois qu'il eſt augmenté d'un tiers, & les aditions ne ſont pas moins importantes que le texte. Mais comme pour donner quelque choſe de parfait, il faudra placer les remarques en leur lieu, cela deviendra un ouvrage très-pénible. Si j'étois en Allemagne j'entreprendrois cette impreſſion à mes frais. En attendant, comme je veux parcourir une ſeconde fois l'*Hiſtoire de l'Art*, & que j'attends les remarques d'Allemagne, j'ai le temps d'y ſonger plus murement.

Pour ce qui eſt du voyage de Sicile (1) dont je n'ai pas encore toutes les feuilles, il vaudra mieux l'imprimer ſeul, parce qu'il formera un volume aſſez conſidérable. J'attends de nouvelles feuilles par le premier courier; ſi cet ouvrage cauſe aux autres autant de plaiſir qu'il m'en a fait,

(1) De M. le Baron de Riedeſel.

il mérite d'être imprimé tout de suite. Je pourrai y placer une petite préface sans cependant me faire connoître pour l'Editeur. Pendant que j'écris cette lettre je reçois les nouvelles feuilles, & je ne crois pas qu'il ait encore paru de voyage plus utile & plus instructif. Cet ouvrage pourra à l'avenir servir de modele aux Voyageurs. Notre Ami Fuesli pourra dire s'il veut l'imprimer en grand *octavo*, ou dans le format le plus convenable. Après cet éclaircissement, je ferai partir sur le champ les premieres feuilles. Le tout pourra faire seize feuilles, à ce que je prévois, car j'en attends la fin. Comme l'Auteur & moi donnerons cet ouvrage sans aucune vue d'intérêt, je voudrois qu'on prit la peine d'y faire une table des matieres; car il faut bien penser aux paresseux de ce monde. Outre les exemplaires qu'on pourra donner à l'Auteur & à moi, je prie qu'on en fasse passer deux au Prince d'Anhalt-Dessau, & deux autres à mon cher Stosch à Berlin, francs de port jusqu'à Leipzig.

Le reste une autrefois. J'embrasse & salue notre cher frere Paul.

LETTRE XXXIV.

Au même.

Rome, le 19 Août 1767.

Du fruit nouveau! du bon fruit! La lettre avec les feuilles qui manquoient aura sans doute coûté beaucoup; mais la personne qui y est intéressée aura, selon toute apparence, mieux aimé donner quelques gros de plus, pour avoir tout de suite son exemplaire complet. On n'a qu'à passer de nouveau les feuilles par l'eau & les plis ne paroîtront plus.

Le ciel soit loué! de ce que vous croyez que le prix de l'ouvrage est compensé par sa bonté. Oui, mon Ami, Dieu seul sait le travail qu'il m'a coûté. Il y a des morceaux sur lesquels j'ai resté cinq mois. Mais dans ce monde il ne faut s'attendre à aucun repos que lorsque nous serons arrivés dans ces lieux où l'Indien espere jouir de la paix avec son chien fidele. Le troisiéme volume, où chaque monument sera accompagné de ses explications, ne sera pas moins important: on y dessine & on y grave déja à force. Je travaille à mon *Histoire de l'Art* qui doit paroître en deux volumes in-4°. Si quelque chose peut être parfait dans ce monde,

ce ſera cet ouvrage auquel je ſuis fort attaché, pourvu que je ne rencontre aucun obſtacle dans l'impreſſion.

J'avois réſolu d'aller en Sicile pour y faire deſſiner des vaſes peints; mais je dois reculer ce voyage, parce que l'Empereur, le grand Duc de Toſcane & la Reine d'Eſpagne doivent venir au mois de Septembre à Rome, où ils paſſeront douze ou quinze jours. Ils logeront dans la villa du Cardinal, parce que la Reine ne veut pas entrer dans Rome même, & qu'elle continuera ſa route après avoir pris un jour de repos. Il y a déja pour cela ici des Maréchaux de logis de l'Empereur. Ils ont retenu 450 chevaux & 400 lits; & toutes les villa de la Porta Salara ſont deſtinées pour la ſuite de ces illuſtres Voyageurs. Cependant j'irai à Naples à la fin de Septembre.

Je ferai paſſer ſous peu à notre Fuesſli les feuilles manuſcrites: deux exemplaires pour l'Auteur, & deux autres pour moi ſuffiront.

Lorſque vous parcourerez à l'avenir mon ouvrage, rapppellez-vous toujours qu'en m'occupant de ce pénible travail, je n'ai ceſſé de penſer à mes Amis de Zurich, avec le deſir de produire quelque choſe qui pût mériter leur approbation.

Notre nouveau marié trouvera dans cet ouvrage un moyen de modérer ſes deſirs juſqu'au moment de les accomplir. Qu'il jette les yeux ſur le

N°. 188 (1), & qu'il voie ſi ce remede lui convient.

Les planches de l'Antinous ſont pour l'Acquéreur.

LETTRE XXXV.

Au même.

Rome, le 2 Décembre 1767.

Je ſuis revenu le 19 Novembre de Naples, où je m'étois rendu le 19 Septembre, plus dans l'intention de faire le voyage de Sicile, que pour m'y arrêter ſi long-temps; mais comme, contre mon attente, j'ai trouvé des apparences flatteuſes de faire ma paix, tant avec la cour qu'avec les autres perſonnes qui ſembloient ſe croire offenſées, je me ſuis déſiſté de la réſolution de pouſſer mon voyage plus loin; tout m'a réuſſi : de ſorte que mon ſéjour à Naples m'a été à la fois agréable & utile.

J'ai eu le bonheur de voir la terrible éruption du Véſuve, & de l'examiner pendant deux nuits ſur la montagne même, mais non pas ſans danger. J'ai fait des découvertes non-ſeulement de choſes

(1) Ce N° 188 des *Monumenti antichi*, &c. repréſente un Muſicien infibulé avec un anneau.

mais encore de lieux, & entr'autres de la villa de *Vedii Pollionis*, où s'eſt paſſé l'hiſtoire connue de l'Eſclave *ad murænas* (1); & cet ancien étang ſert de preuve à ma découverte. Cette ville eſt à la pointe extérieure de Pauſilype; on ne peut y arriver que par eau. J'ai trouvé dans ce même endroit un très-beau bas-relief qu'à cauſe de la rareté du ſujet qu'il repréſente je conſerve pour le troiſiéme volume de mes *Monumenti*.

Les découvertes faites en dernier lieu à Pompeii, & le Muſeum même que j'ai mieux vu & mieux examiné cette fois-ci, préſentent tant de choſes à dire, que cela demande une diſſertation entiere, dont je ferai le canavas en françois pour le publier quelque jour, quand je n'aurai plus envie d'aller à Naples. Maintenant que le chemin eſt admirablement beau, de ſorte que je n'ai fait pendant toute la route que dormir, j'y retournerai au printemps prochain, pour m'embarquer pour la Sicile.

Le jeune & doux Fueſſli travaille ſans doute maintenant à force; qu'il faſſe quelque choſe de

(1) Plinii, Hiſt. Nat. lib. IX. c. XXIII & LV. *Invenit in hoc animali documenta ſævitiæ Vedius Pollio Eqs. Rom. ex amicis div. Auguſti, vivariis earum immergens damnata mancipia, non tanquam ad hos feris terrarum non ſufficientibus, ſed quia in alio genere totum pariter hominem diſtrahi, ſpectari non poterat.*

raiſonnable,

raiſonnable comme lui, & je ne pourrai que le louer. J'eſpere cependant que vous le devancerez dans la carriere où vous êtes entré avant lui, afin que le premier ne devienne pas le dernier. Je le ſalue de tout mon cœur.

Je vous renouvelle mes remercimens des ſoins que vous vous êtes donnés pour mon ouvrage, que je dois à votre amitié; & ſuis de cœur & d'ame,

A M. H. FUESSLI.

LETTRE I.

Rome, le 29 Janvier 1763.

VOUS ne pouvez être plus desireux d'apprendre que je le suis d'instruire; ce que je préfere néanmoins de faire de bouche plutôt que par écrit: parce que le moyen d'en tirer quelque avantage de cette maniere est fort rare.

Que Rome soit le principal but de votre voyage, & les autres villes seulement des objets accessoires & subordonnés, qui souvent ne font que nous retarder dans la carriere.

Je regarde votre lettre comme le premier nœud qui doit servir à serrer l'amitié que notre Usteri me fait espérer de votre part; c'est dans cette espérance que je suis.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 23 Juin 1764.

IL m'étoit preſque échappé de vous appeller mon cher fils, ainſi que vous m'y avez autoriſé par votre lettre de Florence, laquelle m'a été infiniment agréable à tous égards. C'eſt d'ailleurs le titre le plus cher dont puiſſe ſe ſervir mon cœur tout rempli de vous, pour vous exprimer l'amitié qu'il vous a vouée, & dont le ſouvenir ſera rappellé dans mon ouvrage qui doit paroître à la Saint Michel, ſous le titre de *Lettre ſur les découvertes d'Herculanum.* Il y en a déja quelques feuilles d'imprimées. J'attends de vos nouvelles pour vous écrire plus au long.

Puiſſe votre route vers la patrie être parſemée de roſes.

Quidquid calcaveris roſa fiet.

Et que votre ſanté ſoit auſſi parfaite & auſſi conſtante que notre amitié.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 13 Juillet 1764.

J'AI lieu de croire que vous êtes maintenant de retour dans votre patrie, & que vous y jouiſſez des premiers fruits de votre voyage & des connoiſſances que vous avez deſiré d'acquérir. Quelque temps après votre départ j'ai reçu de M. Hedlinger un écrit conçu en dialecte bâlois avec trois medailles. Ce ſont les mêmes que je m'étois imaginé d'avance, mais d'un ſtyle plus moderne; car du temps que cet Artiſte étoit à Rome il y avoit beaucoup moins de lumiere dans cette ville que n'en poſſédent actuellement quelques perſonnes. Il me ſeroit difficile de vous dire quelque choſe de ſatisfaiſant des médailles de M. Hedlinger, car le mérite de cet Artiſte a été ſi bien décidé par d'autres & par lui-même, à ce que je crois, que ce que je pourrois en dire ſeroit trop peu. Je pourrois, à la vérité, comparer le fini de ſon travail avec celui des médailles antiques; mais on ne peut rien décider pour le deſſin d'après la figure d'un Moine. D'ailleurs comme

les cheveux compoſent le tiers des têtes, & que ceux de Hedlinger ſont dans la maniere d'Algardi & des Artiſtes modernes, je ne puis rien dire ſur cela. Le nouveau ſtyle des cheveux s'eſt formé moins par négligence que dans le deſſin d'épargner le travail; & voilà ce qu'on veut nous faire regarder comme plus beau que l'antique, même dans les médailles. Je m'ouvre avec franchiſe envers vous, mon cher, parce que je puis m'en acquitter en peu de mots, & que votre ſagacité viendra à l'appui de mes raiſons, & les mettra dans un jour plus lumineux.

Mon grand ouvrage ſe continue, & l'on eſt prêt à en finir les planches. Mon *Allégorie* a reçu une toute autre forme à la villa; & je me flatte qu'il ſervira à réfuter l'opinion peu favorable & humiliante qu'un de nos amis communs a porté de cet ouvrage; comme la lettre à M. de Berg a ſervie à en relever une autre. Les *Lettres ſur les nouvelles découvertes d'Herculanum*, vous ſont dédiées ſur le titre. J'avois commencé à vous écrire une épître ſur l'utilité qu'on peut retirer d'un voyage à Rome, lorſqu'on eſt de retour dans la patrie; mais comme il m'eſt impoſſible de m'exprimer froidement avec mes Amis, & que je m'étois plus livré à l'enthouſiaſme de l'amitié qu'on n'a coutume de le faire ou de l'entendre, je me ſuis déſiſté de cette penſée, pour ne pas m'expoſer publiquement à la critique. Qui ſait ce

qu'une pareille lettre auroit donné à penſer à vous-même ? Dans cet ouvrage j'ai rectifié & éclairci pluſieurs paſſages des anciens Auteurs; mais un plus grand nombre encore dans l'*Allégorie*, qui compoſe déja plus de ſeize feuilles & qui pourra paroître vers Pâques.

Notre ſéjour continuel & ennuyant à la villa a, Dieu merci, pris fin, parce que le Pape lui-même en a témoigné ſon mécontentement. Il y avoit ſouvent plus de ſoixante perſonnes à ſouper, & malgré l'indiſpoſition du Cardinal, l'on danſoit quelquefois juſqu'au lendemain matin au grand jour.

Je ſuis, &c.

P. S. Mon portrait vient d'être fini. L'Artiſte Angélique Kaufmann a commencé à le graver *in*-4°; & M. Reifſtein a demandé à le graver auſſi.

LETTRE IV.

Au méme.

Rome, le 22 Septembre 1764.

J'ÉTOIS, à la vérité, ſurpris de me voir ſi longtemps privé de vos nouvelles; non que je ſoupçonnaſſe que vous fuſſiez dans le cas de cet ingrat Livonien ; mais je craignois que vous ne vouluſſiez vous tenir trop rigoureuſement à ce qui m'échappa de vous dire un jour malgré moi. Je

vais vous répondre dans le même ordre que vous m'avez écrit..

La relation des nouvelles découvertes qu'on a faites à Herculanum eſt entiérement imprimée, & vous pouvez la faire venir.

Mon ſort ne peut pas s'améliorer. Il eſt vrai que j'ai obtenu, par un magnifique bref du Pape, la ſurvivance du Scritorat grec, que j'ai accepté, parce que j'ai appris que le Scritorat hébraïque, dont la jouiſſance eſt la plus prochaine, a été accordé par bref, il y a pluſieurs années. Je me vois donc de nouveau fruſtré de l'eſpérance dont je m'étois flatté. Dans le baſſin oppoſé de la balance où Dieu nous place, ſe trouve un poids qu'il diminue ou augmente à ſon gré pour des raiſons qui nous reſtent inconnues. Nous devons, comme des enfans à table, être contens de ce qu'on nous préſente, ſans vouloir nous ſervir nous-même & ſans murmurer; & quelque ſoit la place que nous occupions, nous devons nous y tenir de bonne grace. J'ai été maître d'école avec toute la loyauté poſſible, en faiſant répéter l'A, B à des enfans à tête galeuſe, quoique je ne ceſſaſſe pendant ce temps de faire des vœux ardens pour parvenir à la connoiſſance du vrai beau, en répétant tout bas des paſſages d'Homere. En Saxe je copiois pendant toute la journée des diplomes & de vieilles chroniques, ou bien j'étois obligé de lire la vie des Saints, & pendant la nuit je méditois Sophocle &

les autres Poëtes grecs. Dans ce temps je mécriois ſouvent comme je le fais encore aujourd'hui.

Τέτλαθι δὴ κραδίη, καὶ κύντερον ἄλλο ποτ' ἔτλης (1).

La vie & la mort de mon Ami & de mon bienfaiteur, voilà ce qui détermine mon ſort, & non pas les honneurs, les richeſſes, ni la Saxe, ni Rome même.

Ce que j'ai dit des cheveux doit ſe comprendre de cette maniere. Algardi & les Modernes qui n'ont pas entiérement adopté le goût du Bernin, paroiſſent avoir imité les cheveux de la plupart des Faunes, car ils ſont un peu négligés & en déſordre; ils ne ſont pas bouclés, mais liſſes & recoquillés au bout, & les couches des cheveux vont ſe terminer en pointe. La diſpoſition des cheveux eſt en général chez ces Artiſtes d'un même ſtyle, qui eſt chargé. Ce ſtyle néanmoins ſe fait remarquer davantage dans les petits ouvrages en relief, tels que ceux des tombeaux des Papes, qu'aux grands ouvrages & aux ſtatues.

Comme j'ai déclaré que je ne puis faire le panégyriſte, je prie M. Fueſſli d'examiner de nouveau le contenu de la lettre, après quoi j'eſſayerai mes forces. Dites-lui que dans la vie de Hedlinger il ne doit pas trop s'arrêter au titre

(1) Sois tranquille mon cœur, patience! tu as ſupporté de bien plus grands malheurs!

de Chevalier. Dans ces derniers temps il n'y a eu que Carle Maratte qui ait reçu cet honneur immédiatement des mains du Pape. Le reſte de la Chevalerie ne ſignifie rien, & paſſe même pour ridicule ici. Le Chevalier Coſtanzi tiendroit pour un honneur ſi j'allois lui faire ma viſite, ce qui n'arrivera jamais.

Vous ne pouvez pas dire de votre Antinous ce que vous penſez bien; car c'eſt l'Antinous du Capitole, & non le prétendu bel Antinous du Belvedere, qu'on ne peut avoir en plâtre. Celui du Capitole n'eſt même pas un Antinous. Mais ſi vous voulez parler du profil en plâtre de l'Antinous de la villa du Cardinal, c'eſt alors moi qui me trompe.

Caſanova eſt parti d'ici avec ſa femme, qu'on dit prête d'accoucher, ſans s'être préſenté à ma porte. J'ai appris cependant qu'il a pris des arrangemens pour faire deſſiner par d'autres ce qu'il n'a pas pu ou n'a pas voulu deſſiner lui-même, & qu'on lui fera paſſer enſuite. Que je ſuis heureux de n'avoir pas, comme lui, pris des ſouſcriptions d'avance.

En attendant mon ouvrage à beaucoup augmenté, ainſi que l'*Allégorie*, qui formera un volume honnête, & qui pourra paroître à Pâques prochaines. Après quoi je prendrai congé de l'Allemagne : mon travail a été mal employé.

J'écrirois volontiers à M. Valtravers, s'il vou-

loit ou pouvoit me répondre en Allemand. Je ne puis ni ne veux point écrire en françois; & il vaut mieux commettre une incivilité que de me charger d'une correſpondance pour laquelle il ne me reſte point de temps, comme vous le ſavez; deſirant d'ailleurs d'être oublié, même des perſonnes avec leſquelles j'ai long-temps vécu dans la plus grande intimité.

Madame Mengs eſt partie, il y a huit jours, avec ſes quatre filles & leur ſuite, compoſée en tout de huit perſonnes. Juſqu'ici j'ai répondu à tous les articles de votre lettre.

Le premier volume des *Antiquities of Greece* de M. Stuart eſt arrivé ici; mais il eſt auſſi peu goûté à Rome qu'il l'a été en Angleterre; car tout ce gros volume ne contient que de petites choſes, telles que la tour des vents, dont toutes les figures ſont portées ſur de grandes feuilles; de maniere qu'il eſt facile de s'appercevoir qu'on a cherché à faire un gros livre. *Monſtrum horrendum ingens, cui lumen ademtum.*

L'Univerſité d'Oxford a envoyé en préſent au Cardinal un exemplaire de la nouvelle édition de *Marmora Oxonienſia*. C'eſt un magnifique ouvrage de peu d'utilité. On y a ajouté bien peu de choſe à ce qui ſe trouvoit déja dans les deux éditions de *Marmorum Arundellianorum*, à l'exception d'un petit nombre de ſtatues. Dans la nouvelle édition cependant ſont les inſcriptions,

mais ſans les ſavantes explications de Selden, de Prideaux & de Maittaire.

J'ai engagé le Cardinal à charger notre cher Clériſſeau que nous avons été voir deux fois enſemble, & en dernier lieu avec la Princeſſe Albani, du deſſin & de la décoration d'une ſalle longue de ſoixante palmes, qu'on doit commencer le mois prochain.

On a trouvé depuis peu une tête de Pallas entiere & telle que l'art l'a produite; elle eſt d'une ſi grande beauté qu'elle ſurpaſſe preſque toute la famille de Niobé. La bouche du moins & le menton n'ont rien de comparable. Le marbre en eſt ſi dur, que rien n'as pu y mordre. C'eſt Cavaceppi qui en eſt le poſſeſſeur.

Je n'ai point appris ſi M. Fuesſli a reçu un exemplaire de mon *Hiſtoire de l'Art*, que M. Walther de Dreſde devoit lui envoyer; ni ſi celui de M. Wille lui eſt parvenu.

Je ſalue & j'embraſſe mes chers Amis MM. Fuesſli, Geſſner, Uſteri, &c., & ſuis comme je dois être.

P. S. M..... compoſe un nouveau ſyſtême d'Architecture; il y eſt parvenu, par le ſecours d'un François, à connoître ſi un chapiteau eſt l'ouvrage d'un Grec ou d'un Romain; ſi c'eſt un original ou une copie (1). Le chapiteau avec la

(1) Voyez *Réflexions ſur l'Architecture des Anciens.*

grenouille & le lézard, par exemple, eſt à ſes yeux d'un ſtyle moderne & une copie. Je ſouffre quand j'entends dire de pareilles réveries.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 19 Juin 1765.

J'AVOIS déja reçu des nouvelles du changement avantageux qui s'eſt fait dans la perſonne du Prince de ***, par un des meilleurs du petit nombre de mes Amis, qui demeure actuellement à ***, & qui voit ſouvent ce Prince. Je ſuis maintenant charmé que vous ayez fait ſa connoiſſance, & que vous ayez penſé à moi.

J'avois déja appris auſſi de loin quelque choſe d'une traduction françoiſe de mon *Hiſtoire de l'Art*. J'aurai ſoin de prévenir qu'on en faſſe une traduction ſans ma connoiſſance, par un avertiſſement dans le *Journal Etranger*. Je n'ai reçu aucune nouvelle de mon meilleur ouvrage, l'*Allégorie*, & je ne ſais s'il a péri par l'eau ou par le feu.

Mes *Monumenti* ont pris une toute autre forme; cet ouvrage s'eſt augmenté de moitié, & compoſera maintenant deux volumes *in-folio*. J'ai rejetté beaucoup de choſe, pluſieurs planches ſeront deſſinées & gravées de nouveau, & je m'étends un peu

davantage dans les explications ; auſſi ſuis-je occupé à relire pour la ſeconde ou troiſiéme fois tous les anciens Auteurs.

On a publié à Naples un écrit ſcandaleux contre ma *Lettre ſur les découvertes d'Herculanum*, dont l'Auteur ſe nomme dans la ſeconde édition. C'eſt le Marquis Galliani (1), de qui je penſois avoir mieux mérité. Cet ouvrage eſt ſi mal écrit qu'il eſt, pour ainſi dire, impoſſible de le lire ; & l'on m'a aſſuré que le Secrétaire d'Etat, le Marquis Tanucci, a obligé l'Auteur & le Libraire d'en ſupprimer tous les exemplaires. Cela m'empêchera de faire à l'avenir le voyage de Naples. J'eſpere en être vengé l'année prochaine vers ce temps-ci par ma préface des *Monumenti*, car je me flatte que la publication de cet ouvrage abaiſſera un peu le courage de l'Antiquaire du Muſeum de Portici.

Vous ſavez, ſans doute, que le Pape a acheté pour 13,000 écus les Centaures avec les pigeons(2)

---

(1) M. le Marquis de Berardo Galliani s'eſt fait connoître par une traduction fort eſtimée de Vitruve, avec des notes excellentes. C'eſt le frere de M. l'Abbé Galliani, ſi avantageuſement connu à Paris par ſes connoiſſances en tout genre, & par l'agréable vivacité de ſon eſprit.

(2) C'eſt un des plus beaux ouvrages anciens en moſaïque que l'on connoiſſe ; il ſe trouvoit autrefois dans le cabinet du Cardinal Furietti. Il paroît que c'eſt le même dont parle Pline, *Hiſt. Nat. XXXVI.* 60.

qu'il doit faire placer au Capitole. La Vénus de Jenkins a été envoyée au Roi d'Angleterre. En l'examinant plus particuliérement on a trouvé qu'une jambe, & les deux bras ſont d'un travail moderne; la tête eſt d'une autre Vénus & bien au-deſſous de la beauté du corps. On a trouvé à *Roma Vecchia* un très-beau païſage de ſix palmes de long, qui ſurpaſſe en beauté tout ce qui eſt en ce genre dans le Muſeum d'Herculanum. Le Cardinal, mon Maître, s'en eſt déja emparé, & il paroîtra probablement dans mes *Monumenti*, parce qu'un édifice de ce monument me donne occaſion de faire quelques remarques.

J'ai commencé à lire l'Homere dont vous m'avez fait préſent; ce que je ſuis obligé de faire pour trouver l'explication d'un beau fragment qu'on a déja gravé.

Je ſuis.

P. S. L'ancienne amitié avec M. Mengs a non-ſeulement été rétablie, par la médiation de ſa femme, mais il paroit que ſa confiance en moi eſt à ſon plus haut degré; de ſorte qu'il deſire de partager avec moi tout ce qu'il a de plus cher au monde. Je lui écris chaque jour de poſte, & reçois réguliérement ſes réponſes. S'il peut demeurer encore trois ans en Eſpagne, & ſi le Roi reſte en vie, on lui a promis de le laiſſer retourner à Rome avec toute ſa famille, pour y peindre à l'huile pour Sa Majeſté. Je ne crois cependant pas qu'il

puiſſe s'y arrêter ſi long-temps; c'eſt à quoi une trop grande complaiſance pour ſa femme contribuera beaucoup; car comme Romaine, elle ne peut pas oublier un inſtant ſa patrie, & elle n'a point tort.

Le Roi de Pruſſe a acheté le cabinet entier de Stoſch, c'eſt à-dire, les pierres gravées & l'atlas de trois cens vingt-quatre volumes, pour le prix qu'en demandoit le poſſeſſeur. qui eſpere être encore de retour à Rome avant la fin de cette année, pour retourner enſuite dans ſa patrie. J'ai appris que le Colonel Quintus Icilius, le ſeul convive que le Roi de Pruſſe admette à ſes ſoupers, eſt un de mes anciens Amis que j'ai connu ſous ſon vrai nom. Le célebre Wilkes, avec qui je ſuis particuliérement lié, a perdu tous ſes papiers, ſa correſpondance de lettres, & ſon *Hiſtoire d'Angleterre, depuis la derniere révolution*, qui lui ont été enlevés, avec tous ſes effets, par une jolie Danſeuſe de Bologne, qu'il avoit emmenée avec lui de Paris, & qui eſt partie ſur une felouque angloiſe, dans l'intention, ſans doute, d'aller remettre ce vol à la cour de Londres. On dit que le fameux Montagu a été empalé en Turquie, pour une action horrible dont toutes les circonſtances me ſont connues.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 18 Avril 1767.

JE n'ai pas beaucoup de peine à écrire, il eſt vrai mais il m'en coûte d'écrire à des Amis qui, comme vous, m'oublient. Pourquoi me faites-vous demander par une perſonne tierce deux exemplaires de mon ouvrage? Si je ne vous aimois pas encore autant que je vous ai aimé, il y a deux ans, je m'en vengerois en vous envoyant des exemplaires de rebut : je veux cependant choiſir pour vous, ainſi que je l'ai fait pour tous mes chers Zuricois, feuille par feuille; & j'irai moi-même vous demander le prix de la peine que cela m'aura coûté.

Il eſt honteux qu'aucun de vous ne me diſe rien de mes *Remarques ſur l'Hiſtoire de l'Art*, que vous devez avoir reçus à Zurich; & ſans cela même j'ai lieu d'être étonné de votre inaction. Pourquoi ne publiez-vous rien, puiſque vous êtes Auteur & Libraire, & d'où vient que vous ne me procurez pas l'occaſion de vous être utile?

V** que j'avois prié de chercher des Amateurs pour mon ouvrage, vient de m'écrire qu'il l'avoit déja

déja vu annoncé dans la gazette de Hambourg ; mais il s'excuſe de ce qu'il ne peut rien faire de mieux que d'en prendre un exemplaire pour lui-même. Il finit cependant par dire qu'il n'eſt pas ingrat. Lorſque vous lui écrirez, demandez-lui, je vous prie, ce qu'il entend par la concluſion de ſa lettre ? Il ne peut pas devenir ingrat, à moins que d'être un monſtre ; cependant la reconnoiſſance paroît lui être un ſentiment étranger. Lui ai-je demandé quelque choſe? Sans vous, je lui aurois fais ſentir la conduite honteuſe de ſon frere, & je n'aurois pas fait un ſeul pas pour lui. Ce ſont de pareilles gens qui dégoûtent du plaiſir qu'il y a à rendre ſervice; & je ſerai à l'avenir peu empreſſé à ſervir les Allemands. Mais je n'épargnerai rien pour obliger les Zuricois : continuez donc à engager votre jeuneſſe à faire le voyage de Rome.

Je vous en dirois davantage, quoique j'aie au jourd'hui plus de dix lettres à écrire ; mais pour vous punir, je finirai ici ; en vous aſſurant néanmoins que ſuis toujours.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 3 Juin 1767.

J'AUROIS répondu, il y a huit jours, à votre agréable lettre, si je n'en avois pas attendu une de mon cher Professeur de Zurich, pour répondre à l'une & à l'autre en même-temps.

Tout est bien, & je ne puis ni ne dois penser mal de vous; je serai, au contraire, toujours charmé de pouvoir vous être utile, ce qui me sera plus facile maintenant que je me suis débarrassé du Vatican; & si vous pouvez m'envoyer votre fils, je lui consacrerai mes heures les plus précieuses. Les Zuricois seront toujours mes amis par prédilection. Que les autres cherchent à se tirer eux-mêmes d'embarras; & le Poëte chéri, de qui vous m'annoncez l'arrivée, reconnoîtra que malgré tout ce qu'on a pu écrire, on ne marche qu'en tatonant dans les ténébres, si l'on n'est pas guidé par la critique. C'est par un tel homme que les Allemands seront convaincus combien il est difficile d'écrire sur l'art; & je suis mortifié de ce qu'on m'oblige à être moins porté à rendre service. Je dirai à tout & un chacun ce que je sais;

mais je n'accompagnerai jamais plus qui que ce ſoit.

Mon voyage, ſi Dieu m'accorde la vie, eſt irrévocablement arrêté. Je partirai d'ici au commencement de Mars, pour me rendre par Vienne à Berlin; & c'eſt à mon retour que je paſſerai par Zurich pour me repoſer chez vous.

Si le Romain Muratori mérite d'être traduit, & ſi je puis vous donner quelques éclairciſſemens, je le ferai de tout mon cœur. Il y a beaucoup à dire également pour & contre cette entrepriſe. Le ſtyle de cet Ecrivain eſt mauvais, & il regne peu d'ordre dans le plan de ſon ouvrage; pour ne pas parler des puérilités où il tombe, & des plagiats indigeſtes qu'il a fait ſur l'harmonie. Ce qu'il y a d'utile eſt connu de tout le monde; mais c'eſt un livre qui n'eſt bon que pour un Orville: voilà le jugement que j'en porte (1).

Je chercherai les deux livres que vous me demandez, car la multiplicité d'affaires m'a obligé de reculer mon voyage à Naples. J'écrirai en conſéquence à M. le Baron de Riedeſel.

Cet homme aimable & honnête a viſité dans ce ſecond voyage en Italie toute la Sicile d'un

(1) Ce jugement eſt bien dur, s'il regarde, comme nous le croyons, le *Vitruve*. M. Winckelmann n'a ſans doute penſé qu'à Rome, lorſqu'il a dit que ce qu'il y a d'utile dans cet ouvrage de Muratori eſt connu de tout le monde.

bout à l'autre, & ſe trouve ſans doute à préſent dans la partie inférieure de l'Italie. Dans ſa derniere lettre, écrite de Meſſine, il me donne une deſcription ſi détaillée & ſi exacte des ruines du temple de Jupiter à Girgenti, que je m'apperçois que tous les Voyageurs qui ont viſité ce lieu avant lui ont été aveugles. Par cette deſcription il eſt facile d'expliquer clairement le paſſage entier de Diodore de Sicile, qui juſqu'à préſent nous a paru obſcur & inintelligible. Il ſe loue beaucoup de l'hoſpitalité des Siciliens, tant la réception eſt différente ſuivant l'eſprit des Voyageurs. Les Anglois, qui diſent le contraire du Baron de Riedeſel, entrent dans les maiſons comme des perches, la tête & les yeux offuſqués par les vapeurs du ſpleen, comme des gens qui ne connoiſſent point les plaiſirs de la vie, & à qui la joie eſt étrangere. Comment un hôte peut-il ſe plaire avec ces ames froides & taciturnes? Il n'y a pas longtemps que je me ſuis trouvé dans la compagnie de quelques Anglois, parmi leſquels étoit Mylord Spencer, frere du Duc de Malbourough : hé bien! aucun de ces Meſſieurs ne daigna ſourire pendant trois heures que nous demeurâmes enſemble.

Si je m'en croyois, je remplirois deux feuilles entieres; mais je vais emballer mes effets pour me rendre avec mon Maître à ſa villa, & je dois conſerver le reſte pour une autre fois. Quant aux

planches de cuivre je me contenterai de vous dire aujourd'hui, que vous aurez la préférence, malgré tous les ordres que je pourrai recevoir de qui que ce ſoit. Je ne puis néanmoins pas terminer ce marché pour le moment, parce qu'il me reſte deux cents exemplaires à tirer (car je n'en ai encore fait imprimer que quatre cents), & cela ne pourra ſe faire que quand les chaleurs ſeront paſſées. Nous en parlerons lorſque j'aurai vu moi-même l'ouvrage.

Je ſuis, &c.

A M. P. USTERI.

LETTRE I.

Rome, le 6 Septembre 1766.

J'AUROIS desiré de tout mon cœur pouvoir vous accompagner en personne, ainsi que je le fais par mes souhaits, dans votre patrie, où regnent la vertu, l'amitié & le bon sens. Vous & votre Compagnon de voyage m'en avez inspiré la plus grande envie, & je ne me leve & ne me couche que l'esprit rempli de l'idée de deux Amis aussi rares, de qui j'ai eu le bonheur d'obtenir l'estime sans même avoir pu la mériter. Si le ciel exauçoit mon dernier vœu, on éleveroit à Zurich un autel hexagonal à l'amitié, sur lequel seroient gravé six noms, & qui nous serviroit à faire ensemble des offrandes au génie; car j'espere bien aller y sacrifier un jour, ce que ma situation actuelle ne me permet pas pour le moment.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 27 Septembre 1766.

JE me réjouis d'avance de votre arrivée dans la chere patrie, où je me flatte de faire le *magna pars* de vos premiers entretiens. Excuſez-moi vous même & auprès de mes Amis, de ne vous avoir pas été auſſi utile que je l'aurois deſiré. Pendant mon travail pénible à revoir toute la partie grammaticale de mon ouvrage, j'éleve mes yeux vers les monts au-delà deſquels j'eſpere jouir ſous peu du bonheur d'être avec vous; de même que le pauvre Indien ſe flatte de trouver le repos de l'autre côté des montagnes qui bornent ſa vue. Je ne quitterois le monde qu'à regret ſi je ne vous avois pas vu encore une fois avant de mourir; & rien ne pourra me tenir lieu de ce plaiſir. Mes ſinceres complimens à tous nos Amis.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 8 Avril 1767.

J'AI reçu votre lettre du 22 Mars à Porto d'Anzio, où j'étois depuis quinze jours, pour me remettre un peu du grand travail, mais principalement, parce que je me trouvois attaqué de vertiges à Rome; d'autant plus que l'Antinous qui n'eſt pas encore fini me laiſſoit ce loiſir. J'y ai paſſé des jours fort agréables avec ma vieille Princeſſe Albani, dans un ſéjour délicieux. Je ſuis revenu avant elle à Rome, dans l'eſpérance de pouvoir faire partir les livres qu'on demande, ce que néanmoins j'ai été obligé de remettre juſqu'à la ſemaine prochaine, à cauſe des gravures. Je conſulterai avec Barazzi ſur les moyens de faire paſſer le plus promptement & le plus ſûrement poſſible le nouvel exemplaire à Zurich. Je commence déja à faire des préparatifs pour le troiſiéme volume, qu'on pourra imprimer à mon retour d'Allemagne & de Suiſſe. Je ſuis dans une correſpondance de lettres ſuivie pour mon ouvrage, avec M. Hamilton, Miniſtre de la cour de Londres à

Naples; & je pourrai bien aller faire une tournée dans cette ville après Pâques. Mais d'où vient, mon cher Ami, que vous ne dites rien de mes *Remarques ſur l'Hiſtoire de l'Art?* car vous ne devez pas ignorer que l'approbation de l'un de vous autres m'eſt infiniment plus précieuſe que les éloges de tout le reſte du monde. Je n'ai pas encore vu cet ouvrage imprimé.

Notre cher Baron de Riedeſel eſt parti de Naples à la fin du mois dernier, pour commencer ſon grand voyage le long des côtes de la mer Adriatique, depuis Brindiſi par toute la Calabre, & delà en Sicile; de ſorte qu'il ne reviendra gueres avant le mois de Juillet à Naples, où il compte paſſer le reſte de l'été. L'honnête Reifstein ſe perd dans les petites choſes : il entreprend beaucoup & ne finit rien.

Je ferai paſſer la ſemaine prochaine deux exemplaires de mon ouvrage pour le Roi de Pruſſe & le Prince Henri, & en même-temps j'adreſſerai au premier une lettre en allemand.

Parmi les différentes choſes rares qui ont paru ici, il y a une petite médaille de cuivre très-curieuſe. D'un côté on voit le nom de *Virgilius Maro* en caracteres très-liſibles autour de la tête de ce Poëte dont il ne reſte que l'indice. Sur le revers ſont les lettres E. P. O. Cette médaille, qui a été envoyée à mon Cardinal, eſt l'unique qu'il y ait au monde; & ſi la tête eut été bien

conſervée, nous aurions eu le véritable portrait de Virgile.

J'ai reçu les premieres épreuves du grand ouvrage des vaſes de M. Hamilton, qui doit paroître dans deux mois. Quand j'irai à Naples je penſerai à de nouveaux renſeignemens ſur les dernieres découvertes faites à Pompeii, dont J'ai déja reçu de bons deſſins par M. d'Hancarville.

Je ſuis de cœur & d'ame.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 18 Avril 1767.

Vous aurez, ſans doute, reçu la lettre que je vous ai écrite, il y a huit jours; j'ai reçu depuis la vôtre, du premier de ce mois, par laquelle vous me demandez deux autres exemplaires pour notre Ami Fueſli. Je les ferai partir ſans faute immédiatement après les fêtes, avec les neuf exemplaires déja commandés. Je les collationne moi-même, & je revois chaque feuille, de ſorte que je déchire d'autres exemplaires pour donner, autant qu'il dépend de moi, ce qu'il y a de meilleur à l'élite de notre nation. Le grand nombre d'exemplaires que l'on me demande de cet ouvrage, malgré ſon haut prix, me

fait ſentir tout ce que je dois au zele & à la bonne volonté de mes Amis; mais je ſuis convaincu auſſi que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir : car je n'ai rien fait de mieux, & je chercherai encore à me ſurpaſſer s'il eſt poſſible dans le troiſiéme volume, auquel je travaille déja; mais qui ne paroîtra néanmoins qu'après que je vous aurai vu en Suiſſe. Les quatorze exemplaires demandés par M. Von Mecheln, partiront en droiture pour Bâle. Comme je n'en ai fait imprimer que ſix cens trente exemplaires, j'eſpere de les placer avant ma mort. Je donnerai tous mes ſoins au troiſiéme volume. J'ai déja raſſemblé quarante monumens très-rares & fort difficiles à éclaircir; mais il y en a deux dont je n'ai pas encore pu trouver l'explication.

Mes complimens à votre épouſe, ainſi qu'au Profeſſeur Fuesſli (c'eſt-à-dire à l'aîné & non pas au jeune), & à M. le Conſeiller Geſſner.

P. S. B***, que notre Profeſſeur a connu en Italie, m'a adreſſé un Anglois franciſé, en me recommandant de lui rendre les ſervices que j'ai rendu à M. L. Uſteri. Il me charge en même-temps de lui choiſir moi-même cinq empreintes de pierres gravées (mais pas davantage), pour commencer, dit-il, à former un cabinet. J'ai cru qu'il finiroit ſa lettre par me demander une vergette romaine ou quelqu'autre meuble pareil.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 12 Mai 1767.

J'AI fait partir, il y a huit jours, les onze exemplaires de mon ouvrage par Civita Vecchia & Gênes pour Milan, d'où Giuseppe Balabio les fera passer à Zurich. Cet ouvrage est cher, j'en conviens, & j'aurois pu me contenter de sept séquins; mais comme il m'a réussi de le vendre ici huit séquins, je prie mes Amis de penser qu'ils me font présent d'un séquin par exemplaire.

Quand donc est-ce que vous comptez vous marier, mon cher enfant? Toutes les autres affaires de ce monde ont leur temps; mais pour ce qui est du mariage, il doit se faire sans beaucoup de réflexion & le plutôt possible, ainsi que notre Fuesslı vous en a donné l'exemple. Je serois néanmoins fâché qu'il vous en arrivât comme à lui, & que j'eusse donné un conseil qui tournât contre moi-même.

On a déja commencé les dessins du troisiéme volume de mon ouvrage, & j'entretiens maintenant à mes frais un assez bon Dessinateur, qui doit dessiner tout sous mes yeux. De ces dessins je

rejette de nouveau ce que je ne juge pas assez bon : le morceau le plus rare sera néanmoins mon beau camée, que je crois vous avoir montré.

Saluez le Professeur, les deux Fuesli, Gessner le Delphique & votre belle amie.

P. S. M. le Marquis Tanucci, à qui j'ai envoyé un bel exemplaire bien relié de mon ouvrage, m'a répondu avec beaucoup de bonté, & m'a assuré qu'il ne prend aucune part aux mécontentemens qui se sont élevés au sujet de ma lettre sur des antiquités d'Herculanum : de sorte que voilà la paix rétablie de ce côté-là. Je ne ferai cependant pas le voyage de Naples comme je l'avois projetté.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 27 Juin 1767.

Je commence par vous remercier de la carte que vous m'avez envoyée de votre heureuse patrie, où je me suis choisi la couleur jaune ; & ce sera pour l'été prochain ; car je compte de me rendre en Allemagne par la route de Vienne.

Il seroit plus facile de discuter de vive voix que par écrit sur la beauté des deux sexes. Je crois néanmoins que mon opinion peut-être vérifiée

dans tous les pays, en prenant pour exemple les animaux, parmi lesquels le mâle est toujours plus beau que la femelle. Relativement à l'espéce humaine, l'expérience nous apprend que dans toutes les villes le nombre des beaux hommes est bien plus grand que celui des belles femmes; & je n'ai jamais vu de si grandes beautés dans la femme que dans notre sexe. Qu'est-ce qu'en effet que la femme a de beau que l'homme n'a point? Ce n'est pas sans doute le sein; car sa beauté n'est que de peu de durée, & la nature n'a pas destiné cette partie à être belle, mais à être utile à la nourriture des enfans; par conséquent elle ne peut pas rester belle. La beauté se trouve encore dans les hommes d'un âge avancé, & l'on peut dire de beaucoup de vieillards qu'ils sont beaux; mais jamais ou n'a pu dire d'une vieille femme qu'elle est belle.

Le Baron de Riedesel est arrivé à Naples de son voyage en Sicile & dans la grande Gréce, & m'a envoyé le commencement de son savant Journal, qu'en bon patriote il a écrit en allemand. Je ne regretterai pas la peine de le transcrire, pour le faire inférer quelque part, mais je ne sais où (1)?

Comme je suis maintenant occupé à corriger & à augmenter mon *Histoire de l'Art* pour la traduction

(1) Cet ouvrage a été traduit en françois & imprimé à Zurich chez MM. Orell, Gessner, Fuesslin & compagnie.

angloiſe qu'on doit en faire; & que je crois pouvoir donner enfin quelque choſe de complet, je voudrois trouver un Libraire qui voulut entreprendre une ſeconde édition de cet ouvrage, pour laquelle je ferois paſſer, ſans prétendre aucun ſalaire, un exemplaire bien corrigé; à condition néanmoins qu'on augmenteroit le nombre des planches, ſoit d'après l'ouvrage Italien, ſoit d'après les deſſins que je fournirai. Si notre Fuesſli pouvoit trouver ſon compte à cette entrepriſe, je le préférerois à tout autre; mais je ne veux pas lui en écrire moi-même, afin qu'il puiſſe dire librement ſa penſée ſur ce ſujet. Je n'y gagnerai ni n'y perdrai rien, ſoit que cela ait lieu ou non: il eſt cependant néceſſaire de ſonger à faire une ſeconde édition de cet ouvrage.

Je me trouve maintenant, comme vous pouvez bien le penſer, à notre villa qui s'embellit de jour en jour. Un des derniers morceaux qu'on y a placé, eſt une tête coloſſale de Trajan de cinq palmes de haut, & qui a été conſervée en entier, à l'exception du nez ſeulement.

Dans le grand ouvrage des vaſes de M. Hamilton, ce Miniſtre a fait inſérer dans un endroit, par M. d'Hancarville (1), le paſſage ſuivant: « On

(1) On trouve un long détail de ce magnifique ouvrage dans le Journal de Gottingue de l'année 1778, N° 96, & 1770, N° 118. M. d'Hancarville, qui en eſt l'Editeur, pro-

» peut voir sur cet article ce que dit M. l'Abbé » Winckelmann dans le discours préliminaire de » l'excellent ouvrage qu'il vient de donner au » public, & qui a pour titre : *Monumenti anti-* » *chi inediti.* Nous renverrons souvent à cet » Auteur, parce que loin de pouvoir ajouter à » ce qu'il dit, nous sommes persuadés, qu'à » moins de le copier, nous ne pourrions pas » dire aussi bien que lui ; & nous pensons qu'é- » galement satisfaisant pour les Savans & les gens » de goût, son livre, qui contient ce qu'on a » écrit de plus solide & de mieux raisonné sur » l'art des Anciens, est aussi ce qu'on a fait jus- » qu'à présent de plus capable de perfectionner » celui des Modernes ».

---

fita peu de temps après la mort de M. Winckelmann de l'impression du second volume de cet ouvrage, pour rendre un hommage public à la mémoire de ce Savant à la maniere des Anciens. Sur une feuille séparée, ajoutée au titre, il a fait graver une grotte sépulchrale (*columbarium*) au milieu de laquelle on voit un sarcophage avec cette inscription :

D. M.
Joan Winckelmann
Vir. Opt. Amic. Carissimo
Pet. d'Hancarville
Dolens fecit
Orco Peregrino.

A côté du tombeau est assis un ami plongé dans le deuil & tenant un livre à la main.

Cet

Cet ouvrage dont toutes les planches ſont déja gravées, aura quatre volumes *in-folio*. On travaille actuellement au premier volume, & M. Hamilton m'en fait paſſer les planches à meſure qu'on les imprime.

Dieu vous conſerve en bonne ſanté, mon très-cher, juſqu'à ce que nous puiſſions nous revoir. Mes complimens ordinaires à nos Amis & à notre cher Von Mecheln.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 8 Août 1767.

M. Ramire, un de nos Banquiers, m'a payé hier une lettre de change de quatre-vingt-huit ſéquins. Je vous en fais, ainſi qu'à tous nos Amis, mes ſinceres remercimens, & je ſouhaite qu'une ſi groſſe ſomme d'argent ne paroiſſe pas tout-à-fait mal employée. J'aurois voulu en mettre le prix moins haut, mais étourdi par les conſeils qu'on m'a donnés, j'ai été obligé de le porter à huit ſéquins.

Je ne puis vous écrire cette fois ſans vous faire un petit reproche. N'auriez vous pas dû être le premier à me donner ſur le champ des

nouvelles de l'événement le plus heureux de votre vie? Moi, qui certainement ne ſuis pas le moins affectionné de vos Amis; moi, qui ai partagé avec vous mes peines paſſées; pour ne pas vous alléguer bien d'autres raiſons. Quoi! c'eſt de Bâle que j'ai dû apprendre l'heureux choix que vous avez fait, plutôt que de vous-même? Si cela ſe fait au bois vert que ſera-ce donc du bois mort? Quel pareſſeux ne ſerez-vous donc point quand vous aurez mon âge? Corrigez-vous, mon fils! tandis qu'il en eſt temps encore.

Pour donner toujours quelques nouvelles relations à vous autres Zuricois, quoique courbé & blanchi ſous le travail, je m'apprête déja à faire un voyage en Sicile avec un Deſſinateur pour faire deſſiner les plus beaux de ſept cens vaſes de terre cuite peints qui ſe trouvent à Catane. Suivant la permiſſion que j'en ai obtenue, je compte partir à la fin de Septembre pour Naples, & laiſſer mon Deſſinateur à Catane, pour y travailler pour moi, Peut-être auſſi n'irai-je pas plus loin que Siracuſe, mais que m'en revient-il de prendre tant de peine pour vous plaire, ſi vous ne voulez ſeulement pas me donner une ſeule fois de vos nouvelles?

La punition eſt prête, mon cher Paul. Le mauvais eſprit me tourmente déja de l'idée d'aller faire un voyage en Grece; & plus puiſſant encore que le démon même, M. de Riedeſel ne me laiſſe aucun repos. Je ſens que cette compagnie

eſt la meilleure que je pourrois demander à Dieu, *e da tutti quanti i Santi e Martiri;* j'oſe auſſi me flatter que perſonne ne peut faire ce voyage avec plus d'expérience & de connoiſſance que moi. Que dois-je donc faire? Vous deſirez de me voir bientôt; mais il ne vous ſera cependant pas déſagréable de me parler à mon retour. Nous diſcuterons cela plus au long à Naples. Je ſuis livré au combat & à l'incertitude, ainſi que le chantent les pieux Luthériens : « aidez-moi, ô « Seigneur ! aidez-moi, foible mortel ! » Je crains beaucoup pour ma peau, que je voudrois volontiers vendre bien cher; & les Turcs ne font aucun cas de pareil cuir. Juſqu'ici mon deſſein a été d'en faire couvrir un *tamburo* antique, pour égayer votre bibliothéque, & de faire placer mon ſquelette à la porte avec deux crotales à la main. Vous voyez que je penſe à la mort. Vous ne ſerez pas non plus oublié dans mon teſtament.

Saluez de ma part votre frere & nos Amis, & cherchez à paſſer agréablement la vie.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 2 Janvier 1768.

DIEU vous accorde, & à votre charmante Amie, joie & plaiſir, & dans le courant de l'année un fils, pour lequel je deſirerois de vivre encore vingt ans à Rome, afin de lui montrer ce que j'aurois fait pour ſon pere, ſi la ſaiſon & les circonſtances me l'euſſent permis. Nous nous verrons, s'il plaît à Dieu, l'automne prochain; car j'eſpere lever les difficultés qu'en fera naître pour ce voyage. La permiſſion de faire le voyage d'Egypte ſeroit moins difficile à obtenir, je crois, que celle d'aller à Berlin. Du moment que je ſaurai que vous avez trouvé à Berlin une perſonne intelligente *utriuſque linguæ doctus*, qui veuille ſe charger de traduire mon *Hiſtoire de l'Art*, je lui ferai paſſer les préliminaires de mes recherches. Je travaille ſans relâche à cet ouvrage & avec beaucoup de plaiſir; parce que je me flatte de pouvoir en faire quelque choſe de parfait. Depuis quelque temps il ne s'eſt, pour ainſi dire, pas paſſé de jour que je n'aye eu le bonheur d'éclaircir le paſſage de quelqu'Auteur ancien propre à concourir à mon deſſein.

Je ſaiſis cette occaſion pour vous prier de

faire agréer mes ſinceres remercimens à l'Auteur pindarique de mon éloge qui ſe trouve dans les fragmens ſur la littérature moderne de l'Allemagne; car comme je crois m'appercevoir par ſa maniere d'écrire qu'il eſt Suiſſe, j'ai tout lieu de préſumer qu'il ne vous eſt pas inconnu.

M. & Madame Hamilton doivent venir à Rome vers le commencement de Février; j'eſpere que le Baron de Riedeſel les accompagnera, au cas qu'il n entreprenne point le voyage de Conſtantinople.

Il doit paroître ſous peu en Hollande un volume *in*-4°. ayant pour titre : *De l'Uſage des Statues*. L'Auteur eſt le Comte de Guaſco, Chanoine de Tournai en Flandres, qui ſe trouve actuellement ici. Cet honnête homme n'avoit rien appris ni de moi ni de mon livre; & il penſoit d'après ce qu'il avoit lu ailleurs, qu'on ignoroit abſolument ce qu'il alloit nous dire. Maintenant qu'il a lu mon proſpectus, il ſe trouve tout-à-fait découragé ; car la plus grande partie de ſon ouvrage eſt déja imprimée.

Dieu merci, de tous les étrangers qui ſont à Rome je n'en connois pas un, ce qui me ſemble d'un aſſez mauvais augure pour les jeunes Artiſtes; mais j'y gagne, & je pourrai finir mon *Hiſtoire de l'Art* avant de partir.

Saluez de ma part tous nos Amis communs, particuliérement votre cher frere & le mien.

E nella buona grazia voſtra recomandandomi, reſto.

A M. VON MECHELN.

LETTRE I.

Rome, le 7 Septembre 1766.

RECEVEZ par cette lettre toute mon ame ! Imaginez-vous de m'y retrouver tout entier, tel que je vous ai accompagné de cœur & d'eſprit, ô mon cher Von Mecheln, l'Ami de mes Amis, mais d'une nature bien ſupérieure ! C'eſt ſur l'autel de l'amitié que je vous ai voué l'attachement qui m'unit à vous, & qui y entretiendra le feu le plus conſtant & le plus pur, ſous la garde de la vertu. J'ai ſouvent eu lieu de douter, & avec raiſon, s'il y a de véritables amis, mais vous m'avez convaincu du contraire ; & je m'eſtime heureux d'être le vôtre.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 27 Septembre 1766.

Le ciel ne pourra jamais vous accorder plus de bonheur & de satisfaction que je vous en souhaite & que vous en méritez ; car je vous compte parmi le petit nombre de personnes qui honorent notre nation & l'humanité. Après le pénible voyage que vous venez de faire, le repos va vous paroître plus doux encore dans les bras de l'estimable Amie ; vos jours vont se passer dans de doux songes remplis d'images agréables, & votre mémoire ressemblera à celle de la déesse Junon chez Homere. De même qu'une tendre mere suit des yeux un fils qui la quitte, mon cœur & mon esprit vous ont conduit d'un lieu à l'autre, & j'ai franchi à vos côtés le sommet des Alpes, que le desir de vous revoir ne me fera plus regarder désormais que comme de simples collines. Vivez heureux, mon Ami. Saluez l'Amie de la part de votre.

P. S. Cavaceppi vient d'acheter trois Caryatides de onze palmes de haut, bien conservées, qu'on a trouvées, il y a quelque temps, dans un côteau des vignes au-delà de *Capo di bove*. Jenkins a

acheté les deux beaux Candelabres du palais Barberini ; mais le devoir de ma charge exige que je m'oppose à cette vente faite à un Etranger par mes Supérieurs. Mon portrait ne peut pas, mon Ami, être placé devant mon ouvrage, car on regarderoit cela, & avec raison, comme une folle vanité de ma part, vu que j'en suis moi-même l'Editeur.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 14 Décembre 1766.

PUISQUE Dieu vous a rappellé des portes de la mort, nous allons tous deux recommencer une nouvelle vie ; moi en partant d'ici pour aller vous voir, lorsque j'aurai fini mon ouvrage, qui doit paroître au mois de Janvier. Dix enfans de Roi ne valent pas à mes yeux un seul Citoyen libre de Basle, Artiste & mon Ami. Votre patrie même, ô mon Ami, si elle considére votre mérite personnel, sans parler de vos talens dans l'art, doit se féliciter de posséder un homme tel que vous. Je vous rendrois moi-même un hommage public si j'avois le temps de penser. Comme Dieu

vous comble aujourd'hui de bonheur & de ſanté, n'accuſez pas le pays au-delà des Alpes, mais attribuez plutôt votre maladie à votre négligence à vous garantir des grandes chaleurs; & ſongez à faire, dans deux ans, un ſecond voyage avec notre Amie. Je ſerai alors votre guide. Mais je ne dois pas vous en dire davantage; car ce ſera alors que j'éleverai un monument à mes Amis en Suiſſe. Avant qu'il ſe paſſe un mois, je vous répéterai plus au long ce que je ſuis obligé de ne vous dire aujourd'hui qu'en paſſant. Je ſalue mille fois l'Amie & M. Rhyner, votre Ami.

P. S. Comme mon ouvrage des *Monumenti* doit paroître à la fin de Janvier; j'attends votre avis ſur ſon expédition.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 21 Janvier 1767.

M. le Conſeiller Reifſtein m'a remis votre agréable lettre, & m'a aſſuré en même-temps de bouche que vous étiez rendu à la vie, ce qui joint à l'eſpérance de vous revoir, ainſi que la patrie, m'a de même donné une nouvelle exiſtence; d'autant plus que mon travail me permet

enfin de reſpirer librement, car il y a déja vingt feuilles de mon ouvrage d'imprimées, ce qui ſuffit pour en donner une idée. Les planches ſont déja au nombre de deux cents vingt-ſept; & l'on m'aſſure que je ne pourrai pas donner cet ouvrage à moins de huit ſéquins. Je ſens bien que le grand nombre de planches pourra effrayer, & je voudrois pouvoir le donner pour ſept ſéquins à mes Amis, ainſi que j'en ai fixé le prix pour les trois exemplaires qui vous ſont deſtinés. L'ouvrage compoſera deux volumes *in-folio*. J'ai commencé déja à raſſembler des matériaux pour un troiſiéme volume, lequel ſera, à ce que j'eſpere, plus magnifique encore. Vous avez ſans doute déja vu mes *Remarques ſur l'Hiſtoire de l'Art* qui ont parues à la foire de la nouvelle année?

On parle de nouveau en Allemagne de m'appeller ſous peu à Berlin. Mais que le ciel daigne me conſerver toujours la liberté dont je jouis ici plus que jamais, depuis que j'ai renoncé tacitement à la bibliothéque du Vatican, où je n'ai pas remis le pied.

J'eſpere pouvoir faire partir l'ouvrage dans trois ſemaines d'ici. Les complimens de l'Ami à l'Amie, & quelque choſe de plus, ſi vous voulez, ce dont je voudrois bien être moi-même le témoin. Notre digne Ami Rhyner eſt compris dans ces vœux. Je donnerois volontiers dix années de ma vie, ſi le ciel vouloit m'accorder le bonheur de repoſer

ma tête dans le sein de l'amitié à Basle; desir qui ne me sort de l'esprit ni le jour ni la nuit. Je suis pour jamais.

LETTRE V

Au même.

Rome, le 8 Avril 1767.

A son cher Ami Von Mecheln
SALUT;
de la part de Jean Winckelmann.

JE vous enverrai, mon cher Ami, la semaine prochaine, par Zurich, les trois exemplaires que vous demandez, avec les autres livres. La gravure de l'Antinous m'a arrêté, mais elle sera prête dans deux jours. Après avoir fini mon pénible travail, j'ai été passer trois semaines chez la Princesse Albani à Porto d'Anzio, sur le bord de la mer, où j'ai joui pleinement de moi-même; & je suis, pour ainsi dire, déterminé d'aller après Pâques passer quelques jours à Naples; ce qui me donnera peut-être occasion de publier un nouvel ouvrage sur les dernieres découvertes; j'ai même déja des dessins fort corrects des édifices de Pompeii. J'ai commencé à faire travailler au troisiéme volume des *Monumenti inediti.*

Mes *Remarques sur l'Histoire de l'Art* ont-elles

obtenues votre approbation ? Je n'ai pas encore vu cet ouvrage imprimé.

J'apprends qu'un Profeſſeur Allemand a écrit ſur l'Art chez les Anciens : c'eſt une maladie dont il me ſemble que les Allemands commencent à être attaqués : ces ignorans Ecrivaſſiers feroient mieux de s'occuper de la logique & de la méthaphyſique, ou bien de tout autre choſe.

Mille complimens à l'aimable Amie, ainſi qu'à l'Ami & à ſon Ami. Le temps deſiré du voyage d'Allemagne approche ; car c'eſt en revenant que je compte paſſer par Baſle. Maron, qui fait mon portrait pour l'envoyer à Berlin, de même que Reifſtein, qui copie actuellement au paſtel un tableau du Corrége qu'on a découvert depuis peu, vous ſaluent l'un & l'autre, ainſi que Cavaceppi.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 12 Mai 1767.

J'AI reçu votre agréable préſent par M. Hamilton, & je reçois aujourd'hui votre lettre du 20 Avril, à laquelle je vais répondre ſur le champ, pouſſé par l'amour que j'ai pour vous, & ſuivant

ma coutume avec tous mes chers libres Citoyens de la Suiſſe; d'autant plus que j'embraſſe d'avance en idée ces bons Amis, & ſur-tout mon cher Von Mecheln; car je compte de faire dans neuf mois d'ici le voyage d'Allemagne. Il me ſemble que je jouis déja avec vous de la tranquillité, en faiſant le plan du troiſiéme volume de mon ouvrage, qui paroîtra avec toute la magnificence poſſible. car parmi cent monumens inconnus, j'en ai choiſi environ trente, & je ne paſſerai pas le nombre de cent; parmi ceux-ci ſe trouve mon beau camée, repréſentant l'aventure la plus ſinguliere qu'on connoiſſe. Je ne me ſouviens pas bien ſi je vous l'ai montré. Vous recevrez deux exemplaires de mon ouvrage qui m'ont été payés par notre digne Reifſtein. Le prix en eſt cher; mais je me flatte que ceux qui entendent la langue dans laquelle il eſt écrit ne regretteront point leur argent.

Pour ce qui eſt de l'Ami qui deſire de voir l'Italie, je ne ſais quel conſeil lui donner, d'autant plus que j'ai renoncé à toute correſpondance en Allemagne, à l'exception de celle de M. de Stoſch. Il ne ſeroit pas raiſonnable non plus d'en charger un autre, parce qu'il eſt inutile de jetter un ſimple coup-d'œil ſur Rome; car c'eſt ainſi que j'appelle le ſéjour d'un mois dans cette ville. On peut voir tous les autres pays & s'y amuſer, mais celui-ci veut être étudié. Je me ſuis trouvé moi-même

plusieurs années avant mon voyage dans les mêmes circonstances, jusqu'à ce que j'ai enfin abandonné mon sort à la fortune. Après plusieurs difficultés vaincues, je suis enfin parvenu, en quittant la bibliothéque du Vatican, à jouir de la liberté après laquelle j'avois toujours soupiré, & à goûter un bonheur que je ne saurois trouver dans aucun autre lieu du monde : de sorte que je n'envie le sort de qui que ce soit. Vous pouvez bien concevoir d'ailleurs, mon Ami, que je ne puis contribuer en rien à l'accomplissement de ce souhait. Si cependant il veut venir & s'il pense à m'employer, il doit se rendre ici avant l'hiver prochain; parce que j'ai arrêté mon voyage pour le commencement de Mars.

On travaille à une traduction angloise de mon *Histoire de l'Art*, pour laquelle je change entiérement plusieurs chapitres. Je suis.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 8 Août 1767.

J'AI fait la lecture de votre agréable lettre en buvant un verre de vin de Syracuse que le Baron de Riedesel m'a envoyé à son retour de Sicile, dont je ferai imprimer le voyage à Zurich.

Je vous ſouhaite beaucoup de bonheur avec votre nouveau bâtiment que j'eſpere trouver achevé; parce que mon étoile, à laquelle je ne puis réſiſter, me conduira peut-être dans la Grece avec cet Ami. Je me repréſente plus le mauvais que le bon côté de ce voyage; cependant le malin eſprit met toujours le plus grand poids dans le mauvais baſſin de la balance : cela ſera décidé à Naples, où je vais me rendre avec un Deſſinateur que j'ai pris à mes gages, pour paſſer enſuite en Sicile, où je veux lui faire deſſiner les plus beaux vaſes de terre cuite peints, dont il y en a près de ſept cents à Catane. Je m'en retournerai peu de jours après, pour y laiſſer travailler pour moi ce Deſſinateur.

Si je ne fais pas maintenant ce voyage, je ne pourrai jamais le faire. En attendant je travaille, ſans quitter un ſeul moment ma belle chambre, à une nouvelle édition de mon *Hiſtoire de l'Art* en deux volumes *in*-4°., ornée de nouvelles planches, que je ferai imprimer à mes propres frais, ſi quelqu'un veut m'aider à cela en Allemagne. On le fera traduire enſuite en anglois. Je n'ai pas encore reçu moi-même les remarques ſur cet ouvrage; mais ſans cela même il peut-être regardé comme tout-à-fait nouveau.

Je dois enfin ſonger à me remettre un peu de ce long travaille, ſoit par un voyage chez vous ou chez les Turcs, afin que je n'aye pas à re-

gretter le temps qui me reſte encore à vivre. Loin des honneurs & du lucre, je voudrois terminer ma vie dans ce pélerinage; cependant je mourois à regret ſi je n'avois pas fini mon ouvrage des anciens monumens. Que le ciel en décide! Nous ne ſommes qu'une ombre du néant, dit Sophocle, & les longues délibérations ſont inutiles pour quiconque comme moi eſt libre & n'a rien à perdre.

Mille complimens à l'heureuſe Amie, ainſi qu'à l'Ami hors de la maiſon & dans la maiſon, de la part de celui qui ſera éternellement.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 12 Décembre 1767.

DANS le devoir que je veux rendre à mes Amis à la prochaine révolution de l'année, eſt principalement compris celui que je vous dois, & qui conſiſte à vous renouveller les ſentimens de plaiſir & de ſatisfaction que je trouve à cultiver notre amitié, à vous aſſurer de ſa conſtance de ma part, & à faire des vœux, dont le plus ardent eſt celui de vous voir.

Il y a environ quinze jours que je ſuis de re-

tour

tour de Naples, après y avoir passé deux mois, pendant lesquels j'ai fait ma paix avec tout le monde. J'ai reçu de la cour un meilleur accueil que je n'avois osé m'en flatter, ce qui m'a engagé à remettre mon voyage en Sicile jusqu'au printemps prochain. Comme je ne dépendois de personne à Naples, j'ai eu tout le loisir de voir cette ville à mon gré. J'y ai examiné, observé & dessiné beaucoup de choses qui paroîtront en son temps; car je n'ose encore rien publier sur cela, pour ne pas m'y fermer à l'avenir tout accès.

J'ai trouvé dans cette ville notre cher Riedesel, qui m'a accompagné, pour ainsi dire, par-tout; j'espere de le voir ici pour le carnaval, après quoi je me rendrai à Porto d'Anzio à la mer, pour m'y occuper de la traduction françoise de mon *Histoire de l'Art*, que j'ai augmentée de moitié & beaucoup corrigée, (que pensez-vous de cela?) pour faire ensuite imprimer ici cet ouvrage à mes frais avec de grandes planches nouvelles. Car je ne puis le faire paroître en allemand, à cause du privilége de Walther. Comme je pense que le monde perdroit quelque chose si cet ouvrage n'étoit pas publié, je dois y employer toute ma patience.

Le Roi de Prusse fait acheter ici toutes les statues qui sont à vendre; on vient d'en faire partir depuis peu vingt-sept, & Cavaceppi travaille encore à d'autres.

Mon Cardinal vient d'augmenter ſa villa de bâtimens & d'ouvrages nouveaux, parmi leſquels ſe trouve un petit obeliſque d'environ vingt-quatre palmes, qui ſera placé ſous peu à l'endroit qui lui eſt deſtiné.

Je ne connois aucun des Voyageurs qui ſe trouvent actuellement ici; & j'en conclus qu'il n'y en a aucun qui mérite d'être connu de moi.

On attend à tout moment Madame Mengs qui revient d'Eſpagne avec cinq de ſes filles & un fils. J'en ignore la cauſe; car il y a deux ans que notre correſpondance a été de nouveau ſuſpendue.

P. S. L'honnête Reifſtein vous fait faire ſes complimens. J'envie la grande vertu de cet homme!

LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 31 Janvier 1768.

J'AI reçu votre lettre, laquelle m'a été bien agréable, mais dans le moment que je veux vous écrire, je la cherche en vain dans mes papiers; ce que je vous marque pour m'excuſer d'avance en cas que j'oublie de répondre à quelqu'article eſſentiel.

Je vous remercie d'abord ſincérement du jugement d'un Ami anonime que vous m'avez fait paſſer; car ce ne peut-être qu'un Ami, puiſqu'il accorde tant à l'amitié; ce doit auſſi être un Suiſſe, autant que je puis en juger par ſa maniere d'écrire. Quoiqu'il en ſoit, ſes louanges ſont délicates & bien penſées, ſoit qu'elles ſoient fondées ſur la vérité ou non. Si vous connoiſſez cet Auteur pindarique, je vous prie de lui en témoigner ma reconnoiſſance.

Vous attendez, je crois, le voyage du Baron de Riedeſel en Sicile & dans la grande Grece. Il y a long-temps que je l'aurois fait partir, ſi M. Fueſſli, à qui je l'ai propoſé, avoit daigné me donner quelque réponſe ſur cela, ce que la choſe mérite bien; d'autant plus que l'Auteur & moi ne ſommes guidés par aucune vue d'intérêt. Je ferai partir ce manuſcrit avec les deux deſſins pour vous, & l'on pourra le faire remettre à M. Fueſſli.

Pour ce qui eſt de mes *Monumenti*, je ne puis pas eſpérer d'en avoir un grand débit : c'eſt un livre qui ne ſe vendra bien que dans dix ans d'ici. En attendant j'en donnerai volontiers le onziéme exemplaire au Libraire qui m'en fera vendre dix, & le dixiéme pour neuf.

Mon *Hiſtoire de l'Art*, à laquelle j'ai travaillé conſtamment à Naples & ici, ne peut pas être imprimée en allemand, parce qu'elle ne pourroit

pas paroître à la foire de Francfort, à cauſe du privilége de Walther; & ce qui ne peut être produit à cette foire, ne doit pas s'attendre à un grand débit. D'ailleurs quand on trouveroit même chez vous quelque Libraire qui voulut ſe charger de cette entrepriſe, je pourrois tout au plus eſpérer le ſalaire d'un copiſte. Il faudra donc, autant que je puis le prévoir, que j'en faſſe l'impreſſion à mes frais & riſques.

Mais il n'y a point de ville où l'on pourroit mieux en faire une traduction en françois qu'à Berlin; & j'attends réponſe ſi l'on y a trouvé un homme en état de ſe charger de cette entrepriſe à mes dépens. Je pourrois bien en faire moi même une traduction libre, & j'y ai même déja commencé; mais malgré toute ma patience, je ne m'en ſens pas encore aſſez pour cette eſpéce de travail.

Dès que j'aurai reçu quelque réponſe ſur ce ſujet, je ferai des préparatifs pour mon voyage d'Allemagne, dont la permiſſion ſera difficile à obtenir. Cette réſolution ſera cependant ſuſpendue s'il eſt vrai, comme on le dit de nouveau, que l'Empereur accompagnera la future Reine de Sicile juſqu'à Livourne, & delà à Naples par mer, & qu'à ſon retour il doit venir à Rome. Si cela a lieu, contre mon attente, je devrois paſſer l'hiver en Allemagne. Le temps nous apprendra ce qui en eſt.

Je crois vous avoir mandé dans ma précédente

que je ſuis très-content du travail de Franchi. Je préfére la tête de ſon Apollon à celle que Cavaceppi à faite lui même pour le Prince d'Anhalt. Vous pouvez donc, mon Ami, vous réjouir d'avance de recevoir deux très-beaux ouvrages.

Pour en revenir à mon voyage, je dois vous dire que je verrai mes Amis en Suiſſe en allant en Allemagne, ſi l'arrivée de l'Empereur m'oblige à partir tard; mais ſi je puis me mettre en voyage plutôt, ce plaiſir ſera reculé juſqu'à mon retour en automne. Il eſt certain du moins que j'ai réſolu de voir cette année l'Allemagne & la Suiſſe.

De tous les étrangers qui ſe trouvent à Rome, je n'en connois Dieu merci aucun; & les Allemands même ne demandent pas à me voir.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Au même.

Rome, le 2 Mars 1768.

J'AI laiſſé paſſer un jour de poſte avant de répondre à votre chere lettre du 29 Janvier, parce que j'ai été fort tourmenté de vertiges que j'ai depuis deux ans, & qui m'avertiſſent de ſonger à l'autre monde & à ne point faire de grandes entrepriſes :

cela m'engage auſſi à moins fatiguer mes yeux qu'autrefois.

Pour ce qui regarde d'abord mon voyage, il ſera reculé juſqu'à l'année prochaine, à cauſe de l'arrivée du grand Duc & de la grande Ducheſſe, qui comme on l'aſſure, doivent venir ici incognito dans la compagnie de l'Empereur : ce qui doit avoir lieu pour la fin du mois de Mai; & quand le ſéjour de cette illuſtre compagnie ici ne ſeroit que de quinze jours, mon voyage ſe trouveroit abſolument reculé par-là. Cela ſeroit auſſi un grand chagrin pour le Cardinal.

Je vous remercie beaucoup de la peine que vous avez priſe pour la traduction de ma nouvelle *Hiſtoire de l'Art*, & pour ſon impreſſion; je prévois néanmoins beaucoup de difficultés dans cette entrepriſe. Car il faut d'abord que je tranſcrive entiérement cet ouvrage, ce que j'ai déja commencé : qui eſt-ce qui me payera cette peine? De plus il me paroît abſolument néceſſaire que cette édition ſe faſſe ſous mes yeux, parce qu'il y a des choſes que d'autres ne peuvent pas ſavoir; mais ſur-tout à cauſe des preuves & des citations grecques; car dans ce nouvel ouvrage, j'ai éclairci & rétabli plus de cent Auteurs anciens; enfin je trouverois mon profit réduit au ſimple ſalaire de Copiſte; car le plus haut prix que le Libraire voudroit ſans doute m'en donner, ſeroit de trois ſéquins la feuille imprimée, que Walther m'en

a payé. De plus, la table des matieres demande que je préſide moi-même à l'édition. J'eſpere trouver un Traducteur à Berlin; mais pour me mettre en garde contre toute ſurpriſe, je ferai partir mon manuſcrit ſans aucune reconnoiſſance : Dieu ſeul peut me garantir d'être dupe en ceci.

Quant à l'allégorie des funérailles, on pourroit placer à côté des faiſceaux une corne d'abondance; je ne voudrois pas les mettre ſur la balance, à cauſe que cela ne ſe trouve pas ainſi ſur les anciens monumens qui repréſentent l'un & l'autre ſéparément. Au reſte les faiſceaux ne ſont jamais liés enſemble par des branches de laurier, mais dans quelques uns un ſeul rameau en ſort par le haut, ainſi qu'on le voit à la page 234 des *Monumenti*. Comme dans pluſieurs faiſceaux les haches ſe trouvent ſans fourreau, ainſi qu'on les portoit hors de Rome & à la guerre; & comme les Grecs, de même que les Romains, couvroient d'une enveloppe de cuir leurs caſques & leurs boucliers, on peut repréſenter de même les haches pour déſigner la douceur dans les punitions; d'autant plus que c'eſt un tombeau pour des Citoyens libres, où les faiſceaux doivent être ſans hache, ainſi qu'on les portoit dans Rome même.

J'ai fait partir avec les deux deſſins pour vous, le manuſcrit de la propre main de M. de Riedeſel. Comme je n'ai pas eu le temps de parcourir & de corriger tout cet ouvrage, ainſi que je l'avois com-

mencé par les premieres feuilles, je laiſſe ce ſoin à l'Editeur même ou à quelque plume qui en ſoit capable; ce que l'Auteur, ainſi que moi, abandonnons au choix d'un homme d'eſprit.

Cependant le titre doit reſter tel que je l'ai donné, ſans y rien changer. Si l'on veut y joindre une préface, on pourra y expoſer la reconnoiſſance que nous devons à l'Auteur, mais ſans le nommer. Il eſt prêt à s'embarquer à la premiere occaſion pour Smirne. Le format en doit être *in-octavo*.

M. Fuesſli doit toujours avoir la préférence de l'imprimer, ſi cela lui convient, comme je l'ai appris par des perſonnes tierces; ſinon, nous laiſſons le manuſcrit à votre diſpoſition. Je ne demande pour moi que quelques exemplaires, dont j'en ferai parvenir à l'Auteur qui eſt au Levant. Nous n'exigeons rien d'autre du Libraire, ſinon qu'il en faſſe paſſer ſous une même enveloppe deux exemplaires francs de port juſqu'à Leipſig; l'un pour le Prince d'Anhalt-Deſſau, l'autre pour M. Muzell-Stoſch à Berlin.

La ſouſcription de l'ouvrage de M. Hamilton eſt de ſeize *uncie* de Naples; l'*uncia* eſt de trente-deux carlins. Le premier volume a paru; le ſecond ſera publié au commencement de Mai, & les planches des quatre volumes ſont toutes finies; ce dont je ſuis témoin oculaire. Saluez & embraſſez de ma part l'eſtimable Amie, ainſi que l'Ami. Je ſuis de cœur, d'eſprit & d'ame.

LETTRE XI.

Au même.

Rome, le 30 Mars 1768.

DEUX mots que j'ai seulement le temps de vous écrire aujourd'hui, vous tiendront lieu, j'espere, d'une longue lettre; car je vous annonce mon départ pour l'Allemagne, qui est fixé au 8 Avril prochain, dans la compagnie de M. Cavaceppi; je compte par conséquent me trouver chez vous au plus tard en automne dans toute la joie de mon cœur. Mandez cette nouvelle à nos Amis communs à Zurich. Je vous recommande le voyage de mon Ami en Sicile & dans la grande Grece, comme mon propre ouvrage. Je n'attends donc de vos nouvelles qu'à Berlin, où je ne serai qu'à la fin de Juin au plutôt, car je trouverai mon cher Stosch à Dessau, pour partir avec lui pour Brunswic & pour Hanovre, & delà je me rendrai à Berlin, où je disposerai de la traduction de mon *Histoire de l'Art*. En attendant le plaisir de vous revoir dans la chere patrie, je demeure, après avoir salué l'Amie & l'Ami, jusqu'à la mort.

A M. LE DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD.

Rome, le 27 Avril 1767.

JE commence à reſpirer, Monſieur le Duc, & je profite du premier moment de loiſir dont je puis diſpoſer pour reprendre notre correſpondance épiſtolaire ſur les antiquités.

On vient de découvrir dans une villa, ſituée derriere le *Monte Teſtaccio*, une chambre de quinze palmes de longueur, dont le pavé eſt d'une moſaïque fort belle : mais malheureuſement cette moſaïque a été réparée groſſiérement avec des morceaux de marbre blanc fort irréguliérement aſſemblés. C'eſt viſiblement l'ouvrage des bas ſiécles. Pour parvenir à cette chambre, il a fallu percer & déblaier une épaiſſeur de dix palmes de débris de tuiles & de pots caſſés dont vous ſavez que le *Monte Teſtaccio* eſt compoſé. Tous ces détails me paroiſſent précieux, non ſeulement en ce qu'ils peuvent ſervir à appuyer le ſentiment de ceux qui ſur un médaillon d'Adrien, trouvé le ſiécle paſſé en creuſant une cave ſous ce mont,

ont jugé qu'il n'a été formé que du temps des Empereurs du troiſiéme ſiécle; mais encore en ce qu'ils peuvent autoriſer à ſoutenir que ce mont eſt d'une date bien poſtérieure, puiſqu'il recouvre des habitations nobles, & des habitations réparées ſi groſſiérement, que cela porte bien l'empreinte des ſiécles des derniers Empereurs.

Voici une nouvelle découverte que je crois très-intéreſſante. En démoliſſant l'automne paſſé l'enceinte d'une villa hors la porte Latine, on trouva qu'elle étoit formée par un amas conſidérable de fort beaux bas-reliefs en terres cuites, entre leſquels je diſtinguai trois impreſſions ſemblables qui repréſentoient Argus travaillant à la conſtruction du navire des Argonautes, & Minerve aſſiſe déployant les voiles & les attachant aux antennes avec le ſecours de Typhis, Pilote de ce navire. J'ai fait graver ce monument ſur le frontiſpice du premier volume de mon ouvrage, Le Cardinal Alexandre Albani a fait l'acquiſition de ce morceau précieux. Vous connoiſſez, Monſieur le Duc, mon reſpectueux attachement.

A M. DESMAREST.

LETTRE I.

Rome, le 14 Juillet 1766.

DEPUIS votre départ de Rome, très-cher Ami, je tâche de me consoler de votre absence en pensant aux projets de voyage que nous formions ensemble dans nos momens de loisir. Un Anglois que vous avez connu ici, nommé Villebrain, a fait le voyage de la Sicile, accompagné d'un habile Architecte Ecossois, M. Byres. Ces deux Voyageurs n'ont eu en vue que les antiquités qu'ils ont recherchées avec soin à Corneto dans le pays des anciens Tarquiniens : ils ont pénétré dans l'intérieur du pays pour rechercher les vestiges de l'ancienne Enna, mais ils n'ont trouvé qu'une tour quarrée bâtie par les Sarrasins.

Je n'ai pas perdu de vue votre belle distinction des deux especes de basalte, avec les caracteres précis que vous m'avez si bien expliqués pendant votre séjour ici. J'ai eu occasion de suivre tous les échantillons que nous en avons dans les belles collections de Rome, avec un Prince qui voyage

en Italie avec ſon Mentor. Celui-ci ſur-tout y a donné tous ſes ſoins, & je ne doute pas que l'application qu'il fera de vos principes ne continue à le ſatisfaire. Lorſque je lui montrai les deux urnes du collége Clémentin, où vous m'aviez fait voir bien en détail les caracteres de votre diſtinction des deux eſpeces de baſalte, il ſaiſit ces caracteres avec une facilité extrême.

Plus je réfléchis ſur l'uſage que vous avez fait de Norden pour démontrer que le paſſage de Strabon n'a pour objet que des monumens antiques & des tombeaux, & non des carrieres de baſalte, comme l'avoit cru fauſſement Agricola, plus je trouve que vous avez fait une heureuſe découverte en antiquité. Liſez Pococke, il ne vous dit rien à ce ſujet ; & véritablement tous les Voyageurs répétent ce que d'autres ont dit, mais les difficultés, mais les points importans, indécis, ils les laiſſent & paſſent par-deſſus.

A propos d'Agricola vous aviez raiſon de me dire qu'il entendoit bien la minéralogie de ſon temps; mais que comme Commentateur de Pline, c'eſt un Ecrivain ami des hypotheſes ſur lequel on ne peut guere compter : témoin tout ce qu'il a dit & imaginé ſur le baſalte des Anciens (1).

(1) Voyez le Mémoire de M. Deſmareſt ſur le Baſalte, troiſiéme partie, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, pour l'année 1773, page 599.

Je reviens maintenant à notre recherche ſur le porphyre. J'ai enfin retrouvé le paſſage d'Ariſtote dont je vous parlois, où ce Rhéteur fait mention des carrieres de cette pierre qui ſe trouvent dans l'Arabie, & je vous en envoye la citation préciſe: *Orat. Ægypt. Tome III. opp. page 587. Edit. Paul. Steph.* Vous verrez par ce paſſage que cela n'empêche pas qu'on n'en ait trouvé auſſi en Egypte, comme vous penchiez à le croire.

J'ai mis à part pour vous un très-bel échantillon de porphyre que je vous enverrai à la premiere occaſion. Je ſuis de cœur & d'ame, mon bon Ami, tout à vous.

P. S. Le Cardinal Alexandre Albani doit recommencer l'automne prochain à faire fouiller dans l'iſle Farneſine près de la Storta. C'eſt là qu'il a trouvé ces antiquités dont vous faiſiez tant de cas & avec grande raiſon. Vous vous ſouvenez de ces aſſemblages de petits tubes de verre qui compoſoient des pavés de pluſieurs chambres au-lieu de moſaïque. On a nétoyé toutes ces pieces avec ſoin, & l'on diſtingue très-bien les petits tubes creux intérieurement & de différens diamètres avec une loupe. Un de ces aſſemblages forme un Paon avec des couleurs ſi artiſtement nuées, que jamais la moſaïque ordinaire ne pourra atteindre à cette préciſion. Le Cardinal Alexandre Albani a formé le projet de faire exécuter un travail de moſaïque ſemblable à ces piéces antiques,

& d'après l'idée qu'il en a pris en les étudiant avec soin. Le sujet du premier essai seront les Déesses des saisons ou des heures que vous avez vues dans la villa Borghese. Au moyen des préparatifs que fait le Cardinal, je ne doute pas qu'il ne parvienne à imiter ce travail antique.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 5 Septembre 1766.

Je m'occupe toujours des arrangemens qui décideront mon voyage à Paris. Je le souhaite par plusieurs motifs, & sur-tout par le desir que j'ai de revoir votre aimable Duc (1) & son compagnon de voyage; mais je suis encore retenu par l'impression de mon ouvrage sur les *Monumenti inediti*. Sans cet embarras j'aurois accompagné un de mes Amis dans son voyage de la Sicile & de la grande Grece : cet Ami éclairé est M. le Baron de Riedesel dont je relis ici l'ouvrage, que je me propose de donner au public. Je voudrois bien que le voyage d'Egypte qu'il médite de faire

(1) M. le Duc de la Rochefoucauld.

auſſi put ſe réaliſer ſur le plan que nous faiſions enſemble; mais il faudroit qu'un grand Roi, comme le Roi de France, n'épargnât pas les frais & la protection qu'il peut procurer aux Savans qui ſe chargeroient de revoir ce pays. Car Pococke & le ſuperficiel Capitaine Norden peuvent bien amuſer des lecteurs oiſifs, mais ne ſatisfont ſur aucun point les Savans. Il ſeroit néceſſaire, comme nous le diſons, de faire voyager enſemble des Antiquaires & des Naturaliſtes avec un ou deux Deſſinateurs. Un ſeul homme ne peut pas remplir cette tâche. Je voudrois même deux Savans dans chaque genre de connoiſſances. Sans cela tout ce qu'on dira de ce pays ſi intéreſſant ne portera que ſur des baſes fragiles ou mal aſſurées. Comme la chronologie, comme l'antiquité, comme les arts gagneroient à un pareil voyage; ſans compter le plaiſir de ceux qui feroient ces recherches en tout genre. J'inſiſte encore ſur un point important: je voudrois que tous les Voyageurs ſe préparaſſent à ce beau travail par un ſéjour au moins d'un an à Rome. Cette étude préliminaire me paroît néceſſaire pour être plus proche des grandes choſes qu'on verroit en foule dans l'Egypte quelque part qu'on portât ſes pas. Vous vous ſouvenez que vous me diſiez ſouvent que la premiere impreſſion des objets produiſoit ſur nous un ſentiment dont il falloit ſe débarraſſer pour les bien voir, c'étoit l'admiration qui eſt toujours un peu ſotte.

Les

Les Voyageurs préparés par des objets analogues entrent tout de suite en discussion, & les résultats de leur examen en sont toujours plus justes & plus assurés. Ah! quand est-ce que pourra se réaliser ce beau projet?

En attendant je vais vous parler d'une de ces pierres venues d'Egypte qu'on appelle *Breccia d'Egitto*, & dont la découverte chez M. Cavaceppi vous fit tant de plaisir, parce que vous trouviez tous les cailloux roulés du Nil rassemblés dans ces especes de poudings. Le Cardinal Alexandre Albani qui aimoit tant à vous entendre parler de cette brêche, a eu le plus grand plaisir d'en trouver ces jours derniers un assortiment entier composé d'une statue, de deux colonnes & d'une conque ou tasse de dix palmes. La statue est assise & d'une proportion plus grande que nature. Elle représente un Roi prisonnier; la tête, les mains & les pieds, qui étoient nuds & de marbe blanc, manquent à la statue, mais ils seront bientôt restitués. Le Cardinal fait construire dans son Muséum une chambre qu'il destine à recevoir ces monumens lorsqu'ils seront bien restaurés. Je me suis occupé fort souvent à voir travailler cette pierre à laquelle on donne un beau poli. Comme elle surpasse en dureté le porphyre même, on la travaille d'une maniere particuliere, dont je parlerai dans la seconde édition de mon *Histoire de l'Art*. La statue est peut-être l'unique au monde, on la

trouva dernierement dans un coin de la villa Medicis, & l'on n'en avoit fait jusqu'ici aucun cas, non plus que de la matiere. Il n'y a personne, excepté le Cardinal, qui veuille faire la grande dépense qu'exige le poli de la pierre. Il a fallu tout l'enthousiasme que vous aviez inspiré au Cardinal sur cette matiere, pour le soutenir contre les obstacles qu'il rencontre : c'est ainsi que par de petits monumens égyptiens nous nous consolerons peut-être de ne pas voir l'Egypte.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 3 Novembre 1766.

J'AI reçu, mon cher Ami, votre derniere lettre, par laquelle vous prétendez me réconcilier avec le Capitaine Norden ; non pas avec ses descriptions, mais avec les vues des côtes du Nil qu'il nous a conservées : je commence à croire, comme vous, qu'il y a plus à profiter pour un Naturaliste en examinant ces vues qu'en lisant les légeres descriptions qu'il y a jointes. Ce que vous m'apprenez m'explique bien pourquoi les vues sont infiniment préférables aux descriptions. Vous avez raison de regret-

ter l'ouvrage du Jéſuite (1), dont ces vues faiſoient partie. La Société a toujours perſécuté les gens de mérite qui ſe trouvoient dans ſon corps, comme ceux qui ne lui appartenoient pas, quand les uns & les autres ne concouroient point à ſes projets d'ambition.

J'ai ſuivi avec ſoin ce que vous me dites des cataractes du Nil, toujours d'après les vues du Capitaine Norden; & je ſuis parfaitement de votre avis ſur la cauſe de ces cataractes ſi bien décrites par Séneque. Votre lettre ne fait qu'augmenter mes regrets au ſujet de l'Egypte; mais enfin vous ſavez ſuppléer à ce voyage projetté, autant qu'il eſt poſſible de le faire, puiſque vous me décrivez la côte orientale du Nil à-peu-près comme ſi vous euſſiez fait le voyage de Sienne au Caire.

M. le Duc de la Rochefoucauld m'a fait préſent de la traduction françoiſe de l'*Hiſtoire de l'Art*. En pluſieurs endroits le Traducteur a mal rendu mes idées; mais je vous avouerai que j'ai peut-être mêlé un peu trop d'amertume à mes critiques que je crois juſtes. Seroit-ce l'effet de la prévention que j'avois conçue, je ne ſais par quels motifs contre la nation françoiſe; prévention que je reconnois maintenant, parce que vous & M. le

(1) Le Pere Sicard. Voyez ce qui eſt dit de l'ouvrage de ce Jéſuite dans le Journal des Savans du mois de Mars de l'année 1781.

Duc m'avez détrompé. Le ſeul François, au reſte, qui perſonnellement ait lieu de ſe plaindre de moi, eſt M. Watelet : mais je tiens à mes principes, en convenant avec vous que M. Watelet eſt un homme aimable qui cultive les arts avec toutes les diſpoſitions qui peuvent donner une certaine autorité à ſes jugemens, ainſi qu'aux ſyſtêmes qu'il a formés ſur la Beauté. Je le diſtinguerai de ces hommes légers ſi communs parmi vous, qui ont toujours une opinion arrêtée ſur quelque matiere que ce ſoit, ſans cependant nous faire la grace de nous en donner les motifs. Si Paris eſt compoſé de ces juges, je vous préviens que j'éviterai bien la ſociété de pareilles gens. Suivant moi il ne faut croire ſur chaque choſe que ceux qui ont acquis une réputation méritée. D'après ces principes, faites ma paix, je vous prie, avec M. Watelet. Je ſuis avec des ſentimens ſinceres d'attachement & d'amitié, tout à vous.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 21 Février 1767.

Vous n'êtes pas, mon très-cher Ami, de ceux qui regardent le commerce épiſtolaire comme l'aliment de l'amitié ; car au lieu de recevoir une longue lettre de vous, je reçois une note ſuccinte de votre part, que M. Melon m'a communiquée. Il eſt vrai que vous y avez joint le deſſin d'un vaſe & l'empreinte d'une pierre que je deſirois depuis très-long-temps, & que j'ai reçu avec grand plaiſir. Parmi les vaſes de cette matiere deſtinés à conſerver les cendres, le plus beau eſt celui que l'on voit au cabinet du palais Barberin. Il eſt orné de beaux bas-reliefs formés d'un émail blanc dont le travail imite aſſez bien les camées. Ce vaſe fut trouvé dans le grand ſarcophage du Capitole, fauſſement ſuppoſé celui de l'Empereur Alexandre Severe. La gravure eſt des plus beaux ſiécles de l'art, & autant que j'ai pu diſtinguer les perſonnages qui y ſont figurés, je crois avoir reconnu Minerve & la Victoire.

Vous m'avez demandé un extrait des lettres de M. Montagu qui peuvent avoir quelque rap-

port à l'Egypte, & ſur-tout au porphyre. Je ferai plus, je vous enverrai les originaux des lettres que je pourrai retrouver, & vous pourrez en faire tel uſage que vous voudrez.

Je vous prie de me réconcilier avec M. Watelet. Je ſuis véritablement fâché de l'avoir offenſé. Je vais retrancher de la nouvelle édition de l'*Hiſtoire de l'Art chez les Anciens* les critiques juſtes, mais ameres que j'ai faites de ſon ouvrage. Vous m'étonnez quand vous me dites que ſon ſyſtême a paru ingénieux, & qu'il a eu même l'approbation de quelques-uns des meilleurs Artiſtes. Il faudroit entendre M. Mengs à ce ſujet; il me ſemble qu'il vous en prouveroit aiſément le foible. Lorſqu'il eſt queſtion de rendre compte des impreſſions que produit l'art ſur les hommes, il faut non-ſeulement avoir étudié la nature, mais encore être en état de manier les reſſources de l'art, de maniere à produire telle ou telle impreſſion ſuivant qu'on varie ces moyens. Or, rappellez à ce principe vos Artiſtes, qu'ils en faſſent l'eſſai, & qu'ils me diſent alors ce qu'ils penſent des explications ingénieuſes de M. Watelet. Je ne connoiſſois pas les articles de l'Encyclopédie que vous mettez ſur la même ligne que les notes du Poëme.

Je ſuis tout à vous.

LETTRE

DE MYLORD MONTAGU,

A M. L'ABBÉ WINCKELMANN.

Piſe, le 3 Février 1766.

JE reçois toutes vos lettres avec un plaiſir infini, mon cher Abbé, & ſur-tout lorſqu'il y eſt queſtion de diſcuſſions ſur les antiquités. Aujourd'hui vous me parlez d'objets très-intéreſſans; & quoique je ſois peu en état de répondre à toutes vos queſtions, je vous entretiendrai, comme vous le deſirez, 1°. des lieux où ſe trouve le porphyre; 2°. des monumens de porphyre qu'on rencontre dans les ruines de l'Egypte.

Je n'ai vu aucun maſſif ni aucune carriere de porphyre dans tout le trajet du Caire au Mont Sinaï, tout eſt granit de diverſes couleurs; mais le plus commun eſt celui de couleur roſacée. Au-delà du Mont Sinaï proprement dit, qui eſt auſſi de granit, & à environ une heure de marche, on trouve le Mont Sainte-Catherine : c'eſt là que commencent les maſſifs de porphyre. D'abord on

rencontre à la baſe de ladite montagne une pierre qui n'a point de caractere précis; mais après trois quarts d'heure de marche, c'eſt-à-dire, au quart environ de toute la hauteur de cette montagne, on découvre de grands rochers de porphyre. Ce n'eſt pas certainement un porphyre de la premiere qualité : les granules ſont d'un blanc fort terne & très-peu adhérentes au fond qui s'égraine aſſez facilement. Auſſi voit-on ſur ce fond beaucoup de trous qui ſont les vuides des granules qui manquent. Et la couleur rouge du fond eſt fort pâle & ſans aucun éclat: on voit, outre cela, ſur ce fond beaucoup d'arboriſations à-peu près comme ſur les agathes; mais on n'en trouve plus quand on eſt parvenu à la moitié de la hauteur du Mont Sainte-Catherine. Les granules ſont plus régulieres, plus compactes & plus blanches, & le fond plus ferme & plus ſolide. Mais nulle part je n'ai rencontré des rochers d'un beau porphyre, tant pour le ton de couleur du fond que pour la régularité & la blancheur des taches ou granules. Je préſume cependant que ſi l'on creuſoit dans l'intérieur de la montagne, on pourroit en extraire de beaux morceaux. Au reſte, quelque recherche que j'aie faite pour découvrir d'anciennes carrieres, il ne m'a pas été poſſible de retrouver des veſtiges d'aucune fouille. Ainſi, en même-temps que je vous indique une maſſe énorme de porphyre, je ne puis vous l'indiquer comme celle d'où les Anciens ont

tiré les différens morceaux qu'ils ont employés dans leurs édifices ou dans les ornemens de ces édifices.

Le porphyre eſt rare en Egypte comme vous le dites fort bien ; ainſi je penſe comme vous, que le porphyre eſt une pierre étrangere à l'Egypte, & qu'elle a été tirée de loin par les Egyptiens. Effectivement parmi les ruines des anciennes villes j'en ai rencontré rarement des fragmens. La pierre la plus commune qu'on trouve parmi ces ruines ou dans les conſtructions actuelles eſt le granit, & ſur-tout le granit roſacé ou bien le rougeâtre. Il eſt vrai, comme vous l'obſervez fort bien d'après la remarque de M. Deſmareſt, qu'il y a beaucoup de granits au milieu deſquels on trouve des taches de porphyre ; & je me rappelle bien d'avoir obſervé ſur certains granits égyptiens préciſément ce que M. Deſmareſt vous a fait voir ſur ces grandes urnes de la villa Medicis : ce qui me fait préſumer qu'il pourroit y avoir quelques veines de porphyre au milieu des maſſes de granit de la Thébaide ; & la petite étendue de ces veines pourroit expliquer pourquoi il ſe trouve ſi peu de monumens égyptiens qui ſoient de porphyre.

Ce qui me donne lieu de ſoupçonner d'ailleurs que ces veines ou filons de porphyre pourroient ſe trouver parmi les granits rouges ou gris de la Thébaide, c'eſt que d'eſpace en eſpace les maſſifs

ſont ſéparés par de ſemblables filons ou bandes de pierres, ou blanches comme du lait, ou noires comme du Jais. Les noires ont fourni certainement les baſaltes noirs que je regarde comme ceux de la plus belle eſpéce. Les pierres blanches ſont très-dures & ſe refuſent à tout travail. Elles ſont vitriſcentes, & parconſéquent ne peuvent être rangées ni parmi les marbres ni parmi les albâtres. Voilà tout ce que je puis vous dire ſur les carrieres de porphyre. Je paſſe maintenant aux monumens égyptiens que j'en ai trouvé en Egypte.

J'ai peu rencontré de monumens égyptiens fait de porphyre. Je ne me ſouviens pas d'avoir vu aucune ſtatue ni même aucun vaſe égyptiens faits de cette pierre; ainſi je n'ai pu y diſtinguer les caracteres que vous aſſignez aux différens ſtyles des Egyptiens. Je n'ai guere vu que des fragmens de colonnes de porphyre. Ces fragmens ſon aſſez communs, il y en a beaucoup dont on s'eſt ſervi pour conſtruire des tours qui d'eſpace en eſpace fortifioient les murailles de l'ancienne Alexandrie. Il me paroît que les murs de cette enceinte qu'on attribue gratuitement à Alexandre ou à ſes ſucceſſeurs, ſont au contraire un ouvrage des Sarraſins. Le ſtyle de conſtruction des Sarraſins y eſt trop marqué pour qu'on puiſſe en douter. Il eſt viſible d'ailleurs que ces murs ſont tellement formés de débris, ſoit de granit, ſoit de porphyre, qu'on n'en peut pas ſuppoſer une ſi grande quantité accu-

mulée du temps d'Alexandre dans une nouvelle ville. D'ailleurs les parties de ces murs où l'on trouve plus de ces fragmens ſont celles qui ſont plus voiſines de l'endroit où Strabon place le Regia. Il eſt donc probable que les Sarraſins trouvant les débris de ce ſuperbe édifice s'en ſont ſervis pour conſtruire ces enceintes. Car on ne peut pas ſuppoſer qu'en aucun temps on ait été en Arabie ou même dans la Thébaide chercher des fragmens pour des conſtructions qui paroiſſent faites à la hâte.

Voilà quatre pages pour vous, mon cher Abbé, permettez-moi une ligne pour moi, qui ſera courte : je ne veux que vous renouveller les aſſurances d'une eſtime & d'une amitié parfaite avec leſquelles je ſuis.

EXTRAITS

D'UNE CORRESPONDANCE

DE M. WINCKELMANN,

AVEC M. CLÉRISSEAU,

Pendant que cet Artiſte faiſoit ſes recherches d'Antiquités dans la partie méridionale de la France.

De Rome.

JE ne ſuis pas le ſeul étonné, mon Ami, de la réſolution que vous avez priſe de quitter Rome, où vous étiez, pour ainſi dire, naturaliſé par le long ſéjour que vous y avez fait. Pluſieurs de vos Amis en gémiſſent avec moi, & tous ſe perſuadent que vous reviendrez viſiter encore ces belles antiquités qui ſont notre étude & nos délices. Mais un de ceux à qui votre départ a fait le plus d'impreſſion, & que vous devinez ſans doute, c'eſt M. l'Abbé Farcetti; il craint que vous n'abandonniez le magnifique projet dont il vous a

chargé (1). Il s'imagine que c'eſt à Rome ſeulement qu'il eſt poſſible de compoſer dans ce ſtyle vraiment antique, qu'il dit que vous avez dérobé aux Anciens. Je ſuis là-deſſus fort de ſon avis; & le ſuperbe deſſin que vous lui avez remis de la *Spina antica*, qui fait partie de ſon projet,

(1) Ce projet devoit s'exécuter à Sala dans le territoire de Veniſe. M. l'Abbé Farcetti vouloit que ſon jardin, d'une grande étendue, repréſentât les débris de l'habitation d'un Empereur Romain, dans le ſtyle de la villa Adrienne aux environs de Rome. La grande route qui paſſoit effectivement au milieu de ſon terrein, auroit repréſenté les reſtes d'une route antique conſulaire, ornée de tous les monumens qui avoient coutume de les avoiſiner, tels que fontaines, ſtatues, inſcriptions, & un grand nombre de ſépultures & de ſarcophages. Cette route étoit bordée, dans une partie, par un canal de deux cents toiſes de longueur ſur lequel auroit été placé le pont triomphal.

Le *Spina antica* étoit un Stylobate continu de quatre-vingt toiſes de longueur terminé par deux obéliſques; une fontaine occupoit le milieu, & le reſte étoit garni de ſtatues, vaſes, trepieds, autels & autres fragmens antiques.

La ruine qui terminoit le point de vue de ſa maiſon à deux cents quatre-vingt toiſes d'éloignement, & dont le modele fut exécuté en liége de quinze pieds de longueur, repréſentoit les débris d'un monument triomphal immenſe, enrichi de fragmens antiques, figures, bas-reliefs, &c. Sa maſſe étoit de quarante toiſes de largeur ſur près de cent pieds de hauteur. A quelque diſtance de ce monument ſe trouvoient une Naumachie & un Amphithéatre. Le corps principal de ſa maiſon devoit former un ſuperbe Muſeum.

m'a paru plutôt le portrait d'un monument de l'antiquité qu'une compoſition dans le même genre. Je ſouhaite beaucoup pour vous & pour lui que l'air contagieux du moderne que vous allez reſpirer ne s'imprime point ſur vos nouvelles productions. . . . . .

Je revois toujours avec un nouveau plaiſir & même avec illuſion le grand modele de la ruine qui fera le point de vue de ſa maiſon. Il eſt d'une vérité parfaite, & votre Polichinel Napolitain a mis dans ſon exécution une préciſion & un eſprit admirables. L'Abbé Farcetti en eſt enchanté. Il me charge de vous recommander encore de pourſuivre un projet ſi bien commencé, & de lui envoyer le plutôt poſſible la route conſulaire & le pont triomphal qui y conduit. Vous avez ſans doute reçu le plan général de ſon territoire qu'il vous a adreſſé. Il brûle de mettre le tout à exécution, & vous ne pourrez vous diſpenſer d'y veiller vous-même; il y compte beaucoup. . .

Savez-vous que je regrette plus que jamais de n'avoir pas profité de votre ſéjour ici pour aller examiner & fouiller enſemble dans les débris de la Paleſtrine. Je n'ai guere de foi à ce qu'en ont dit différens Auteurs & ſur-tout Montfaucon. Et ce Laurentum de Pline (1) que je voulois auſſi re-

(1) Le projet de M. Winckelmann étoit de faire des fouilles à l'emplacement qu'occupoit ce Laurentum, dont les

voir & ſur lequel vous auriez pu m'aider beaucoup. Je ne l'ai point fait : voilà comme on deſire toujours ce qu'on ne ſauroit accomplir. . . .

Mes affaires & ſur-tout mes facultés m'empêchent de me joindre à vous, au moins pour le moment. J'aurois le plus grand plaiſir à travailler de concert aux recherches que vous allez faire en France. Je deſire que vous ne ſoyez point arrêté par mille obſtacles, & que vous trouviez quelqu'encouragement parmi vos compatriotes. Ne manquez pas de m'envoyer la deſcription bien circonſtanciée des monumens que vous trouverez, & de ce qui vous arrivera d'intéreſſant dans vos voyages. . . . . .

Je ne ſaurois trop vous remercier de la deſcription que vous avez bien voulu me faire de vos heureuſes découvertes à Arles & à St Chamas. Je fais grand cas de l'inſcription que vous m'en avez envoyée. La maniere exacte dont vous me l'avez retracée me mettra à même de faire différentes obſervations ſur le motif & la date de ce monument ſingulier. Je deſirerois voir toujours auſſi clair dans les différens deſſins que pluſieurs perſonnes & même des Artiſtes m'ont envoyés pour avoir des interprétations. Tout eſt intéreſſant lorſqu'il

---

fondations exiſtent encor ; & de réfuter les plans qu'en ont donné Félibien & Serlio, leſquels n'ont aucun caractere de l'antiquité.

s'agit de mettre sous les yeux un monument de l'antiquité; on ne doit absolument rien omettre, rien négliger. Ce qui paroît le moins essentiel à un demi Savant, peut fournir de grands moyens à un Observateur éclairé. Un pont d'une seule arche avec un arc de triomphe à chaque extrémité, & d'un style grec, est à coup sûr un monument très-rare, & qui mérite la plus grande attention, fut-il même d'une exécution négligée. Cette inscription trop mutilée du temple de Bacchus à Arles me chagrine beaucoup; mais il faut qu'elle soit bien indéchiffrable puisque vous y avez renoncé. . . . . .

Votre début est vraiment superbe, & vous me donnez la plus haute idée de cette sépulture antique aussi à Arles, où vous avez retrouvé une quantité de sarcophages dans le désordre, dites vous, le plus pittoresque. Je voudrois déja que vous fussiez à Nîmes pour savoir si vous y serez aussi heureux. . . . . .

Ces beaux fragmens de marbre de Paros trouvés encore à Arles demandent l'examen le plus scrupuleux pour savoir à quel monument ils ont pu appartenir originairement. C'est déja beaucoup d'avoir découvert que la décoration du théatre qu'ils forment actuellement est du temps de la décadence. J'en ai souvent rencontré de pareils qui étoient fort éloignés de leur premier usage & qui ont donné lieu à de grandes mépriſes que le

le temps & l'impreſſion avoient accréditées. Quelles conſéquences un homme même fort inſtruit peut-il tirer ſur les deſſins de pareils monumens qui ne ſeroient pas faits avec cette recherche ſcrupuleuſe que vous y avez miſe & auxquels on n'auroient pas joint toutes les obſervations d'un homme très-verſé dans l'examen des antiquités. Elles ne pourroient être que fauſſes, & telles que nous en découvrons tous les jours dans des Auteurs fort eſtimables, mais qui n'en ont pas moins erré pour n'avoir pas vu par eux-mêmes, ou pour n'avoir pas examiné aſſez long-temps les monumens dont ils ont fait les deſſins & donné des deſcriptions. . . . . .

Je penſe que vous ſerez content des corrections & augmentations que j'ai faites à mon *Hiſtoire de l'Art*, qui a été ſi mal traduite. Je n'ai point négligé vos obſervations, & j'eſpere que vous m'en ferez de nouvelles.

Je verrai avec le plus grand plaiſir les deſſins que vous avez faits du pont du Gard, de l'arc de triomphe & du petit tombeau de St Remi. Ce ſont trois monumens de genre différent qu'il étoit eſſentiel de connoître avant de paſſer plus loin.

Vous allez donc être obligé de refuter différens Auteurs qui ont mal placé leur zele & trompé la confiance du public. Courage, mon Ami, c'eſt un ſervice eſſentiel à rendre aux Arts que de les affranchir de ces regles prétendues, de ces autorités

ſuppoſées dont quelques livres anciens & reſpectés les ont chargés. L'entrepriſe eſt hardie, j'en conviens, elle vous ſuſcitera des ennemis, la foule des demi Savans s'élevera contre vous. C'eſt à votre fermeté & à votre exactitude à en triompher. Il eſt dangereux d'établir un nouveau ſyſtéme; mais il ne peut qu'être glorieux pour vous, & vraiment utile de montrer la vérité. Je l'ai trouvée, ainſi que vous, tant de fois déguiſée dans les portraits où les deſcriptions des monumens de l'antiquité, que je ſuis maintenant d'une incrédulité parfaite. Je n'ajoute foi qu'à ce que j'ai vu moi-même & examiné pluſieurs fois avec la plus grande attention. Je dis pluſieurs fois, car une ou deux ne ſont pas ſuffiſantes. J'écris autant qu'il m'eſt poſſible mes obſervations en préſence de l'objet qui les fait naître; & ſi j'en fais quelques autres, j'ai grand ſoin de retourner pour en faire la comparaiſon. Je ne les publie enfin que lorſqu'il ne me reſte plus le moindre doute. J'engage même encore beaucoup ceux qui les liſent à ne m'en croire qu'après avoir examiné eux mêmes, s'il leur eſt poſſible; ſur-tout lorſqu'ils veulent fonder quelque raiſonnement, ou bien établir quelque principe important. . . . . .

Aſſez de gens ont effleuré la ſcience des antiquités, mais très-peu l'ont approfondie, parce que l'un eſt incomparablement plus difficile & plus pénible que l'autre. On a beaucoup d'obli-

gation ſans doute au Comte de Caylus de s'en être occupé aſſez ſérieuſement. Si la multiplicité des objets qu'il a traité l'a empêché de les fouiller plus avant; au moins a-t-il toujours formé le ſouhait que des gens très-éclairés dans l'Architecture & dans l'Antiquité allaſſent vérifier & détailler les différens monumens qu'il cite dans ſes mémoires.

Vous remplirez ſon vœu, mon Ami, ſi vous les donnez au public avec des interprétations bien fondées; & vous êtes aſſurément plus en état que perſonne de les faire d'après les études immenſes & ſuivies que vous avez raſſemblées des fragmens de la belle antiquité (1). . . . . .

Combien j'ai de regrets, mon Ami, que vous ne ſoyez pas arrivé à Nîmes avant la reſtauration qu'on a faites des anciens bains. Vous auriez pu faire voir ce monument en entier d'après tout ce qui en reſtoit. Maintenant il vous ſera preſ-

(1) M. Cléríſſeau pendant un ſéjour de vingt années en Italie avoit raſſemblé vingt volumes de deſſins qu'il avoit faits lui-même ſur les lieux d'après l'antique. Ce ſont ces portefeuilles dont Sa Majeſté l'Impératrice de Ruſſie vient de faire l'acquiſition, & dont Elle a été ſi ſatisfaite, qu'Elle a chargé cet Artiſte de pluſieurs grands projets; entr'autres une porte triomphale qu'Elle doit faire élever en marbre avec la plus grande magnificence, & dont M. Cléríſſeau vient d'envoyer un modele précieuſement exécuté.

qu'impoſſible. Oh ! barbarie ! on a détruit ces reſtes précieux, on a renverſé avec la poudre ces maſſes anciennes que le temps même avoit reſpectées; & pourquoi? pour les revêtir à la françoiſe. La fureur de détruire l'emporte encore ſur celle de faire de nouvelles conſtructions. Nation frivole ! change à ton gré tes productions légeres, mais laiſſe au moins ſubſiſter des beautés que tu ne veux point imiter. Pardon, mon Ami, mais je ne puis m'empêcher de gémir ſur ce malheur trop fréquent que nous rencontrons par-tout & qui empoiſonne le plaiſir que nous avons à fouiller dans la nuit des temps. La peine, la fatigue ne ſauroient nous décourager, mais l'ignorance aveugle eſt notre plus cruel fléau. . . . . .

Je n'aurois jamais penſé que la France poſſédât tant de monumens, non-ſeulement vous en avez trouvé un grand nombre, mais ils ſont tous variés & très-intéreſſans. Je vous aurai l'obligation de m'avoir fait voyager, pour ainſi dire, avec vous dans ces pays, en m'envoyant des deſcriptions auſſi détaillées de tout ce que vous y avez vu. Je deſire toujours vous aller joindre pour être à même de diſcuter ſur ces belles antiquités, & vous être de quelqu'utilité, s'il m'eſt poſſible, dans le projet que vous avez formé de donner toutes vos recherches au public. Ce ſera faire jouir vos Compatriotes de leurs propres richeſſes, & je ne doute point qu'ils n'accueillent favorable-

ment un pareil ouvrage (1). Ces monumens ſe mutilent tous les jours, & c'eſt arrêter les ravages du temps que d'en donner un portrait fidele accompagné d'une reſtauration appuyée ſur leurs débris. Je ne ſais par quelle fatalité les inſcriptions qui ſont les piéces les plus authentiques & les plus néceſſaires pour l'hiſtoire des monumens, ſe trouvent preſque toujours plus dégradés que le reſte des édifices. Quel dommage que celle de cet Arc d'Orange, dont vous avez été ſi content, ne puiſſe nous apprendre à quelle époque & dans quel temps un ſi beau monument fut bâti.

Je hazarderai quelques conjectures ſur les ornemens, les bas reliefs & les bronzes dont il étoit revêtu, mais je ne veux rien conclure que je ne ſois avec vous, & que je n'aie ſous les yeux au moins les grands deſſins que vous en avez faits.

Je travaillerai auſſi de tout mon pouvoir à retrouver le reſte de l'inſcription dont vous avez découvert une partie entiere à l'égliſe appellée la *Madonna della via* à Vienne en Dauphiné; mais ce qui manque eſt ſi conſidérable que je ne vous réponds de rien. . . . . .

(1) En effet, M. Cléríſſeau a publié la premiere partie des Antiquités de Nîmes, & le Public paroît deſirer la continuation de ce bel ouvrage.

J'ai peine à concevoir le courage que vous avez eu pour travailler à la recherche du Proſcenium du Théatre d'Orange. Il faut que vous y fuſſiez attaché d'une maniere opiniâtre pour n'être point rebuté par les peines & les fatigues, & ſur-tout par le ſpectacle affreux que les priſons qui engagent ce monument vous renouvelloient ſans ceſſe. Vous avez bien raiſon de dire que vous l'avez fait pour votre propre ſatisfaction ; car perſonne, non, mon Ami, perſonne ne voudra apprécier tout le mérite d'un travail auſſi rébutant & auſſi difficile. Mais il faut convenir que le réſultat en eſt des plus utiles & des plus curieux. Rien ne nous a encore atteſté auſſi ſûrement la maniere dont les Anciens décoroient cette partie de leur théatre. Ce monument avoit depuis long-temps de la célébrité; pluſieurs Auteurs en ont parlé ; quelques-uns le donnent pour un cirque. M. Pireſque, ſi connu par ſon zele & par ſon amour pour l'antiquité, avoit auſſi fait faire différens deſſins des antiquités d'Orange ; mais ils étoient ſi peu exacts qu'en les comparant même entr'eux, aucuns ne ſe rencontroient. . . . . .

Vous allez donc vous fixer à Paris. Je ſouhaite que vous y ſoyez content. Je me ſuis cependant engagé à vous renouveller les complimens de M. l'Abbé Farcetti, & ſur-tout la prédiction qu'il vous a faite avant votre départ de Rome, que vous reviendrez bientôt, après avoir eſſayé vai-

nement de vous fixer en France. Nous nous ſommes rencontrés dans la belle chambre que vous avez peinte au Pere le Sueur (1), habitée maintenant par le Pere Jacquet. Jugez ſi nous avons parlé de vous & en bonne part ? Je deſirerois beaucoup que vous euſſiez occaſion d'en exécuter une pareille à Paris ; elle vous feroit ſûrement honneur ; & ce genre pittoreſque y produiroit encore plus d'effet qu'ici à cauſe de ſa rareté.

J'ai fait part de toutes vos lettres à notre Ami le Conſeiller Reifſtein, qui ne les a jamais trouvées trop longues, quoique vous vous en

(1) Cette chambre qui eſt une des curioſités de Rome, repréſente l'intérieur d'un temple antique ruiné, dans lequel on ſuppoſe qu'un Hermite a fixé ſon domicile. M. Clériſſeau n'en a point exécuté ici dans ce ſtyle, peu connu en France. Mais nous avons de lui deux ſallons qu'il a décorés régulièrement en Arabeſques pour M. de la Reiniere, Directeur général des Poſtes. Le premier dans ſon ancienne maiſon, rue Grange-Bateliere : la peinture d'hiſtoire eſt de M. Peiron, Penſionnaire du Roi. Le ſecond dans ſa nouvelle maiſon ſur les champs Eliſées, dont la peinture d'hiſtoire eſt de M. le Chevalier Pouſſin.

M. Clériſſeau vient auſſi de faire conſtruire le Gouvernement de Metz par les ordres de M. le Maréchal de Broglie. Ce bâtiment, très-conſidérable, porte un caractere de grandeur & de ſimplicité qui tient beaucoup de l'antique. Cet Artiſte eſt d'ailleurs fort connu par ſes tableaux de ruines dans le ſtyle antique ; ils ſont très-recherchés à Londres, où il y en a un grand nombre.

excuſez ſouvent. Il vous eſt ſinguliérement attaché, & vous prie, ainſi que moi, de ne point négliger d'écrire à vos Amis, quand même vous n'auriez pas de deſcription d'antiquités à leur envoyer.

A M. WILLE.

LETTRE I.

Naples, le Avril 1758.

J'AI reçu, mon cher Ami, votre lettre à Naples, où je desirerois pouvoir vous embrasser. Je voudrois répandre toute mon ame dans cette lettre pour vous exprimer tout ce qu'elle sent, & pour vous rendre le plaisir inexprimable que je goûte, dont l'amitié n'a peut-être jamais fourni d'exemple. O mon Ami! dont les sentimens honorent l'humanité, & qui savez ajouter un nouveau prix à la plus noble des vertus humaines! comment pourrai-je vous répondre? Comment puis-je accepter le présent que vous m'offrez? Fier d'avoir pour patrie une contrée qui produit de pareils Amis, & sur-tout celui que mes yeux n'ont jamais vu, je m'éleve moi-même en pensant à des ames si dignes de leur divin prototype, & je commence à avoir quelque sentiment de mon propre mérite, puisque mes Amis veulent bien m'en faire appercevoir. Mais foible & dénué de tous moyens, mon insuffisance me laisse dans la confusion; & quoique j'entrevoye quelque possibilité de faire connoître

un jour à notre patrie commune combien elle doit s'honorer de deux hommes que leur maniere de penſer éleve ſi loin au-deſſus des Grands de la terre, je n'en ſuis pas moins impatient, parce que pour remplir cette tâche il me faut encore bien du temps, & qu'alors même il ne ſera pas digne du ſujet.

O! mon Ami, à qui un ſecret penchant m'a lié ſous un ciel éloigné, je vous ai ſouvent écrit, au commencement de notre commerce épiſtolaire, avec toute la confiance que l'amitié peut inſpirer; & c'étoit là le ſeul motif qui me déterminoit quelquefois à vous parler des circonſtances dans leſquelles je me trouvois alors, & dont aucun grand de la terre ne fut touché.

Je paroiſſois abandonné de tout le monde; mais l'homme eſtimable à qui je puis donner avec juſtice le nom de Pere & d'Ami (1), & par qui j'ai obtenu de Sa Majeſté le ſecours foible, mais ſuffiſant à mes beſoins, a encore penſé à moi malgré les grands malheurs qui affligent la Saxe; & je me ſuis vu en état de faire le voyage de Naples. J'ai paſſé plus d'un mois à Portici, où l'on a dépoſé les Antiquités trouvées à Herculanum; & je compte retourner dans huit ou quinze jours à Rome, d'où je me propoſe de vous écrire plus au long. Votre lettre a été lue & beaucoup admirée par un des plus

(1) Le Pere Rauch, Confeſſeur du feu Roi de Pologne.

eſtimables & des plus grands hommes dont notre nation puiſſe s'honorer, ſavoir, M. le Comte de Firmian, Miniſtre Plénipotentiaire de l'Empereur à Naples; & S. E. m'en a demandé une copie.

Vous voyez donc, mon Ami, que je ne me trouve pas dans le beſoin. Cependant je ne vous renvoye pas le préſent que vous m'avez fait; je le garderai juſqu'à ce que celui de qui je le tiens en diſpoſe; & comme je ne veux pas bleſſer votre généreuſe modeſtie, je ne vous ajouterai plus rien ſur cet article.

Le noble Fuesſli vous fera parvenir cette lettre; la moitié de mon cœur s'épanouit quand je penſe au plaiſir de le voir. Mais pour toi, mon Ami, comme je ne trouve point de termes pour exprimer mes ſentimens, contente toi du ſouvenir d'avoir fait une belle action, & attend des autres ce que mon impuiſſance ne me permet pas de faire moi-même. Je ſuis pour la vie.

P. S. Que ma lettre (1) devienne ton ouvrage. je vous en laiſſe tout le ſoin. Je voudrois bien n'avoir pas fait ſavoir au Prince Electoral que je me propoſois de lui dédier cet ouvrage, afin de pouvoir le dédier à l'Académie elle-même. Mais puiſque la choſe eſt ainſi, je tâcherai à en faire l'épître

(1) La Lettre adreſſée à M. de Berg, qui a pour objet l'influence du ſentiment ſur la Beauté dans l'art, &c.

dédicatoire auſſi courte, auſſi noble & auſſi digne de nous qu'il ſera poſſible. Il ne faut jamais faire ſentir aux Princes qu'en leur dédiant un ouvrage, il nous en revient plus d'honneur qu'à eux.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 14 Juin 1760.

M. Mengs, qui depuis quelque temps eſt ici de retour de Naples, me charge de le rappeller dans votre ſouvenir. Il demeure actuellement à la villa du Cardinal (Alexandre Albani), où il ſe prépare à peindre à freſque le plafond de la galerie. Le champ du milieu repréſentera Apollon avec les neuf Muſes de grandeur naturelle. Je voudrois que vous fuſſiez ici pour voir travailler cet Artiſte à ſes grands cartons. Raphaël n'a rien produit qui puiſſe y être comparé; & l'on peut dire que ce Peintre n'a pas donné à ſes ouvrages tout le fini que Mengs donne aux ſiens. Le plafond de M. Mengs dans l'égliſe de St Euſébe, pareillement à freſque, a ſurpris tous ceux qui l'ont vu : il ſemble que ce ſoit une production magique !

Mon amitié avec ce grand Artiſte ſe reſſerre de plus en plus; & tous nos entretiens ne roulent que ſur l'art, mais c'eſt toujours en italien que nous en parlons. J'ai commencé à travailler à une traduction italienne de mon *Hiſtoire de l'Art*, que le Cardinal veut faire imprimer à ſes frais.

Je me porte bien, je ſuis content, & je deſire que vous ſoyez auſſi heureux que moi. En écrivant par le prochain courier à M. de Stoſch, j'y joindrai une lettre pour le noble Fuesſli.

Je ſuis pour la vie.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 28 Janvier 1764.

Ce n'eſt qu'avant hier que j'ai eu le plaiſir de voir ici M. Weirotter, qui m'a remis en même-temps votre cher & précieux préſent, qui m'a été d'autant plus agréable que je deſirois beaucoup de poſſéder quelques-uns de vos incomparables ouvrages. Mais je ne puis vous donner en retour que du billon pour de l'or; par exemple, mon *Hiſtoire de l'Art*, que M. Fuesſli vous fera parvenir, & où vous trouverez votre nom plus dignement placé que ci-devant, à la fin de la pré-

face. Vos trois admirables gravures, qui surpassent tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, ont nécessairement dû m'inspirer le desir de posséder tous vos autres ouvrages. Je les placerai au-dessus de mon bureau, pour les avoir toujours devant les yeux comme des productions du génie de mon Ami.

M. Weirotter m'a fait en même-temps présent de ses ouvrages que je place parmi les meilleures productions en ce genre. Quoique pendant le premier mois de son séjour à Rome il ait paru ne pas attacher une grande importance à mon amitié, peut-être à l'imitation des jeunes François, je pourrai néanmoins lui être utile en plusieurs occasions, & je lui prouverai toujours mon zèle & mon estime, ainsi que je l'ai déja fait relativement à ses études hors de la ville de Rome aux maisons de campagne de mon Maître; ce jeune Artiste fera honneur à sa patrie.

J'ai maintenant établi pour toujours ma demeure à Rome, & le ciel ma accordé au-delà du nécessaire; de sorte que je puis oublier pour jamais la Saxe & ma patrie; l'envie de revoir ce pays m'est même tout-à-fait passée depuis la mort du feu Electeur. De maniere que je me trouve enfin en-

(1) M. Weirotter étoit un excellent Païsagiste allemand. Ses gravures à l'eau-forte sont très-estimées. Cet habile Artiste est mort fort jeune.

tiérement libre de tous mes engagemens avec la cour. Le mois de Mai dernier j'ai été nommé Préſident des Antiquités du Pape, & il plut à Sa Sainteté de ſe faire lire, à la campagne où je me trouvois alors, un paſſage de mon grand ouvrage italien.

M. Mengs qui ſemble avoir renoncé à la réſolution qu'il avoit priſe de paſſer en Angleterre (1), travaille à deux plafonds à la fois, dont le petit, qui eſt dans la chambre de la Reine mere, repréſente l'Aurore, mais de quelle maniere, c'eſt ce que je ne puis pas dire. Le grand plafond, qui eſt dans la ſalle d'audience, a pour ſujet l'Apothéoſe d'Hercule en ſoixante figures de grandeur naturelle, avec quelques autres objets. Il ne doit plus ſonger à l'Angleterre, puiſqu'il dit que le Roi, qui lui témoigne beaucoup de bonté, lui a promis que lorſque ce travail ſera fini il lui laiſſera la liberté de retourner à Rome, en conſervant une partie de ſa penſion, pour y travailler pour Sa Majeſté. Il eſpere que ces plafonds ſeront achevés dans un an; ſon retour paroît même ſi aſſuré qu'il a déja fait partir ſa femme, qui eſt arivée ici il y a environ deux mois.

---

(1) Quatre grands Seigneurs Anglois du nombre deſquels étoient le Duc de Portland & le Comte de Richemond, avoient cherché à attirer M. Mengs en Angleterre, en lui propoſant des avantages conſidérables.

Dans la premiere lettre que je lui écrirai je me plaindrai du ſilence qu'il garde avec vous; s'il n'a pas reçu votre préſent, il en ſera bien inquiet. Je vous communiquerai ſur le champ ce qu'il m'aura répondu.

Je ne ſais ſi vous avez vu le petit ouvrage que j'ai dédié à M. de Berg, l'objet en eſt l'influence du ſentiment ſur la Beauté de l'Art, & de la maniere de l'enſeigner.

Si vous avez occaſion de voir M. le Comte de Caylus & M. l'Abbé Barthelemy, je vous prie de les ſaluer de ma part; mais ſur-tout n'oubliez pas de dire mille choſes pour moi à Madame Wille & à M. votre fils, que je me flatte de voir un jour à Rome.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 10 Octobre 1764.

Il y a quelques jours que M. de Schlaberndorf & ſon eſtimable Compagnon de voyage ſont arrivés ici, & m'ont remis votre chere lettre avec les deux admirables gravures. Vous êtes un Mengs dans votre art; & il ſera difficile de vous ſurpaſſer

ſer l'un & l'autre dans votre talent. Je placerai ces morceaux avec ceux que j'avois déja au-deſſus de mon bureau, autour du portrait de l'Ami à qui, ainſi qu'à M. Fuesſli, je dois plus de reconnoiſſance qu'au reſte des hommes; afin d'avoir toujours devant les yeux ſes précieux ouvrages.

Les deux Voyageurs que vous m'avez adreſſés éprouveront les effets de votre lettre, ſans laquelle, malgré tout leur mérite, j'aurois été peu diſpoſé à leur donner mon temps; parce que l'expérience m'a appris combien il y a peu de perſonnes qui ſoient dignes de ce ſacrifice. M. de Berg ne m'a pas écrit une ſeule fois depuis la réception de l'ouvrage que je lui ai dédié; de ſorte que j'ignore encore de quelle maniere il a reçu cette marque de mon amitié. J'aurois beaucoup deſiré d'apprendre votre aprobation ſur mon *Hiſtoire de l'Art.* Si vous n'avez pas encore reçu cet ouvrage par le Libraire, je ne ſais alors d'autre moyen de vous le faire avoir que de le demander à nos Amis en Suiſſe.

Je vous ai écrit le courier dernier par la même voie qu'aujourd'hui, ſavoir, par le paquet du Nonce, pour vous prier d'engager la perſonne qui s'occupe à traduire ma premiere *Lettre ſur les découvertes d'Herculanum*, à ſuſpendre ce travail juſqu'à ce que je lui ai fait paſſer des corrections & des additions pour cet ouvrage, ainſi qu'une ſeconde lettre que je viens de publier ſur

les mêmes découvertes, afin qu'il puiſſe la donner en même-temps; ce qui eſt d'autant plus néceſſaire que je crois que celle-ci eſt bien plus intéreſſante que la premiere. Je recommande de nouveau à vos ſoins cette affaire, & vous prie de me répondre par deux lignes. Je préſente mes reſpects à Madame Wille, & ſalue M. votre fils, à qui je déſire pouvoir prouver un jour combien j'eſtime ſon digne pere. Je ſuis pour la vie.

LETTRE V.

Au même.

Rome. . . . .

Il y a déja quelque temps que je vous ai écrit par le paquet du Cardinal Paſſionei, ſans que j'aie reçu la moindre réponſe de votre part. Je vous ai envoyé un paſſage de mon *Hiſtoire de l'Art*, ſavoir, une deſcription de l'Apollon, autant que j'ai pu l'extraire de cet ouvrage. Je vous écris aujourd'hui par la même voie, pour que notre correſpondance ne vous devienne pas couteuſe; & ſi vous avez un quart d'heure à me donner vous pouvez me faire parvenir vos lettres, ſans aucuns frais, dans le paquet de ce Cardinal...

M. Mengs, qui me charge de bien de choſes

pour vous, a fini ſon plafond à freſque dans l'égliſe de St Euſébe, & vient de commencer deux tableaux d'autel pour la chapelle du magnifique palais du Roi de Naples à Caſerte. Chaque tableau doit lui être payé ſix cens ſéquins.

Je n'ai reçu que depuis peu le ſecond volume des Recherches d'Antiquités du Comte de Caylus. Je ſuis ſurpris que ce Seigneur n'ait aucun correſpondant à Rome qui puiſſe lui donner quelques avis; ce que j'ai eu lieu de préſumer en voyant la premiere planche des Antiquités grecques. Il s'en eſt trop rapporté au jugement de celui (1) qui en a fait le deſſin; mais il auroit dû ſavoir juſqu'où vont les connoiſſances de cet homme. Cette ſtatue, qui a donné occaſion au Comte de Caylus de faire une ſavante diſſertation, ſe trouve déja depuis pluſieurs années au Capitole, où elle a été portée de Tivoli avec pluſieurs autres morceaux de la villa Adrienne. Cette circonſtance ne ſignifie rien; mais quand on lui dira & pourra prouver que cette ſtatue n'eſt pas l'ouvrage d'un des plus anciens Artiſtes Grecs, mais au contraire d'un des plus médiocres qui fleurirent peu de temps avant la chute de l'Art, c'eſt-à-dire du temps d'Adrien, alors ce qu'il y a de meilleur dans ſon livre tombera par terre. Car c'eſt une ſtatue qu'Adrien a fait faire dans le goût du ſtyle égyptien. Il y en a encore ici d'autres

(1) M. Sally, Sculpteur du Roi.

de la même eſpece. Je ne pourrai pas m'empêcher de relever ces mépriſes dans mes écrits, mais ce ne ſera que par deux mots en paſſant. Il n'eſt pas poſſible d'écrire ſur cette matiere hors de Rome ſans tomber dans quelque bévue. Si M. le Comte de Caylus deſire de ſavoir la vérité, je ſuis diſpoſé à lui donner les éclairciſſemens néceſſaires. Je crois que cette ſtatue ſe trouvoit déja dans le *Muſeo Capitolino*; je n'en ſuis cependant pas bien certain, & je n'ai pas pour le moment cet ouvrage ſous la main. Mais ſi cela eſt, & ſi l'on y donne cette ſtatue pour un des plus anciens ouvrages grecs, cela ne prouveroit rien; car M. de Caylus doit ſavoir, ſi cela ne lui eſt pas encore connu, que l'Auteur de ce livre, quoique Cuſtode du Vatican, étoit un vrai pédant & un pauvre ignorant dans la connoiſſance de l'Art. Il n'y auroit même aucun honneur à faire la critique de ce livre. Mais que cela néanmoins reſte entre nous, quoique je puiſſe le prouver toutes les fois & quand on le voudra.

Si vous avez occaſion de voir M. d'Hauterue, qui, à ce que je crois, demeure chez M. le Marquis de Croixmare, je vous prie de lui dire mille choſes de la part de M. Mengs & de la mienne. Les circonſtances dans leſquelles il ſe trouve nous affligent beaucoup. Je ſuis pour toujours.

NOTICE

De ce qu'il y a de plus intéreſſant à voir à Rome, donnée par M. Winckelmann, en 1766, à MM. Uſteri & Von Mecheln, ſes Amis.

VILLA.

Mattei.

Il Soſtegno di una ſtatua (la quale però manca) che conſiſte di un panno gettatovi e di una ſpada che vi è appeſa.

La Muſa tragica Melpomene communemente chiamata Livia, ed incontro ad eſſa la Muſa comica Talia, la quale ſi riconoſce al ſuo panneggiamento coſtante ed uniforme in tutte le ſue figure.

VILLA.

Mattei.

Le Support d'une ſtatue (laquelle manque par conſéquent) conſiſtant en une draperie & une épée qui s'y trouve poſée contre.

Melpomene ou la Muſe tragique, communément appellée *Livie Auguſte*; & vis-à-vis d'elle celle de Thalie ou de la Muſe comique, laquelle ſe reconnoit à ſa draperie, qui eſt toujours la même dans toutes ſes figures.

La Testa colossale di Plotine.

Una gran Cassa sepolcrale con le figure delle nove Muse, che vi si distinguono con attributi, particolari.

Villa Casali, vicina à Villa Mattei.

Una bellissima Statua di Antinoo, raffigurato da Bacco.

Villa Farnese.

La più bella Statua di Esculapio che sia a Roma.

Bella Statua di Giunone.

La Statua di un Giovine in atto di legarsi il diadema intorno al capo, che sta sopra la balustrata.

Due Stanze sotteranee del pallazzo de' Cesari, nelle quali vedesi il soffito dipinto.

La Tête colossale de Plotine.

Un grand Cénotaphe avec les figures des neuf Muses, qu'on reconnoît à leurs différens attributs.

Villa Casali, proche de la Villa Mattei.

Une très-belle Statue d'Antinous, sous la figure de Bacchus.

Villa Farnese.

La plus belle Statue d'Esculape qui soit à Rome.

Une belle Statue de Junon.

La Statue d'un jeune homme se ceignant le front d'un diadême, qui se trouve placée sur la balustrade.

Deux Salles souterraines du palais des Césars, dont le plafond est peint.

Villa Negroni.

Nell'Orto.

Due Statue ſedenti, l'una d'un Senatore, l'altro del Comico Poſſidippo, col ſuo nome ſul Zoccolo.

Due Cariatide col capo calato.

Un Mercurio con la lira a' piedi.

La Statua di un' Auriga ne' giuochi Circenſi, nel riſarcirla trasformata in un Giardiniere a cagione del coltello fermato ſotto le faſcie del ſuo corpo.

Quatro Baſſorilievi compagni.

Nell Palazzo.

Due Statue di donne egregiamente panneggiate.

La Statua di un' Apollo giovane con la teſta di ritratto.

Villa Negroni.

Dans le Jardin.

Deux Statues aſſiſes, l'une d'un Sénateur, l'autre de l'Acteur comique Poſſidipe, dont le nom ſe trouve ſur le ſandale.

Deux Caryatides qui ont la tête baiſſée.

Un Mercure ayant une lyre à ſes pieds.

La Statue d'un Conducteur de char aux jeux du Cirque, laquelle en la reſtaurant a été changée en celle d'un Jardinier, à cauſe du couteau attaché ſous les écharpes qui entourent ſon corps.

Quatre Bas-reliefs de même grandeur.

Dans le Palais.

Deux Statues de femme dont la draperie eſt fort belle.

La Statue d'un jeune Apollon avec une tête de portrait.

Una Figurina di Pallade col fulmine in mano.

La Teſta di un Paride.

Due belli Amorini che ſcherzano.

Villa Ludovici.

Nell'Orto.

Una Statua Senatoria col nome dello Scultore greco Zenone ſcolpito nel lembo del panneggiamento.

Una Figurina d'Iſide ſenza teſta, che poſa un piede ſopra una nave.

La belliſſima Teſta coloſſale all' ingreſſo della villa.

Nel Pallazzo.

Una bella e conſervatiſſima Statua di Apollo il Paſtore, che ſi riconoſce al pedo paſtorale.

Un Baſſorilievo che repreſente Elena e Paride nel atto d'imbarcarſi.

Une petite Figure de Pallas armée de la foudre.

La Tête de Paris.

Deux beaux petits Amours qui jouent.

Villa Ludoviſe.

Dans le Jardin.

Une Statue de Sénateur avec le nom de Zenon, Sculpteur Grec, ſur le bord de la draperie.

Une petite Figure d'Iſis, ſans tête, ayant le pied ſur un navire.

La belle Tête coloſſale qui ſe trouve à l'entrée de la villa.

Dans le Palais.

Une belle Statue & très-bien conſervée d'Apollon Berger, qui ſe reconnoît à ſa houlette.

Un Bas-relief repréſentant Hélene & Paris, au moment où ils vont s'embarquer.

La più bella Statua di Marte che esiste.

Il bel Gruppo di Fedra e d'Ippolito.

Nel Palazzino.

Due Soffitti dipinti da Guercino.

Una bella Testa di Giunone per la scala.

Paesi dipinti nel fregio di una stanza, di Domenichino.

Villa Papa Giulo, fuori la porta del Popolo.

Bei Stucchi copiati dall'antico dal Vignola.

Un gran Sfinge in granito rosso.

Achille e Pentesilea in una cassa Sepolcrale.

La Villeta Spada sul Palatino.

Una Loggia dipinta da' Scolari di Raffaello.

La plus belle Statue qui existe de Mars.

Le beau Grouppe de Phedre & d'Hypolite.

Dans le petit Palais.

Deux Plafonds peints par le Guerchin.

Une belle Tête de Junon, dans l'escalier.

Païsages dans les frises d'une salle, peints par le Dominiquin.

La Villa du Pape Jules, hors de la porte du Peuple.

Des beaux ouvrages en stuc copiés d'après l'antique par Vignole.

Un grand Sphynx de granit rouge.

Achille & Pentesilée sur un Cénotaphe.

La Villa Spada, sur le Mont Palatin.

Une Galerie peinte par les Disciples de Raphaël.

La Villeta Ogliati fuori la Porta Pinciana.

Stanze dipinte dalla ſcula di Raffaello.

L'Orto dietro il Palazzo Farneſe.

Un belliſſimo Bacco più grande del naturale appogiato ſopra il ſuo génio.

Due belle Veneri con teſte di ritratto.

Un Iſide di marmora bigio.

Mercurio che abbraccia una fanciulla.

L'Orto Pontificio ſur Quirinale.

La Statua ſedente di Giunone che alatta Ercole.

Una bella Muſa.

Villa Aldobrandini.

La Pittura antica, detta la Nozze Aldobrandine.

Belli Baſſorilievi.

La Villa Ogliati hors de la Porte Pinciana.

Des Salles peintes par l'Ecole de Raphaël.

Le Jardin derriere le palais Farneſe.

Un très-beau Bacchus d'une grandeur au deſſus de la naturelle, appuyé ſur ſon génie.

Deux belles Vénus avec des têtes de portrait.

Une Iſis de marbre gris. (*bigio*).

Un Mercure qui embraſſe une jeune fille.

Le Jardin Pontifical ſur le Mont Quirinal.

La Figure de Junon aſſiſe & donnant le ſein à Hercule.

Une belle Muſe.

La Villa Aldobrandine.

Le Tableau antique, appellé la Noce Aldobrandine.

Des beaux Bas-reliefs.

PALAZZI.

Pallazzo Vaticano.

La Capella Siſtina dipinta da Michaele Angelo Buonaroti, a riſerva delle pareti dipinte da Pietro Perugino.

La Sala Geografica.

Pallazzo Pontificio a Monte Cavallo.

Le Stanze appreſſo la Capella, ripieni di quadri de' primi Pittori.

Palazzo Barberini.

Le coſe più inſigni ſono :

La Statua quaſi coloſſale di una Giunone.

Una Muſa dell'iſteſſa grandezza, del tempo avanti Fidia, come ſpero di averlo dimoſtrato nelle Oſſervazioni ſopro l'Iſtoria dell'Arte.

PALAIS.

Le Palais du Vatican.

La Chapelle Sixtine, peinte par Michel-Ange Buonaroti, excepté les parois des murs qui ſont de Pierre Pérugin.

La Salle géographique.

Le Palais Pontifical à Monte Cavallo.

Les Salles près de la Chapelle, qui ſont remplies de tableaux des plus célébres Maîtres.

Le Palais Barberin.

Les choſes le plus remarquables ſont :

La Statue preſque coloſſale de Junon.

Une Muſe de la même grandeur, faite avant le tems de Phidias, comme je crois l'avoir prouvé dans mes Remarques ſur l'Hiſtoire de l'Art.

Due Candelabri di marmo.

Un Ragazzo che morſica una mano che tienne un aſtragalo.

Il Fauno dormiente.

Due Pitture antiche : la Venere & la Roma.

Una piccola Seda.

Due Caſſe ſepolcrale, delle quali l'una rappreſenta la morte di Agamemnone, e l'altra la favola di Proteſilao.

Nell' orto di queſto palazzo vedeſi una Tavola di granito roſſo, di cui ho raggionato nel Catal. di Stoſch.

Palazzo Giuſtiniani.
Nella Galleria.

La Statua della Pallade.

Negli Appartementi.
Quadri.

Un Criſto di Michel Angelo da Caravaggio.

Deux Candelabres de marbre.

Un jeune homme qui mord une main qui tient un aſtragale.

Un Faune endormi.

Deux Tableaux antiques : la Vénus & la Roma.

Un petit Siége.

Deux Cénotaphes, dont l'un repréſente la mort d'Agamemnon, & l'autre la fable de Proteſilée.

Dans le jardin de ce palais il y a une Table de granit rouge, dont j'ai parlé dans le Catalogue de Stoſch.

Le Palais Giuſtiniani.
Dans la Galerie.

La Statue de Pallas.

Dans les Appartemens.
Tableaux.

Un Chriſt de Michel-Ange de Caravache.

Un S. Gio. di Domenichino.

Un S. Jean Evangéliſte du Dominiquin.

Gli' Apoſtoli di Albano.

Les Apôtres par l'Albane.

Nel Cortile.

Dans la Cour.

La morte di Agamemnone. Baſſoril.

La mort d'Agamemnon, bas-relief.

Per la Scala.

Dans l'Eſcalier.

Giove bambino allevato dalla Ninfa Adraſtea.

Jupin enfant élevé par la Nymphe Adraſtée.

Una Statua colla teſta di Domiziano.

Une Statue avec la tête de Domitien.

Un Apollo, Baſſoril. ſtimato antico, ma è moderno.

Un Apollon, bas-relief, qu'on croit antique, mais qui eſt moderne.

Palazzo Colonna.

Le Palais Colonne.

La Galleria de' Quadri.

La galerie des Tableaux.

L'Europa di Albano.

L'Europe par l'Albane.

Il Ganimede che ſi dice di Tiziano.

Un Ganimede, qu'on dit être du Titien.

Due Angeli che piangono un Criſto morto, di Albano.

Deux Anges qui pleurent un Chriſt mort, par l'Albane.

Paesi di Claudio di Lorrena, di Pussino & di Salvatore Rosa.

Una bellissima Venere, di Paolo Veronese.

Un Cristo morto, di Guercino.

Adamo & Eva, di Domenichino.

Un Sacrifizio di Augusto, di Carlo Maratta.

La Pittura e la Scultura, di Guercino.

Des païsages de Claude le Lorrain, du Poussin & de Salvator Rosa.

Une belle Vénus, de Paul Veronese.

Un Christ mort, du Guerchin.

Adam & Eve, du Dominiquin.

Un Sacrifice d'Auguste, de Carle Maratte.

La Peinture & la Sculpture, par le Guerchin.

Nella Libreria.

Dans la Bibliothéque.

La celebre Apoteosi di Omero, Bassoril. commentato & spiegato da molti Autori.

Le célebre Apothéose d'Homere, bas-relief que plusieurs Auteurs ont expliqué & commenté.

Palazza Borghese.

Le Palais Borghese.

Galleria de' Quadri.

Galerie des Tableaux.

La Madonna che calpesta il Drago, da Caravaggio.

Il Bagno di Diana, del Domenichino.

La Sainte Vierge qui foule aux pieds le Dragon, du Caravache.

Le Bain de Diane du Dominiquin.

Il Ritratto di Machiavello, che dicono di Tiziano.

Il celebre Ritratto di Tiziano, cognito ſotto il nome di Maeſtro di Scuola.

Una piccola Maddalena di Annibale, ed il celebre S. Antonio nell' eremo, del medeſimo.

Uno de' migliori quadri di Roma, che rappreſenta la Sepoltura di Criſto, e che io ſtimo di Raffaelle, e delle migliori opere ſue.

Il piccolo deſegno di Raffaelle.

Anchiſe portato da Enea dall' incendio di Troja, del Barozi.

Palazzo Farneſe.
La Sala.

Un Apollo ſimile a quelli della Villa Medi-

Le Portrait de Machiavel, qu'on dit être du Titien.

Le célébre Portrait du Titien, connu ſous le nom du Maître d'Ecole.

Une petite Magdeleine d'Annibal Carache, & le célébre S. Antoine dans l'hermitage, du même.

Un des meilleurs tableaux qu'il y ait à Rome, repréſentant la Sépulture du Chriſt, que je crois être de Raphaël, & l'un des meilleurs ouvrages de ce Maître.

Le petit deſſin de Raphaël.

Enée ſauvant Anchiſe de l'incendie de Troie, du Baroche.

Le Palais Farnèſe.
Dans la Salle.

Un Apollon pareil à celui de la Villa Médicis,

cis, ma più bello encora; la testa è di una bellezza transcendente.

Due Statue del primo stile greco, ciò che riconoscesi alle fattezze della testa, a' capelli, e a' peli delle parti genitali.

La pretesa Agrippina.

mais plus beau encore; la tête sur-tout est d'une beauté ravissante.

Deux Statues du premier style grec, ce que l'on reconnoît par les traits de la tête & par les cheveux, ainsi que par les poils des parties naturelles.

La prétendue Agrippinne.

Palazzo detto la Farnesina.

Tre Teste di Euripide di cui l'una ha il suo nome scritto in greco.

Un bel Gruppo di Ercole ed Omfale.

Una bellissima Testa di quelle che sono cognite sotto nome di Platone.

Una Figurina di Polluce trasformata in Paride.

Due Eroi morti e feriti con una Donna compagna, laquale credo che

Le Palais appellé la Farnesine.

Trois Têtes d'Euripide, sur l'une desquelles le nom est écrit en grec.

Un beau Grouppe d'Hercule & d'Omphale.

Une très-belle Tête de celles qui sont connues sous le nom de Platon.

Une petite Figure de Pollux, changée en Paris.

Deux Héros morts & blessés avec une Femme, que je crois être Deja-

sia

sia Deianira, Consorte di Ercole, la quale morì combattendo accanto al suo marito, ferita nella mammella destra.

La più celebre Testa di Omero.

Una Testa di Apollo, simile nell' acconciatura de' capelli alla statua di questa Deita nella Villa Belvedere a Frascati.

nire, épouse d'Hercule, laquelle mourut en combattant à côté de son mari, blessée au sein gauche.

La plus célébre Tête d'Homere.

Une Tête d'Apollon, dont la chevelure ressemble à celle de ce Dieu qui se trouve au Belvedere à Frascati.

Palazzo Corsini.

Va veduto per rara Raccolta de' Quadri, frà quali sono più rari e celebri :

Il Ritratto di Giulo II, di Raffaelle.

Un S. Giovani se non m'inganno, o sia una Santa Familia, di Fra Bartolomeo.

L'Erodiade di Guido.

Un bellissimo Barocci, anzi due.

Le Palais Corsini.

Où l'on va voir la précieuse Collection de Tableaux, dont les plus rares & les plus célébres sont :

Le Portrait de Jules II, par Raphaël.

Un S. Jean, si je ne me trompe, ou bien une Sainte Famille, de Fra Barthołomé.

L'Hérodias du Guide.

Un beau Baroche, ou même deux.

Palazzo Mattei.

Due Baſſiril. nel cortile e per la ſcala, che repreſentano lo Spoſalizio di Peleo e Tetide.

Le Palais Mattei.

Deux Bas-reliefs dans la cour & dans l'eſcalier, repréſentant les Noces de Tetis & de Pelée.

Nel Cortile.

Un Baſſoril. di Baſalte verdigno che raffigura quatro figure Egizzie, ma di ſcultura greca.

Dans la Cour.

Un Bas-relief de baſalte verdâtre, repréſentant quatre figures égyptiennes, mais qui ſont un ouvrage grec.

Nell' Palazzo.

La celebre Teſta di Cicerone col nome ſuo antico, ed un bel Quadro di Pietro da Cortona, che raffigura Criſto e l'Adultera.

Dans le Palais.

La célébre Tête de Ciceron avec ſon nom antique; & un beau Tableau de Pierre de Cortone, repréſentant le Chriſt & la femme adultere.

Palazzo Santa Croce.

Due belliſſime Quadri di Guido. I bei Freggi nel cortile ſono di ſcultura moderna.

Le Palais de Ste Croix.

Deux très-beaux Tableaux du Guide. Les belles Friſes dans la cour ſont d'une ſculpture moderne.

Palazzo Falconieri.

Per la Scala.

Una bella Pallade che raſſomiglia a quella di villa Albani.

Palazzo Boccapaduli.

Il ſette Sagramenti di Puſſino.

Palazzo Chigi al Corſo.

Il più bel Quadro di Benvenuto Garofalo, che ſia cognito, e rappreſenta un' Aſcenſione.

Quatro Quadri ovati di Albani.

Diana ed Endimione di Bacicci.

Palazzo Pamfili al Corſo.

Queſto Palazzo contiene la più gran Galleria di Quadri a Roma.

Le *Palais Falconieri.*

Dans l'Eſcalier.

Une belle Pallas qui reſſemble à celle de la villa Albani.

Le Palais Boccapaduli.

Les ſept Sacremens du Pouſſin.

Le Palais Chigi al Corſo.

Le plus beau Tableau de Benvenuto Garofalo qui ſoit connu, repréſentant l'Aſcenſion.

Quatre Tableaux ovales de l'Albane.

Diane & Endimion, de Bacicci.

Le Palais Pamphile al Corſo.

Ce Palais contient la plus grande galerie de Tableaux qu'il y ait à Rome.

Palazzo Rondinini al Corso.

Ove il Padrone medesimo mostra li Marmi ed i Quadri a chi viene in mio nome.

Fra i Quadri trovasi un Schizzo di Guido il quale è un capo d'opera nella pittura, e merita annoverarsi fra le più belle cose di Roma.

Le Palais Rondinini, al Corso.

Dont le Maître lui-même fait voir les Marbres & les Peintures à ceux qui y vont de ma part.

Parmi les Tableaux il y a une Esquisse du Guide, laquelle est un chef-d'œuvre de peinture & mérite d'être comptée parmi les plus belles choses qui sont à Rome.

Palazzo Spada.

Quadri. La Lucrezia e la Giudita del Guido. Il Ratto di Elena del medesimo, e la Didone del Guercino.

Il Sacrifizio d'Ifigenia di Pietro Testa, e due Paesi di Claudio di Lorena.

Il Fregio d'una stanza dipinta da Giulio Romano.

Le Palais Spada.

Tableaux. La Lucrece & la Judith du Guide. L'enlevement d'Helene du même, & la Didon du Guerchin.

Le Sacrifice d'Iphigénie de Pierre Testa, & deux Païsages de Claude le Lorrain.

Les Frises d'une salle peintes par Jules le Romain.

Marmi. La Statua di Pompeo, e otto grandi Baſſorilievi ſcelerata mente riſarciti, frà quali il Dedalo, il Ratto di Elena, Uliſſe e Diomede nel portar via il Palladio, Bellerofonte col Pegazo, &c.

Marbres. La Statue de Pompée, & huit grands Bas-reliefs très-mal reſtaurés; parmi leſquels ſe trouvent le Dédale, l'Enlevement d'Helene, Uliſſe & Diomede emportant le Palladium, Bellerophon & Pegaze, &c.

Palazza Altieri.

Due Paeſi di Claudio di Lorrena, frà quali ſtimo che l'uno ſia il più bello nel mondo di queſto Pittore.

Le Palais Altieri.

Deux Païſages de Claude le Lorrain, dont l'un me paroît le plus beau tableau qu'il y ait de ce Peintre.

Palazzo Roſpiglioſi.

L'Aurora di Guido e due Quadri del Domenichino.

Le Palais Roſpiglioſi.

L'Aurore de Guide & deux Tableaux du Dominiquin.

CHIESE.

Al Jeſu.

La Stanza di S. Ignazio piena di Quadri inſigni.

EGLISES.

De Jeſus.

La Chapelle de S. Ignace pleine de très-beaux Tableaux.

S. Gregorio ſul Monte Celio.

Il non plus ultra nel colorito puo dirſi il S. Gregorio di Annibale Caracci.

Chieſa nuova.

La Preſentazione del-Madonna del Barocio.

Il Criſto di Caravaggio.

S. Iſidoro.

Tre Quadri di Maratta fra i quali l'uno è celebre.

S. Silveſtro a monte Cavallo.

Il Soffitto di una Capella dipinta egregiamente dal Domenichino.

S. Gregoire de Monte Celio.

Le S. Grégoire d'Anibal Carache, qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre du coloris.

L'Egliſe neuve.

La Préſentation de la Vierge du Baroche.

Le Chriſt du Carache.

S. Iſidore.

Trois Tableaux de Maratte, dont l'un eſt célébre.

S. Silveſtre de Monte Cavallo.

Le Plafond d'une Chapelle, peint excellemment bien par le Dominiquin.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE

DE M. H. FUESSLI.

Adressée au Traducteur Allemand des Recherches sur les Beautés de la Peinture par M. Webb.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE

DE M. H. FUESSLI,

Adreſſée au Traducteur Allemand des Recherches ſur les Beautés de la Peinture par M. Webb.

M. WINCKELMANN m'ayant engagé, dit M. Fuesſli, à faire le tour de l'Italie, pour admirer les chefs-d'œuvre des arts qu'on trouve dans ce pays, & m'ayant recommandé en même-temps de regarder Rome comme l'objet principal de mon voyage, je me rendis en droiture dans cette ville. Sans cette précaution j'aurois peut-être préféré les formes élégantes du Corrége au deſſin correct de Raphaël ; j'aurois cherché la propriété eſſentielle de l'art dans le coloris brillant & varié du Titien, qui ſemble avoir trempé ſes pinceaux dans les couleurs de la nature ; Paul Veroneſe, en accoutu-

mant mon œil à une vaine magnificence, auroit éteint en moi le ſentiment de ce qui eſt véritablement grand, noble & beau; & la charge majeſtueuſe de Michel-Ange auroit corrompu mon goût : de ſorte que j'aurois cherché dans les bras d'une Vierge le vrai & juſte emplacement des os, ſans penſer à la belle chair & à la peau délicate & moëlleuſe qui doivent les couvrir. Car il n'eſt que trop vrai, tant dans la nature que dans l'art, que lorſque notre eſprit & notre œil ſe ſont une fois accoutumés à une fauſſe grandeur & à une beauté factice, nous ne pouvons plus enſuite avoir le ſentiment de ce qui eſt réellement grand & beau. Voilà ſans doute pourquoi l'eſprit retréci du ſiécle regarde comme extraordinaire & comme monſtrueux même le patriotiſme des anciennes Républiques de Rome & de la Grece. Voilà pourquoi les atteliers de Boucher & de Vanloo ſont remplis d'Etrangers ignorans, dont les habits ſont auſſi bigarrés que les héros des ouvrages de ces deux Artiſtes; tandis que les loges du Vatican ſe trouvent vuides : car elles ſont le temple ou repoſe la ſageſſe de Raphaël, qu'il répandit ſur ſes ouvrages, non comme un torrent impétueux mais comme un fleuve majeſtueux & tranquille; ce qui fait que la tourbe des Connoiſſeurs ne peut en apprécier le prix. C'eſt ce goût retréci & meſquin que Mengs, le plus grand Peintre de notre temps, fait connoître dans la lettre qu'il adreſſe à ſon

ami, pour ſervir de ſuite à l'art de peindre de M. Watelet.

M. Fueſſli fait ici l'éloge de l'ouvrage de M. Webb. Après quoi il commence la deſcription des ſtatues de Rome par le célebre grouppe de Niobé. Voici comme il s'exprime.

Je me tranſporte, dit-il, dans la villa Médicis, où je reſpire l'air le plus pur; là je me couche ſur un gazon émaillé de mille fleurs à l'ombre d'orangers, pour y admirer, ſans être diſtrait, ce grouppe qui me préſente le chef-d'œuvre de la beauté. Niobé, ma chere Niobé! mere de ſi beaux enfans, que je t'aime, ô la plus belles des femmes! Viens, jeune homme! qui veux t'inſtruire, regarde, & que l'admiration fixe tes pas. Ce n'eſt pas Vénus qui prétend te ſéduire. Ne crains rien, elle ne cherche pas à captiver tes ſens: elle ne veut remplir ton ame que de douleur & de reſpect. Remarques ſur ſon viſage cette grace majeſtueuſe, & cette naïveté inimitable dans les formes allongées de la tête de ſa fille. Aucune partie n'en eſt ni trop élevée ni trop enfoncée par quelque paſſion. Ses yeux ne ſont pas à moitié fermés par une tendre ivreſſe; ſon regard n'eſt pas languiſſant, mais innocent, franc & ouvert. A cette vue, ô jeune homme, il t'eſt permis de reſpirer plus fortement. Goûtes une innocente volupté & fais tout bas le vœu de poſſéder une femme qui reſſemble à cette fille charmante. — Voilà ſans doute le ſentiment qui doit

d'abord agiter ton cœur; mais approche plus près; regarde de ſang froid, & tu découvriras la véritable cauſe du calme qui regne ſur ces viſages divins. Tu connois l'hiſtoire de cette héroïne & de ſes enfans; elle t'apprend la raiſon de leur tranquillité: c'eſt le plus haut degré de la douleur, c'eſt l'épuiſement cauſé par la crainte d'une mort douloureuſe & héroïque, qui ſe change enfin en une touchante inſenſibilité. On voit raſſemblé ſur ſon viſage, affligé mais majeſtueux, toutes les ſouffrances & toutes les anxiétés de ſes enfans. Sa beauté pure, qui n'eſt ſurpaſſée que par celle de la Déeſſe qui la pourſuit, arrache le reſpect & la pitié. Ses regards élevés vers le ciel annoncent ſa ſoumiſſion à la volonté des Dieux qu'elle a offenſés, mais la noble fierté de ſes traits ſemble, malgré elle, exiger ſa grace de la Divinité courroucée. La douleur élevée de la mere eſt auſſi répandue ſur le viſage de tous ſes enfans; & l'Artiſte a ſu exprimer avec la plus grande perfection les effets de cette même cauſe ſur des beautés de différens âges. Une des plus âgées de ſes filles ſemble être moins ſenſible mais plus penſive; elle paroît plus touchée du ſort de ſon frere, étendu mort auprès d'elle, que de celui qui la menace elle-même, ainſi que ſa mere & ſes ſœurs qui n'ont pas encore ſuccombé ſous le courroux de la Déeſſe. Un Artiſte ordinaire auroit repréſenté la plus jeune des filles cachée dans le giron de Niobé; ou bien

cette mere élevant ſon enfant vers le ciel, pour chercher à appaiſer la colere des Dieux; mais ce grand Maître a été plus ſage : Niobé ne penſe pas comme une mere ordinaire à cette fille ſeule. Celle-ci ſe trouve appuyée doucement contre elle. Quoique la plus jeune, elle tourne cependant la tête pour voir ſi elle eſt encore menacée d'autres traits, & par le doux mouvement de ſon bras elle paroit vouloir détourner une fléche ou cacher ſon viſage pour ſe dérober à l'éclat majeſtueux de la préſence des Dieux. Eſt-il poſſible que Richardſon donne la préférence au fils mort ſur toutes les autres figures de ce grouppe? Il eſt vrai que chaque mot de la deſcription que cet Ecrivain a faite de ce divin ouvrage eſt une erreur.

M. Fueſſli fait ici la guerre à Richardſon, de ce qu'il a préféré le Laocoon, le Gladiateur, & l'Hercule Farneſe à la Niobé de la villa Medicis. Enſuite il critique les Peintres François de ce qu'ils mettent ſur une même ligne le Séneque de la villa Borgheſe & l'Apollon du Vatican. Il blâme de même les Eleves de l'Académie de Peinture de Paris, qui vont à Rome, de ce qu'ils font le croquis de cet Apollon, comme ils pourroient le faire d'un arbre, &c. Après quoi ſuit une comparaiſon de la Niobé avec le Laocoon. La douleur de Niobé, dit M. Fueſſli, eſt plus ſagement & plus noblement penſée que celle du Laocoon, car chez ce dernier on apperçoit la cauſe de la douleur, les

ſerpens dont il eſt entouré, & qui font naître un ſentiment d'horreur & d'admiration. Au lieu que la cauſe de la douleur de Niobé n'eſt pas viſible; de plus c'eſt une Divinité & non un monſtre qui la pourſuit. L'imagination nous fait entendre le mortel ſifflement des fléches; le Spectateur ſenſible en voit l'effet ſur les viſages des malheureuſes victimes qui en ſont menacées. J'avoue, ajoute-t-il, que le grouppe de Laocoon prouve peut-être mieux l'art du Maître & ſes connoiſſances du corps humain & de l'effet des paſſions que l'Apollon du Vatican ou que la Niobé; mais ces dernieres figures donnent une plus haute idée du génie de leur Auteur.

Dans la galerie de la villa Médicis ſe trouve le plus beau corps de Bacchus qui ſoit à Rome. Si la tête étoit auſſi belle que le reſte, ce ſeroit la plus parfaite ſtatue qu'il y ait dans cette ville. Le Dieu du vin, dit M. Fueſſli, eſt ſuſceptible de la plus grande beauté idéale, & c'eſt une profanation que de ſe le repréſenter comme un petit homme gras & replet, avec un ventre tendu par la pareſſe & des veines gonflées par le vin. La nature de Bacchus peut participer de celle d'Apollon & de celle de Venus; dans certaines poſitions même de celui-ci il eſt difficile de le diſtinguer de l'un ou de l'autre. Pluſieurs parties de ſon corps ſont auſſi potelées & d'un contour auſſi gracieux que celles de la femme; ſon regard eſt plus ouvert, plus

innocent & non pas ſi voluptueux que celui de la Déeſſe de Cythere.

Dans la même galerie il y a deux Gladiateurs qui ſe préparent au combat, dont l'un eſt d'une beauté admirable. Un exercice conſtant a rendu toute l'attitude de ſon corps ferme & inébranlable; ſes muſcles ne ſont pas fortement prononcés, & le développement de ſes membres fait voir qu'il s'eſt entretenu dans un mouvement continuel, mais non pas trop violent. De ſa main droite il verſe de l'huile d'une cruche ſur ſes épaules. Cette huile découle doucement le long de ſa poitrine élevee, au-deſſous de laquelle il la raſſemble de la main gauche, pour en frotter le reſte de ſon corps. Au tronc contre lequel il eſt appuyé pendent pluſieurs poids de plomb avec leſquels les anciens Athletes s'exerçoient pour apprendre les loix de la pondération.

On y voit auſſi trois ſtatues d'Apollon, dont la tête de l'un eſt de la plus grande beauté idéale.

Le Vaſe ſi généralement connu par ſa grande beauté eſt dans la même galerie. L'Artiſte au lieu de couvrir le viſage d'Agamemnon, l'a coëffé, comme le ſont les vieilles femmes en hiver. Ce qu'on voit du viſage de ce pere malheureux eſt meſquin; il a d'ailleurs une barbe pointue comme celle de Calvin.

Dans la chambre voiſine de cette galerie, il y

a un chef-d'œuvre du Guerchin que le plus grand nombre d'Etrangers ne connoiſſent point. C'eſt un plafond peint ſur toile, repréſentant l'hiſtoire de Héro & de Léandre. L'Artiſte a placé dans un grand éloignement Héro qui ſe précipite dans la mer. Léandre eſt étendu mort ſur le rivage entouré des compagnes de ſa maîtreſſe. Le Guerchin a mieux obſervé dans ce tableau le coſtume & les convenances que dans ſes autres ouvrages. Le coloris en eſt plus beau, plus frais, & ne paſſe pas au violet, comme cela lui eſt ordinaire. Aucun autre ouvrage de ce Maître n'eſt préférable à ce tableau, ſi ce n'eſt celui qui ſe trouve dans la galerie du palais Colonne, & qui repréſente un Chriſt mort. La ſcene ſe paſſe dans le tombeau même. Le Sauveur y eſt étendu ſur une pierre couverte d'un linceuil blanc. Tous ſes amis l'ont quitté. Sa mere vient à lui remplie d'une douleur tranquille pour l'embraſſer. Le corps du Chriſt eſt beau, & non pas ſec & extenué, mais d'une nature tout-à-fait divine. Par une petite ouverture on découvre dans un lointain gris le Calvaire. Ce tableau eſt en général d'une grande force & par conſéquent d'un grand effet. Le deſſin en a toute la hardieſſe du Carache, & l'on peut mettre cet ouvrage au nombre des chefs-d'œuvre qui ſont à Rome. Cependant dans ces deux ouvrages du Guerchin il regne une certaine nature embellie & élevée qu'on trouve rarement, & qui chez lui tient lieu d'idéal. Si le

Guerchin

Guerchin n'a pas atteint le plus haut degré de la perfection de l'art, on doit néanmoins le regarder comme l'Artiſte le plus admirable ; car c'eſt par ſon ſeul génie & non par l'étude de l'antique qu'il mérite d'être regardé comme original. On trouve dans les tableaux dont nous venons de parler des véritables beautés grecques. Mais, hélas ! que la marche du génie livré à lui-même eſt peu ſûre ! Ce même Artiſte tombe quelquefois dans les défauts les moins pardonnables. Sa Didon, par exemple, qui ſe trouve dans le palais Spada, eſt repréſentée avec une longue épée qui lui ſort d'une aune par le dos ; de ſorte que ce tableau excite plutôt le rire que la pitié & l'effroi.

M. Fuesſli donne ici d'autres exemples du mauvais goût ou du défaut de goût. Il cite pour exemple, la ſtatue de la Juſtice au tombeau de Paul III, faite par G. la Porte, & la mort de Regulus dans la galerie Colonne, par Salvator Roſa. Il critique enſuite les Peintres qui ont ſurchargé leurs tableaux de figures. Les plus grands Maîtres, dit-il, ont mis le plus petit nombre de figures dans leurs ouvrages. Une grande quantité de figures prouve plutôt la pauvreté qu'une véritable richeſſe, & vient de ce que le Peintre n'a pas ſu donner aſſez d'intérêt à ſes principaux perſonnages. L'épiſode nuit en général plus à la principale action d'un tableau que d'un poëme, parce que dans le premier on a l'enſemble ſous les yeux, tandis que

dans le ſecond on ne parcourt qu'une partie après l'autre.

L'Auteur fait enſuite la critique du Bernin, qu'il dit avoir manqué de goût & de ſentiment; ce qui eſt la cauſe qu'il n'a pas ſu exprimer les paſſions. Le Bernin a cherché à imiter l'Antique & la Nature; il a ſaiſi la Nature, mais ſans choix, & au lieu d'imiter les Anciens il n'a fait que ſe copier lui-même. Le Bernin avoit deux parties d'adoption, l'une individuelle & l'autre idéale, ſavoir la morbideſſe & l'extaſe. Mais malheureuſement de l'extaſe à l'égarement il n'y a qu'un pas. M. Fueſſli cite pour preuve de ce défaut du Bernin, la Sainte Thérèſe de cet Artiſte qui ſe voit dans l'Egliſe de Sainte Marie de la Victoire. Les traits de ſon viſage ſont ſi contournés, ſi altérés, & ſon regard eſt ſi égaré, qu'on diroit qu'elle meurt d'amour pour l'Ange qui eſt à côté d'elle. L'extaſe de l'amour divin eſt plus dignement exprimée dans la ſtatue de Sainte Bibiane qui décore le maître autel de la même égliſe, & qui, ſans doute, eſt ce que le Bernin a fait de mieux. Une grace innocente brille ſur le viſage de cette Sainte, la draperie eſt ſimple, décente & belle. On peut voir combien le Bernin a mal rendu la délicateſſe & la morbideſſe de la chair par ſa Charité qui ſe trouve au tombeau d'Alexandre VII dans l'égliſe de St Pierre. Cette ſtatue a les mamelles pendantes, & pour en faire voir la morbideſſe, un des

ſeins ſe trouve tout-à-fait enfoncé par la joue de l'enfant qu'elle allaite. En général les ſeins de toutes les figures de cet Artiſte ſont d'un mauvais goût : ils ne s'élevent pas comme des demi globes doucement arrondis, mais reſſemblent à des boulles ſphériques collées au corps. Cette même délicateſſe dont nous venons de parler, le Bernin l'a employé auſſi aux draperies, ce qui a été cauſe qu'il a habillé tous ſes Saints d'étoffes de laine. L'imitation admirable d'un matelas en marbre blanc qu'il a fait pour l'hermaphrodite de la villa de Borgheſe, & que tous ceux qui le voyent voudroient pincer, feroit deſirer que certains Artiſtes ne fiſſent jamais que des matelats.

Toutes les beautés idéales du Bernin ſont mauvaiſes, ou pour mieux dire, le Bernin n'a jamais rendu que la ſimple nature qu'il tenoit pour belle. Son David de la villa Borgheſe reſſemble plutôt à un Bandit qu'à l'Oint du Seigneur, & pour qu'on le reconnoiſſe du moins par ſes attributs, l'Artiſte a placé aux pieds du Roi Prophete ſa harpe & ſa cuiraſſe. Il ſe mord les levres comme un homme du peuple que la colere domine ; au lieu que dans l'Appollon du Vatican le mépris de ce Dieu ſiége ſur ſes levres, & l'indignation qu'il concentre au dedans de lui-même vient enfler ſes narrines & monte même ſur ſon front ſuperbe (1). Raphaël

(1) Winckelmann, Hiſt. de l'Art, tom. II, p. 206.

a mieux rendu cette paſſion dans un petit deſſin de David, que Raimondi a gravé. On voit que cet Artiſte y a imité l'Apollon du Vatican. Si le Bernin s'eſt repréſenté lui-même dans ſon David, comme on le prétend, c'eſt une nouvelle preuve qu'il manquoit de goût. — Mais paſſons au chef-d'œuvre du Bernin, ſavoir, ſon grouppe d'Apollon & de Daphné. Les têtes de ces deux ſtatues ſont bien faites, quoique rien moins qu'idéales cependant. Et puiſque l'Artiſte qui a fait le Laocoon a repréſenté la douleur de ſes Héros muette & concentrée ; de quelle faute de convenance le Bernin ne s'eſt-il pas rendu coupable, en repréſentant Daphné la bouche ouverte, comme un maſque. Une Daphné telle que celle du Bernin n'auroit pas mépriſé l'amour du plus beau des Dieux.

L'Artiſte a remplacé par le merveilleux ce qui lui manquoit de beauté : la métamorphoſe commence déja aux extrêmités du corps. L'Apollon eſt mieux fait qu'on ne devoit l'attendre du Bernin. Il embraſſe en tremblant le corps de ſa maîtreſſe déja couvert en partie d'écorce, & ſemble l'adorer comme ſi elle étoit déja au rang des immortelles. La jambe droite d'Apollon eſt d'une beauté admirable ; mais les cheveux des deux ſtatues ſemblent tricotés. Les doigts des mains, ainſi que tous ceux du Bernin & des Artiſtes modernes en général, ſont trop enflés, & la par-

tie postérieure de la main est trop courte. J'avoue, dit M. Fuesfli, que si le Séneque qui est dans la même villa est antique, comme on le prétend, elle n'est pas digne des beaux siécles de l'Art. Ses veines sont trop gonflées, il a un sein pendant comme celui d'une vieille Furie. En général Séneque y paroît souffrir comme un coupable digne de mort. Mais passons au chef-d'œuvre de l'expression, savoir, l'Hermaphrodite de la villa Borgheſe.

Ce qu'il y a de plus admirable dans cette figure divine, c'est que l'Artiste lui a donné toute la beauté idéale possible pour exprimer la passion qui agite tout son corps. Le bel Hermaphrodite est couché la tête posée sur son bras, pour ainsi dire sur le ventre, dans la plus belle ligne ondoyante qu'il soit possible d'imaginer. Les signes distinctifs des deux sexes sont répandus sur tout son corps. Il a les yeux & le col de Vénus. Ce dernier est long & souple; les yeux ne sont pas grands, ni assez enfoncés sous l'os frontal pour représenter une grande beauté mâle. Son dos tient de la femme, mais il a le ventre plat comme celui d'un jeune homme qui jouit de la santé, & Priape l'a richement orné de ses dons. Il ne dort pas; cependant il paroît fermer les yeux pour ne pas être distrait dans ses pensées voluptueuses. Tout son corps semble être dans une douce agitation, & cette agitation fait tendre

dre les muſcles de ſes talons. De l'un de ſes pieds il écarte la draperie ſur laquelle il eſt couché; les orteils de l'autre ſont retirés, & l'on voit qu'il frotte doucement une jambe contre l'autre. Si le Titien l'eut peint de cette maniere, il en auroit ſans doute rougi.

Dans cette même ſalle ſe trouve le Génie décrit par Winckelmann, *Hiſtoire de l'Art*, *Tome I. pag.* 270.

Les Dieux ſont tranquilles par le ſentiment de leur jouiſſance, & leur ame n'éprouve aucune paſſion parce qu'ils ont la ſageſſe en partage. Mais ce beau Génie ne doit ſa quiétude qu'à ſa ſeule innocence. Aucun Artiſte, aucun Poëte ne s'eſt jamais formé une idée auſſi parfaite de la beauté des Anges que celle que le Sculpteur a donnée à ce Génie. Sans ſonger à ſe procurer quelqu'agrément par art, il eſt ſatisfait des graces pures que la nature lui a prodiguées. Ses levres fines & déliées s'entrouvrent pour chanter quelqu'hymne céleſte. Ses regards ſont doux ſans être voluptueux. Il a cette gravité qui naît de la tranquillité de l'ame & de l'abſence de toutes les paſſions qui aſſiégent l'homme au paſſage de l'enfance à la puberté. Il ſemble regarder de la ſphère céleſte qu'il habite les plaiſirs tumultueux de ce monde, ſans les craindre & ſans les deſirer. Son ame paroît remplie de quelque idée ſublime, car ſa poitrine eſt élevée comme celle des êtres ſupérieurs.

Ses cheveux ne flottent pas en désordre sur ses épaules, ils ne sont que les couvrir. Toutes les parties de son corps sont dans un mouvement doux & harmonique. On diroit, qu'à l'ordre de Dieu il va prendre son vol pour se rendre auprès de quelque fils de Roi le protecteur du peuple qu'il doit un jour gouverner, & ses bras étendus semblent annoncer son desir d'embrasser ce Prince au moment où il doit recevoir le jour.

Fiamingo a surpassé les Anciens dans les groupes d'enfans. M. Fuesli croit que les Anciens n'ont pas excellé dans ce genre, parce qu'ils regardoient, sans doute, la nature & les graces enfantines comme incompatibles avec la beauté & avec les graces véritables. Il y a cependant dans les galeries de Rome quelques enfans d'un travail ancien qui sont fort beaux.

M. Fuesli passe ici à la description des statues modernes de Rome qui sont les plus dignes de l'attention des Amateurs. Il commence par deux figures de Lorenzetto représentant Elie & Jonas qui sont dans l'église de Notre-Dame du Peuple.

La tête du Jonas a été faite d'après l'idée du prétendu Antinous du Belvedere. On croit que cette figure a été exécutée d'après le dessin de Raphaël, & qu'il l'a même retouchée; car Lorenzetto étoit le Disciple favori de ce grand Maître. Il paroît du moins que l'Artiste a été rempli du goût de Raphaël & de l'antique.

Dans l'égliſe de St Pierre il y a une ſtatue de St André par Fiamingo. Richardſon en juge bien quand il dit : « Cette belle figure de St André » tient bien de l'eſprit de ſon aimable Auteur. On » eſt d'abord frappé de la forte expreſſion de vertu » qu'on y remarque, & qui étant partie du cœur » du Maître, ne manque pas d'aller droit à celui » du Spectateur. En un mot la figure exprime » une réſignation entiérement Apoſtolique. Com- » me l'expreſſion eſt la partie principale de l'art, » le caractere qu'on exprime dans cette figure » eſt auſſi une des plus ſublimes, & on l'a aſſu- » rément attrapé de la maniere la plus nette & » la plus claire qu'on ait jamais vu (1) ». Véritablement la ſoumiſſion à la volonté de Dieu n'eſt auſſi bien exprimée dans aucune figure moderne que dans celle-ci.

Dans l'égliſe de Notre-Dame de Lorrette ſe voit une belle ſtatue de Sainte Suzanne, par le même Fiamengo.

Dans celle de S. Jean de Latran, il y a deux belles ſtatues de le Gros, dont l'une repréſente S. Thomas & l'autre S. Barthelemy ; & trois ſtatues de Ruſconi : S. André, S. Jacques le Mineur & S. Jean. Ce dernier eſt repréſenté jeune. Tous les Artiſtes, remarque fort bien M. Fueſſli, font de leurs Saints des vieillards ; ſans doute parce

(1) Richardſon, tom. III, p. 540.

qu'ils penſent que l'âge eſt néceſſaire pour donner la ſainteté ; & ce qu'ils ne peuvent donner de majeſté & de gravité, ils le remplacent par des rides & des longues barbes. On en voit un exemple dans le Moïſe de l'égliſe de S. Pierre-aux-liens, du ciſeau de Michel-Ange, qui a ſacrifié la beauté à la préciſion anatomique & à ſa paſſion favorite, le terrible ou plutôt le giganteſque. On ne peut s'empêcher de rire quand on lit le commencement de la deſcription que le judicieux Richardſon donne de cette ſtatue : « Comme cette » piece eſt très-fameuſe, il ne faut pas douter » qu'elle ne ſoit auſſi très-excellente (1). S'il eſt vrai que Michel-Ange ait étudié le bras du fameux Satyre de la villa Ludoviſe, qu'on regarde à tort comme antique ; il eſt très-probable auſſi qu'il a étudié de même la tête de ce Satyre, pour en donner le caractere à ſon Moïſe ; car toutes deux, comme Richardſon le dit lui-même (2), reſſemblent à une tête de bouc. Il y a ſans doute dans l'enſemble de cette figure quelque choſe de monſtrueuſement grand, qu'on ne peut diſputer à Michel-Ange : c'étoit une tempête qui a préſagé les beaux jours de Raphaël.

L'égliſe de S. Grégoire de Monte Celio renferme deux chapelles qui méritent de fixer notre

(1) Richardſon, tome III, p. 545.

(2) Id. Ib. p. 546.

attention. Dans la premiere on voit deux belles peintures à freſque, dont l'une repréſente la Flagellation de St André, & l'autre ce même Saint allant au martyre. Le premier tableau eſt du Dominiquin, & le ſecond du Guide. Si le tableau du Guide ſurpaſſe celui du Dominiquin pour le deſſin & le coloris, on trouve une belle ordonnance, de l'expreſſion & de la ſageſſe dans la flagellation de ce dernier. Le Dominiquin laiſſe repoſer la vue du Spectateur entre deux grouppes, & on ne découvre le Juge du Martyre que dans une galerie du palais qui eſt dans le lointain. Les figures du Guide ſont, au contraire, toutes raſſemblées ſur un ſeul plan. Dans le tableau de la Flagellation il y a peu de figures, mais elles ſont pleines d'expreſſion. Comme le Guide aimoit, tant dans l'art que dans ſes mœurs, la profuſion & le luxe, il a entaſſé les objets dans ce tableau. Le ſenſible Dominiquin paroît, au contraire, ici dans toute ſa force. Toutes ſes figures ſemblent partager le ſort du Martyre; toutes ont des attitudes & des regards pleins d'expreſſion. Un enfant qui effrayé du martyre du Saint, ſe cache dans les bras de ſa mere, des jeunes gens des deux ſexes, à qui on ſemble défendre de paroître ſenſibles, & que des ſoldats brutaux repouſſent; toutes ces figures différentes font naître dans l'ame du Spectateur une ſenſibilité ſympathique. Il y a ſur la ligne de terre du tableau du Guide deux

gures communes placées au hazard. Le caractere du Saint eſt dignement exprimé dans les deux tableaux. Mais il étoit plus facile au Guide qu'au Dominiquin de donner à St André cet air de dignité de l'innocence qui ſouffre; car il l'a repréſenté au moment où plein de réſignation à la volonté de Dieu, il ſe jette au pied de la croix, ſur laquelle il doit ſouffrir le martyre.

Dans une chapelle voiſine de cette égliſe de St. Grégoire, il y a un tableau à l'huile du grand Annibal Carache, qui n'eſt connu que de peu de Voyageurs, quoique ce ſoit peut-être le plus bel ouvrage de ce maître. Cependant Richardſon ſe contente d'en dire « que le Duc de Devonshire en a un deſſin très-» capital (1)». Il repréſente S. Grégoire en priere entre deux Anges, & couronné d'une gloire. La fermeté ordinaire du deſſin du Carache, une grace grande & divine, des couleurs brillantes & fraîches comme ſi elles ne venoient que d'être employées, (qualités qu'on ne trouve pas toujours chez ce grand Maître), une élévation d'idées, une magnificence grave & bien ordonnée dans la draperie, une exécution finie qui fera triompher ce tableau des injures du temps, ſont autant de titres qui ont imprimé le ſceau de la plus grande perfection à ce divin ouvrage. Que le recueillement où ſe trouve ce Saint eſt belle & grande! Quelle in-

(1) Richardſon, Tom. III, p. 319.

nocence céleſte regne ſur le viſage des deux Anges! Celui qui eſt à la gauche du Saint le montre avec un ſaint raviſſement qui ſe répand ſur ſon viſage, comme l'aurore qui vient annoncer un beau jour. Un chœur d'Anges deſcend du ciel pour voir le mortel ſi digne d'être admis parmi eux.

On trouve dans l'égliſe de St André della Valle, un chef d'œuvre du Dominiquin; c'eſt un St Jean-Evangéliſte, peint à freſque ſur un des quatre pendentifs de la coupole. Cette figure eſt de la plus belle grace & du coloris le plus vigoureux. Ce tableau avec celui de l'Aſſomption de la Vierge dans l'égliſe de Ste Marie Tranſtevere, ſont peut-être pour le coloris les deux plus grands chefs-d'œuvre à freſque qu'il y ait à Rome. Le Dominiquin eſt, après le Corrége, le premier Peintre pour le gracieux. Il eſt vrai que celui-ci eſt le Peintre des Dieux; le Dominiquin, au contraire, ſemble avoir dit à toutes les figures de ſes ouvrages. « Je ne cherche point à faire de vous des » Dieux, l'humanité vous embellit trop ». Le Corrége eſt le Peintre des graces plus qu'humaines; & le Dominiquin eſt le modele de l'expreſſion.

Les ouvrages de l'aimable André Sacchi ſont doux & tranquilles. Un de ſes plus beaux tableaux ſe trouve dans l'égliſe de St Romuald. Il repréſente une aſſemblée des fondateurs de l'ordre des Camaldules dans une ſolitude. Ce ſont tous des perſonnages

vénérables & d'un grand âge. La carnation de leurs visages pâles, quoique marquant la santé, exprime la tranquillité de leur ame. La scene n'est que foiblement éclairée..... Comme le blanc & le gris sont les couleurs qui dominent dans ce tableau, il n'est pas surprenant qu'il y regne une grande union & harmonie; mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que cette harmonie & cet accord ne nuisent pas à la force & à l'effet, & qu'il ne tombe pas dans le monocromatique. Une tranquillité solemnelle est le caractere distinctif de ce tableau, qui fait passer dans l'ame du Spectateur une douce mélancolie. Sacchi, le maître de Carle Maratte, fut le dernier Peintre de l'école Romaine, avant Mengs, qui se contenta d'un seul effet général dans ses tableaux; & il a si bien travaillé ses couleurs qu'elles peuvent braver les injures du temps. Un second ouvrage de ce grand Maître & qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, c'est la mort de Sainte Anne, dans l'église de S. Carlo Cathenari. On voit les restes d'une grande beauté dans les traits de Sainte Anne mourante. St Joseph qui est à côté d'elle, semble réfléchir sur le sort commun des hommes. Avec qu'elle tranquillité la Sainte Vierge ne voit-elle pas mourir sa mere; elle n'en est pas même effrayée, & ne répand pas des larmes indignes d'elle; car elle tient sur ses bras le Sauveur du monde, qui tel qu'il convient à sa nature divine, ne rit pas comme un enfant ordinaire,

mais ſemble bénir l'agoniſſante d'un de ſes regards céleſtes. Il n'y a qu'une figure ſubordonnée, une Servante qui pleure ſeule, ou qui plutôt cache de ſes mains ſon viſage, pour ne pas déshonorer cette ſainte ſcène par ſes regards.

Dans cette même égliſe le tableau du Maître-Autel eſt de Pierre de Cortone, qu'on tient pour le meilleur ouvrage à l'huile de ce Peintre. Il repréſente S. Charles Borromée qui porte en triomphe un clou de la croix. Quoique cet Artiſte ait atteint la perfection dans quelques parties de la Peinture, on ne peut cependant le placer que parmi les petites lumieres de l'Art. Il a beaucoup peint à freſque; ſes couleurs ſont ſouvent vigoureuſes, agréables, fraîches, brillantes; telles ſont particuliérement celles du plafond du palais Pitti à Florence qu'on regarde comme ſon meilleur ouvrage. Mais il regne néanmoins trop généralement un ſeul ton de couleur dans tout un tableau. Son coloris, ſur-tout dans ſes ouvrages à l'huile, eſt ſouvent couleur de brique. Il a eu quelquefois des idées grandes & nobles, mais il péchoit par le coſtume. Ses têtes, quoiqu'agréables, ne ſont pas tout-à-fait belles; parce qu'il ne cherchoit à parvenir à la beauté qu'en donnant une certaine petiteſſe au menton; de plus, elles ont toutes le même caractere, ou pour mieux dire, elles n'en ont point. D'ailleurs ſes ouvrages n'ont aucune expreſſion, ou quand il en a mis elle eſt vicieuſe. Il poſſé-

doit parfaitement la partie du clair-obſcur, & l'ordonnance de ſes grouppes eſt admirable. Il aimoit les grandes compoſitions à cauſe de la magnificence & de la grande quantité de figures dont il ſe ſervoit pour remplacer ce qui lui manquoit d'idée. Son deſſin eſt ſouvent peu correct; ſes draperies ſont pour la plupart meſquines & découpées, & il s'eſt preſque toujours écarté du beau & du vrai, tant dans l'idéal que dans l'individuel.

Les quatre pendentifs de la coupole de la même égliſe, peints par le Dominiquin, ſont mieux penſés & mieux coloriés que deſſinés.

Dans l'Egliſe neuve (*Chieſa nuova*), eſt un tableau d'autel repréſentant le Chriſt pleuré par les Saintes Femmes, qui eſt le plus bel ouvrage de Michel-Ange de Caravache. Ce tableau eſt d'une expreſſion ſinguliere, & un des ouvrages le plus ſagement compoſés & le mieux coloriés de cet Artiſte, qui a plus travaillé pour les yeux que pour l'eſprit. Cependant un Obſervateur éclairé s'apperçoit facilement que le Peintre à cherché à le tromper par le départ ſingulier des lumieres & des ombres, qui d'abord troublent l'ame, mais qui ne cauſent pas une émotion profonde & durable.

Il y a, au contraire, deux autres tableaux d'autel dans la même égliſe peints par le Baroche, qui ſont agréables & tranquilles; particulierement celui qui a pour ſujet la Préſentation de la Vierge

au temple. Le Peintre nous prouve par ce tableau que la grace ſert à cacher beaucoup de défauts dans les productions de l'art. Le Baroche a pris pour maître, dans la partie du coloris, le grand Corrége, mais il n'a pas atteint à ſa perfection. Ses couleurs ſont belles mais lechées, & reſſemblent à de la porcelaine qu'on tiendroit contre le ſoleil du midi. Son deſſin eſt ſouvent correct, mais ſes figures ſont roides & guindées; d'ailleurs les muſcles & les veines en ſont placés arbitrairement, ſuivant que cela convenoit le mieux à ſes couleurs brillantes. Ses contours ne ſont ſouvent pas aſſez ſentis, & les ombres ſe perdent dans le fond du tableau. Le caractere de ſes têtes, particulierement des femmes, eſt un profil baiſſé, par lequel il a ſu leur donner une certaine beauté innocente & tranquille, & une aimable timidité.

La chapelle au fond de la nef renferme deux tableaux de Carle Maratte, repréſentant St Charles Borromée & St. Ignace, que le Chevalier Mengs regarde, avec raiſon, comme les plus beaux ouvrages de ce Maître.

Dans la premiere ſalle de la galerie du palais Borgheſe il y a un Ecce-Homo qu'on peut placer parmi les plus beaux ouvrages d'Annibal Carache. Il a ennobli, comme un ſage Artiſte, ce que la fureur des hommes avoit profané. Un Peintre ordinaire auroit repréſenté le Chriſt étique & exténué par la douleur; mais le Carache nous le fait voir

voir comme le plus juſte des hommes & le fils de Dieu. Le Sauveur eſt aſſis, les mains jointes & appuyé contre le pillier auquel il a été lié pour être flagellé. Il n'eſt pas dans l'attitude d'un Coupable, mais plutôt d'un Juge, & ſes regards plein d'une ſatisfaction divine ſont tournés vers le ciel. Un Soldat tient le manteau de pourpre derriere le dos du Chriſt, ce qui a fourni au Peintre le moyen de faire mieux ſortir le beau corps de l'homme-Dieu. Le deſſin de cet excellent tableau eſt d'une correction également éloigné de la ſervile péſanteur & d'une légereté trop hardie. Il eſt d'ailleurs fini avec ce ſoin qui ne peut paroître ridicule que lorſqu'il eſt employé par un mauvais Artiſte; mais qui imprime le ſceau de la perfection aux ouvrages des grands Maîtres. Le coloris en eſt extraordinairement vigoureux & frais, & la draperie en eſt méplate ſans être gonflée ou meſquine.

Dans la même chambre ſe trouve un autre tableau du Carache, dont le ſujet eſt Jeſus-Chriſt qui écraſe la tête du ſerpent. Que l'intention de ce tableau eſt belle! Un enfant qui accomplit la promeſſe de ſon pere & qui venge le monde entier. Ses pieds délicats écraſent le monſtre qui a perdu le genre-humain. Mais que cette idée eſt mal rendue! La figure de l'Enfant divin eſt décharnée; il paroît irrité, mais ſa colere eſt ignoble & reſſemble à l'entêtement d'un enfant opiniâtre.

De plus, la figure de Ste Anne s'y trouve déplacée une action auſſi grande & auſſi ſublime devoit ſe paſſer ſans témoins.

On voit dans une ſeconde ſalle un tableau du Dominiquin, repréſentant Diane & ſes Nymphes épiées par Actéon. Les figures ont la moitié de la grandeur naturelle. La Scène eſt un riche payſage rempli de bois & de prairies. La plupart des Nymphes ſont en mouvement & occupées à des jeux héroïques; d'autres ſe délaſſent au bord de l'eau. Une ſeule ſe trouve écartée de ſes compagnes ſur la ligne de terre. La figure raccourcie de cette derniere a fourni à l'Artiſte l'occaſion d'employer les demi-teintes qu'il aimoit tant. Diane, plus belle que ſes Nymphes, eſt placée ſur une petite éminence, telle que Virgile l'a dépeinte au milieu de ſes Dryades. Les airs de tête & les attitudes ſont différens, & il regne ſur toutes les figures une grace pure & innocente.

Une troiſiéme chambre renferme le fameux tableau à portraits, qu'on attribue généralement à Raphaël, mais que les bons Connoiſſeurs prétendent être du Titien. Il repréſente les têtes de Céſar Borgia & de Machiavel. Céſar Borgia paroît inquiet de la lecture de quelques lettres qui ſe trouvent devant lui, & ſemble avoir fait appeller Machiavel pour le conſulter. Ce dernier a cet air tranquille qui eſt propre aux hommes accoutumés à diſcuter les grandes affaires d'état.

Dans une quatriéme ſalle eſt le petit tableau appellé le Crucifix de Michel-Ange, qu'on prétend être celui au ſujet duquel on a fait le conte ſi connu. Je me contenterai de remarquer, que pour peindre un tel Chriſt, il n'étoit pas néceſſaire de ſe ſervir d'un moyen auſſi affreux que celui dont on aſſure que Michel-Ange a fait uſage.

La cinquiéme chambre renferme le tableau d'Enée ſortant de Troie avec ſa famille. C'eſt un des plus beaux ouvrages du Baroche, & qu'il a peint à l'âge de ſoixante-dix ans.

Dans la même piece, il y a ce qu'on appelle communément le Maître d'Ecole du Titien, qu'on regarde comme un de ſes chefs-d'œuvre. M. Caſanova, Profeſſeur de l'Académie Electorale de Peinture de Dreſde, croit que ce tableau eſt de Baptiſte Moro.

On y voit auſſi les trois Graces & l'Amour du Titien. Le caractere des Graces eſt plus voluptueux que beau. Elles ſont vêtues ridiculement à la moderne, comme les filles de la place de S. Marc à Veniſe. De plus, ce tableau eſt dans la mauvaiſe maniere du Titien : les demi-teintes ſont preſque toutes perdues. Vis-à-vis de ce tableau il y a un autre ouvrage du Titien, dont le ſujet eſt l'Amour divin & l'Amour prophane. Ce ſont deux figures de femme, l'une nue & l'autre vêtue à la moderne. La figure nue eſt plus noble que ne le ſont en général les femmes du Titien ; & la

vérité de la draperie de l'autre prouve qu'il étoit un grand Maître dans cette partie.

La ſixiéme ſalle ne contient que des figures nues, & par cela même moins belles; ſi ce n'eſt une Vénus qui, ſans doute, eſt un tableau original, s'il y en a un parmi ceux qu'on montre comme du Titien à Rome, à Florence & à Veniſe.

Peu d'étrangers connoiſſent encore la galerie du palais Albani. Je ne parlerai pas de tous les chefs-d'œuvre de l'art qui s'y trouvent; pour ne m'arrêter qu'à un des plus beaux ouvrages qui ſoient à Rome. C'eſt une Transfiguration de J. C. dont les figures ont un pied de haut, & qui repréſente trait pour trait le même tableau qui ſe trouve en grand dans l'égliſe de S. Pierre de Montorio. La plupart des Amateurs regardent ce tableau comme une copie, quoique Winckelmann & Mengs auroient dû les avoir déſabuſé de cette erreur. On ne peut nier, qu'à en juger par la beauté de ce petit tableau, il peut auſſi bien être du pinceau de Raphaël que le grand tableau de l'égliſe de S. Pierre. On trouve dans l'un & dans l'autre le même génie, la même vérité d'expreſſion, le même travail caché dans l'exécution, le même contraſte admirable dans les draperies, le même ton de couleur, qui ne tombe pas, comme le prétend M. d'Argenville, dans le rouge de brique.

Il y a dans cette même galerie un petit tableau de Carle Maratte qui repréſente une Sainte Famille;

un tableau de Famille du Baroche, compoſé d'une femme & de deux enfans. — Une Deſcente de croix par Van der Werff. Marate diſoit de ce tableau, qu'il n'offre qu'un enlacement de bras & de jambes. La maniere ſoignée de Van der Werff ne tombe pas dans ce tableau, comme dans ſes autres ouvrages, dans le leché, & n'y a pas le ton d'ivoire.

Dans la galerie Colonne il y a pluſieurs morceaux admirables du Guide, du Dominiquin, du Guerchin & de l'Albane.

On y remarque ſur-tout le petit tableau que Winckelmann a ſi juſtement loué à cauſe de ſa grande beauté : c'eſt la malédiction de Dieu prononcée ſur nos premiers parens. Le païſage eſt véritablement un paradis terreſtre. Les figures ſont deſſinées avec beaucoup de netteté, quoiqu'elles ne ſoient pas exactement correctes. Elles ſont exécutées avec ſoin, & ſur-tout grouppées d'une maniere admirable.

Avec quel charme Claude le Lorrain ne nous ravit-il point par deux de ſes tableaux qui ſont dans cette même galerie. Le Spectateur ſemble entraîné par la perſpective aërienne. Ses ouvrages ſont couverts d'une vapeur tendre & rafraichiſſante. Le ciel de ſes tableaux eſt doux, quoique toujours en mouvement, & ſes nuages diaphanes ſemblent agité par un zéphir continuel. Les fabriques en ſont d'un beau ſtyle ; mais ſes figures

ſont roides & paroiſſent marcher en proceſſion.

Salvator Roſa brille à côté du Lorrain dans un genre bien différent. Son génie étoit fougueux, & ſon ame ne ſemble jamais avoir été flattée par aucune ſenſation agréable. Ses ouvrages agitent l'ame & font naître la crainte, comme un orage prochain. La malédiction de Dieu ſemble imprimée ſur ſes tableaux. Pouſſé par ſon naturel indompté & ardent, il a toujours choiſi parmi les ſcenes de la nature, non celles qui ſont les plus nobles, les plus admirables, mais les plus agreſtes, les plus terribles, celles où elle ſemble tomber dans les plus grands écarts. Des déſerts qui ne ſont ni beaux ni agréables, mais ſauvages, horribles, inhabitables, où jamais trace d'homme n'a été imprimée : tels étoient ſes objets de choix. Ses ouvages de la ſeconde maniere ſurpaſſent de beaucoup ceux de la premiere, qui ſont foibles & qui paroiſſent peints en gouache.

Comme un Chriſt à qui un Ange ſemble vouloir ôter, par compaſſion, une couronne d'épines; tableau qui eſt dans la premiere maniere du Corrége, & qui ſe trouve dans cette même galerie Albani; de même qu'une Vierge avec l'Enfant, tableau qui eſt encore plus beau que le premier, & qu'on voit dans l'égliſe de S. Louis des François, ſont les deux ſeuls ouvrages de ce Maître qu'on trouve à Rome, il eſt juſte de les nommer ici.

Il regne une grace admirable dans les ouvrages

de l'Albane ; mais elle eſt théatrale & lechée. Quelquefois elle conſiſte en une impudente coquetterie, quelquefois dans le regard érotique des yeux qui ſont rouges & qui ſemblent gonflés par des larmes voluptueuſes. Ses têtes de femme ont preſque toutes le même caractere & ſont toutes le portrait de ſa femme & de ſes enfans. Son pinceau dans ſes tableaux à l'huile eſt extraordinairement moëlleux, & les demi-teintes de la carnation ſont admirables. D'ailleurs l'Albane poſſédoit la partie poétique de l'art : tous ſes ouvrages ſont pleins d'eſprit & de galanterie. Il y a un chef-d'œuvre de lui en ce genre dans la galerie que nous venons de nommer : c'eſt Mars déſarmé par Vénus & l'Amour.

On y voit auſſi un Raviſſement d'Europe de ce même Maître, qui eſt fort beau.

La galerie Beroſpi, peinte à freſque par l'Albane, ne dément point le caractere que nous venons de donner à ce Maître. Son coloris y reſſemble beaucoup à celui du Carache, dans la galerie du palais Farneſe. Le tableau principal eſt beau & ſavant. Il repréſente le ſoleil au centre de ſa courſe, qui ſous la figure d'Apollon préſide aux quatre ſaiſons repréſentées par Flore, Cérès, Bacchus & Vulcain, qui ſont ſur les côtés. Le Zodiaque même entoure tout l'atmoſphere.

A l'une des extrêmités on voit un Amour qui d'un vaſe verſe la roſée bienfaiſante ſur la terre

encore plongée dans le ſommeil ; & l'Aurore ſemant des fleurs, conduite par un Génie, dont la torche éclaire le bas de ſa robe & répand dans le ciel les premiers rayons de la lumiere. Les oiſeaux de la nuit s'enfuient ſous ſes pieds. Heſper, ſous la figure d'un génie, ſeme ſes fleches verticalement ſur la terre. La Nuit eſt dignement repréſentée par une Beauté tranquille, couronnée de pavots portant des aîles noires & tenant deux enfans ſur ſes bras. Au-deſſus de ſa tête eſt le ciel étoilé & l'oiſeau de la nuit à ſes pieds. Mais la Vénus de ce plafond eſt d'une nature commune.

La tête de Jupiter inſpire le reſpect, mais il eſt ridicule d'avoir repréſenté le Maître des Dieux le bras poſé ſur le genou & ſe tenant le menton de la main. Apollon ne regarde point le Printems avec cet air ſatisfait & riant qui convient à un Dieu, mais plutôt comme un jeune homme livré à une paſſion érotique.

Dans la premiere chambre de la villa Ludoviſe il y a un des plus beaux corps de jeune femme qu'on puiſſe voir, mais dont tous les membres ont été mal reſtaurés.

A l'un des bouts de cette galerie eſt une ſtatue que la foule des Connoiſſeurs ignorans prend pour un Gladiateur, mais qui paroît viſiblement d'une nature ſupérieure & reſſemble au Dieu Mars, tel que Lucain nous l'a dépeint. Il eſt repréſenté aſſis, fatigué des travaux de la guerre & occupé

de ſes amours, comme ſemble l'indiquer un Amour qui de ſon bras tient embraſſé la jambe droite de ce Dieu. Il a le pied gauche poſé ſur ſon caſque; d'une main il tient ſon épée, & de l'autre ſon genou gauche élevé. Son bouclier eſt à côté de lui. On voit que c'eſt le Dieu de la force, quoiqu'il poſſéde toute la beauté de la jeuneſſe. Toute la figure eſt bien compoſée. Sa chair n'eſt pas ſi potelée que celle du Dieu du vin; mais comme les reſſorts de la nature opérent avec puiſſance, ſans qu'on puiſſe néanmoins s'en appercevoir, l'Artiſte a eu ſoin de ne pas rendre trop marqués ni trop gonflés par les travaux de la guerre les muſcles & les veines de ce corps robuſte mais divin.

Dans une chambre voiſine ſe trouve le grouppe d'une femme qui a toute la beauté de l'âge mûr, & qui tient par l'épaule un jeune homme qui eſt devant elle. Ses yeux, qu'elle a fixés ſur les ſiens, ſemblent trahir ſon cœur. La pudeur & le deſir y combattent encore, mais on voit que cette derniere paſſion va triompher. Le jeune homme paroît jouir d'une innocente tranquillité & ne penſer qu'aux amuſemens d'une jeuneſſe guerriere. Je ne comprend pas, dit M. Fueſſli, pourquoi certains Amateurs prétendent que ce grouppe repréſente Papirius & ſa mere. Maffei a déja remarque la gravité Romaine, du temps de Papirius, n'auroit pas ſouffert qu'on l'eût repréſenté nud,

quoique l'Artiſte Grec (1), qui y a mis ſon nom, eut fait cet ouvrage à Rome. Maffei croit auſſi, & je ſuis de ſon ſentiment, que ce grouppe repréſente plutôt Phedre & Hypolite. Car lorſqu'on examine bien le ſtyle de cet ouvrage & le caractere des têtes, on ne prendra pas l'idéal d'un jeune Héros Grec pour celui d'un Sénateur Romain; & moins encore, la forte expreſſion d'une paſſion terrible qui a enfreint toutes les loix de la pudeur, pour une ſimple curioſité. Au reſte la draperie de cette Phédre eſt une des mieux jettées, des plus belles & des plus finies que nous ayons conſervé de l'antiquité.

Vis-à-vis de ce grouppe eſt l'enlevement de Proſerpine du Chevalier Bernin. Cet Artiſte ne poſſédoit point l'art de modifier l'expreſſion des paſſions; & comme la Proſerpine de ce grouppe a le même caractere de frayeur & de douleur que la Daphné de ce Maître, qui ſe trouve dans la villa Borgheſe; on peut dire que cette premiere eſt d'autant plus mauvaiſe que c'eſt une Déeſſe. Son Pluton a le défaut de toutes ſes figures âgées, il eſt plus affreux que terrible. Ses cheveux & ſa barbe ſemblent agités par un tourbillon. Quelques parties de ſon corps au lieu d'être charnues & potelées ne ſont que bouffies & gonflées. Cependant les côtes & les clavicules ſont ſi fortement

(1) Ménélaüs, fils d'Etienne.

prononcés, qu'un ſage Artiſte oſeroit à peine les développer ſi bien à un Gladiateur. Le Bernin a cru ſans doute donner une preuve de ſon goût, en plaçant de groſſes touffes de poil ſous les aiſſelles du Dieu des enfers; comme à un Monarque ſévere, groſſier, inexorable. Je n'ai jamais vu ce ſigne d'une nature ſauvage & commune à aucune figure antique, ſi ce n'eſt à celle d'un grouppe qui ſe trouve dans la même ſalle, & d'après laquelle le Bernin l'a ſans doute imité, mais en le chargeant encore & en le mettant à un endroit déplacé.

Le grouppe dont je veux parler repréſente un homme qui du bras gauche ſoutient une femme qui ſe meurt, & qui de la main droite ſe bleſſe lui-même ſous la gorge d'une maniere ſinguliere & forcée. On croit que ce grouppe repréſente Aria & Pétus. Quel eſprit retréci ne doit pas avoir eu l'Artiſte, pour ne pas mieux repréſenter la tendreſſe de l'amour conjugal, & pour n'avoir pas choiſi le moment où Aria préſente le poignard à Pétus. Maffei croit encore que ce grouppe eſt un ouvrage grec; mais ſon erreur n'eſt pas moins ridicule, lorſqu'il dit que les figures de ce grouppe repréſentent Menopilas, Eunuque du Roi Mithridate, & Direttine, la fille de ce Monarque. Pour mieux accréditer cette idée, le Graveur a eu ſoin de ne pas rendre le poil qui eſt ſous les aiſſelles, & qui ſert à prouver que cette figure peut être auſſi peu celle d'un Eunuque

que celle d'un Chevalier Romain. Il paroît certain que c'eſt celle d'un Eſclave; du moins eſt-elle d'une nature commune. D'autres donnent à ce grouppe le nom de Pyrame & Thisbé.

Dans le caſin qui ſe trouve à peu-près au milieu du jardin de cette même villa, eſt un ſallon à rez-de-chauſſée où il y a un des plus beaux plafonds du Guerchin, peint à freſque. Il eſt diviſé en cinq compartimens ou tableaux. Celui du milieu repréſente l'Aurore; dans les quatre autres le Guerchin a placé, je crois, les quatre parties du jour, dont on ne peut en diſtinguer que deux. Il eſt vrai que le Guerchin n'avoit pas le talent du Guide pour rendre un ſujet auſſi agréable que celui de l'Aurore. Cependant ſon ouvrage a aſſez de mérite pour qu'on puiſſe le comparer à l'Aurore du Guide, ſans faire tort à ce dernier. On peut remarquer la maniere différente dont deux grands Maîtres peuvent traiter le même ſujet ſuivant le caractere qui leur eſt propre. Chez le Guide, les Heures annoncent le jour en danſant & ſe tenant toutes par la main d'une maniere gracieuſe. Chez le Guerchin, au contraire, qui, comme un ſage pere de famille, a préféré l'utile à l'agréable, les Muſes ſont diſperſées & chacune d'elles eſt occupée à un travail particulier. L'une répand la roſée, d'autres arrachent les étoiles du ciel nocturne, tandis que l'Aurore chaſſe la nuit qui ſe trouve dans la lunette qui eſt vis-à-vis. Elle

eſt repréſentée ſous la figure d'une femme qui s'eſt endormie en liſant dans un livre qu'elle tient ſur ſes genoux. La ſcène ſe paſſe ſous des ruines. La clarté de la lune mêlée avec celle d'une lampe, les oiſeaux de la nuit & deux enfans endormis ſur le devant du tableau, inſpirent la mélancolie. Il n'y a point d'autre partie du jour caractériſée que le Crépuſcule, repréſenté par un jeune homme aîlé & tenant un flambeau allumé d'une main & des fleurs de l'autre. Le Guerchin ne paroît pas aſſez ſortir ici de ſon coloris vigoureux mais ſombre, pour avoir pu éclairer convenablement chaque partie du jour. Parmi ſes Heures, il y a certainement de belles têtes, & peut-être même plus belles que celles du Guide, qui a été trop hardi & trop magnifique, juſques dans ſes airs de tête même. Un des enfans couchés ſur la ligne de terre du tableau, offre les plus belles demi-teintes qu'il ſoit poſſible de voir. Il a ignoré le coſtume ou l'a mépriſé. En un mot, le tableau de l'Aurore du Guide offre un enſemble fort beau; le coloris en eſt frais, & le mouvement général qui y regne, charme l'ame du Spectateur. Mais dans l'ouvrage du Guerchin il y a des plus grandes beautés de détail, & la vue attentive de ce tableau imprime un ſentiment profond.

Dans les jardins de la même villa Ludoviſe on remarque une tête demi-coloſſale de Junon. Elle ſe trouve à la porte d'entrée; cependant aucun Voya-

geur n'en a parlé jusqu'ici. C'est la plus belle tête qui soit restée en marbre de la Reine des cieux dont elle nous donne la plus haute idée. Elle paroît troublée, telle que Virgile nous l'a dépeinte; mais sa colere est aussi dignement exprimée que celle de l'Apollon du Vatican : c'est ce qu'on remarque sur-tout dans la bouche. J'indique l'emplacement de cette tête, afin qu'on ne la confonde point avec deux autres Junons du même jardin qui sont fort belles aussi, mais inférieures cependant à celle-ci.

La villa Pamfili possède la figure d'une femme affligée, du grand style, que je crois être une Phédre.

Dans la même chambre & dans la suivante il y a deux figures de femme, qu'on ne doit remarquer qu'à cause de leur belle draperie.

Une chambre du côté opposé contient l'Amour sous la figure d'un adolescent, qui se pare des armes d'Hercule. Ses joues potelées sont de toute beauté; ses levres sont belles à ravir, & ses yeux expriment toute la volupté & toute la fierté du héros dont il tient les armes.

Dans une des salles de la villa Mattei il y a une tête colossale de cinq pieds de haut, qu'on appelle, sans doute à cause de sa grandeur, le grand Alexandre de Mattei. Elle est très-belle, & ressemble beaucoup à une tête d'Auguste.

On voit dans une autre ſalle de cette villa la ſtatue appellée communément Livie-Auguſte. Cette figure a une des plus belles draperies de toutes celles qui ſont à Rome, & peut ſervir à relever l'aſſertion de M. Falconet, touchant la draperie des Anciens. Le caractere de la tête paroît idéal. Elle eſt penſive, ainſi que le fait voir ſon doigt appuyé contre l'une de ſes tempes, & ſon attitude eſt tranquillement belle. Une de ſes mains eſt libre & découverte; l'autre ſe trouve ſous une draperie légere qui couvre tout ſon corps, mais ſans le cacher. Il eſt probable que c'eſt une Muſe, car ſon pied porte ſur un cothurne fort haut & ſa tête eſt ornée d'un diadême.

Dans une autre ſalle on trouve deux ſtatues d'un Artiſte moderne, Pierre-Paul Olivieri. L'une, qui repréſente l'Amitié, touche de la main droite une plaie ouverte avec tout l'art de la chirurgie. C'eſt une des allégories recherchées & des idées matérielles que les Artiſtes modernes & le Bernin à leur tête nous ont donné pour du grand ſtyle. — Vis-à-vis de cette figure il y a une Vénus du même Maître, dont la draperie eſt étendue à droite & à gauche en forme d'aîles, ainſi que Richardſon l'avoit déja remarqué.

La villa Caſali n'offre rien de remarquable, ſi ce n'eſt un Antinous; ſon corps eſt potelé & beau ſans être trop charnu. Ses traits ſont touchans; ſes yeux enfoncés annoncent une douleur élevée;

ſa poitrine paroît pleine de ſentiment & reſpirer d'amour pour ſon cher Empereur, les boucles légeres de ſes cheveux tombent négligemment ſur ſon front penſif & ſérieux.

Fin de la ſeconde Partie.

CONTENU.

PREMIERE PARTIE.

Preface du Traducteur, pages *j*
Éloge de M. Winckelmann par M. Heyne. *ix*
Lettres à M. le Comte de Bunau, 1
Lettres à M. Franken, 47
Lettres à M. le Conseiller Heyne, 143
Lettre à M. L. R. V. H. 172
Lettres à M. le Conseiller intime de M. 198
Lettres à M. le Baron de Riedesel, 213
Remarques sur l'Architecture de l'ancien Temple de Girgenti en Sicile. 270

SECONDE PARTIE.

Lettres à C. M. Fuesli, pages 1
Lettres à M. Gessner, 17
Lettres à M. L. Usteri, 34
Lettres à M. H. Fuesli, 130
Lettres à M. P. Usteri, 150

Lettres à M. Von Mecheln, pages 166
Lettre à M. le Duc de la Rochefoucauld, 186
Lettres à M. Desmarest, Inspecteur des Manufactures de France, de l'Académie Royale des Sciences, &c. 188
Lettre de Mylord Montagu à M. l'Abbé Winckelmann, 199
Extrait de la correspondance de M. Winckelmann avec M. Clérisseau, pendant que cet Artiste faisoit ses recherches d'Antiquités de la partie méridionale de la France, 204
Lettres à M. Wille, Graveur du Roi, de l'Académie Royale de Peinture & de celle de Vienne, 217
Notice de ce qu'il y a de plus intéressant à voir à Rome, donnée par M. Winckelmann, en 1766, à MM. Usteri & Von Mecheln, ses Amis, 229
Extrait d'une Lettre de M. H. Fuesslı adressée au Traducteur Allemand des Recherches sur les Beautés de la Peinture, par M. Webb. 247

Fin de la Table.

ERRATA.

IL s'eſt gliſſé dans cette Edition quelques fautes & quelques incorrections qu'il ſera facile au Lecteur de corriger; nous n'indiquerons que celles qui pourroient lui échapper.

PREMIERE PARTIE.

Page 28, *ligne* 19, Campini, *liſez* Ciampini.

Page 37, *lig.* 24, combien, *liſez* que.

Page 66, *ligne* 7, le Virgilium, *liſez* le Virgile.

Page 70, *ligne* 14, le P. Burmann, *liſez* Pierre Burmann.

Page 77, *ligne* 7, Mureti, *liſez* Muret.

Page 81, *ligne* 26, ſi vous ciſſiez, *liſez* ſi vous connoiſſiez.

Page 85, *ligne* 17, Fulgino, *liſez* Fuligno.

Page 89, *ligne* 6, je n'eſpere pas, *liſez* je ne prévois pas.

Page 104, *lignes* 3 & 4, qui a beaucoup de connoiſſances & une éducation, *liſez*, qui à beaucoup de connoiſſance & à une éducation.

Page 153, *ligne* 11, Quêteur, *liſez* Queſteur.

Page 216, *ligne* 16 ... ΣΙΜΑΧ ΟΥΕΠΟΙΕΙ, *liſez* ΣΙΜΑΧΟΥ ΕΠΟΙΕΙ.

Page 280, *ligne* 9, avec le renouvellement, *liſez* après le renouvellement.

Page 286, *ligne* 13, Ὀργυιαὶ, *liſez* Ὀργυιαι.

SECONDE PARTIE.

Page 24, *ligne premiere*, mal reſtreint, *liſez* mal étreint.

Page 37, *ligne* 4 *de la note*, retachées, *lisez* attachées.

Page 52, ligne 22, *Gens implacabile Vatum*, lisez *Genus implacabile Vatum*. Horace dit *irritabile Genus Vatum*.

Page 54, *ligne* 9, ne mélitera pas, *lisez* ne militera pas.

Page 79, *ligne* 18, Quoique M. Winckelmann dise expressément Commis de la Marine, il est à croire que c'est de M. Pellerin, dont il veut parler, qui n'étoit pas *Commis*, mais *Commissaire général de la Marine*.

Page 214, *ligne* 18, M. Pierefque, *lisez* M. Peiresc.

9582-954